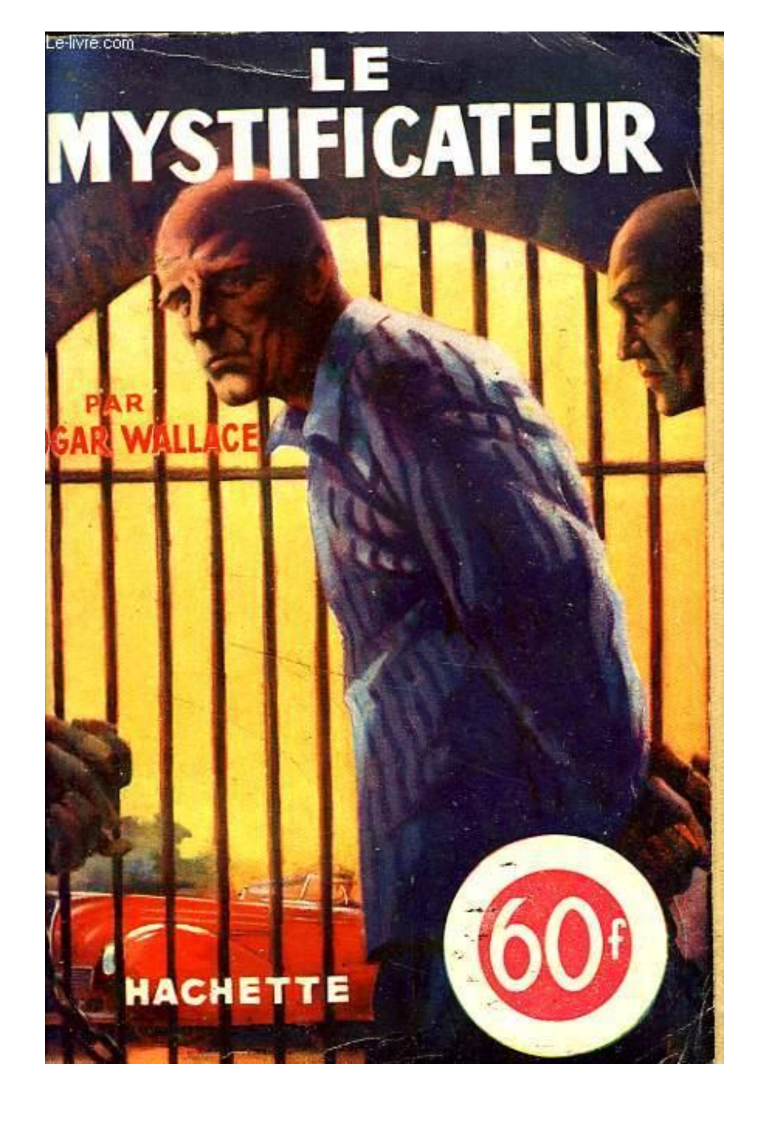
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »




Edgar Wallace

# LE MYSTIFICATEUR

*The Joker*

1926

Traduit de l'anglais par Pierre Cobor

# Table des matières

# 1

Mr Stratford Harlow appartenait à la classe privilégiée. D'un caractère calme et posé, la précipitation lui faisait horreur. Il aimait à se promener et observer les gens et les choses autour de lui. Au cours de ses flâneries, les faits les plus ordinaires retenaient son attention ; il avait l'âme d'un badaud et possédait de belles qualités d'observateur. Mais il considérait toutes choses avec objectivité et les questions de sentiment avaient fort peu de prise sur lui.

On raconte que Léonard de Vinci installait son chevalet au pied de l'échafaud, afin de mieux saisir l'expression torturée des malfaiteurs agonisants. Mr Harlow pouvait, lui aussi, s'arrêter sur son chemin pour contempler des spectacles qui auraient fait frissonner d'horreur le commun des mortels. Il ne négligeait cependant pas le spectacle du beau et il lui arrivait, même s'il était très pressé, de s'accouder quelques instants pour admirer la splendeur du soleil couchant.

À 48 ans, Mr Harlow était un homme robuste, solidement bâti, blond et déjà un peu chauve. Son visage, rasé de près, était encore exempt de rides. Les yeux de Mr Harlow étaient d'un bleu pâle, presque transparents, au point que certaines personnes, le voyant pour la première fois, le croyaient aveugle. Son grand nez avait la même épaisseur de sa racine à son extrémité. Quant à sa bouche, son passeport portait la mention « charnue ». Il avait en effet les lèvres épaisses et très larges. Son menton était rond, avec une fossette en son milieu, ses oreilles extraordinairement petites pour un homme de sa taille.

Sa voiture puissante rangée sur le bord de la route, Mr Harlow, une main au volant, regardait les prisonniers faire leur exercice dans la cour. Ce spectacle l'incitait à la réflexion et toutes sortes de plans et d'idées germaient en son esprit.

La vue des prisons produisait toujours sur lui un étrange effet et stimulait son imagination.

À présent les hommes traversaient le préau, conduits par un garde maigre et dégingandé. Ils avaient des visages tannés et portaient des vestes rayées. L'ancien système, suivant lequel on décorait le bonnet des forçats de lettres indiquant leurs condamnations antérieures, avait été abandonné. Mr Harlow se souvint d'avoir lu effectivement quelque chose à ce sujet. Les forçats longeaient maintenant le chemin, derrière la grille. Leur gardien jeta un regard de méfiance dans la direction de cet étranger bien vêtu qui les observait, mais les détenus, nullement gênés, le dévisageaient même avec une certaine effronterie. Ils semblaient être conscients de l'intérêt qu'ils pouvaient offrir en tant que spectacle. Les uns lui souriaient en passant devant lui, d'autres lui jetaient des regards malveillants. Une file passa, puis deux, puis trois.

Le second prisonnier de la dernière chaîne avançait, sans regarder à droite ni à gauche. Une expression sarcastique sur le visage, la bouche amère, il haussait de temps à autre les épaules dans un mouvement de dédain ou d'indifférence, à ce qu'il sembla à Mr Harlow. Celui-ci se retourna sur son siège, afin de suivre des yeux la petite colonne jusqu'à la porte de la prison, puis il fit faire demi-tour à sa voiture. Tavistock et Ellenbury attendraient bien encore un jour, une semaine même si c'était nécessaire. Pour

l'instant, il lui était venu une idée, qu'il lui fallait approfondir sur-le-champ.

L'automobile s'arrêta sans bruit devant le *Duchy Hotel*. Le portier se précipita.

– Avez-vous oublié quelque chose, Monsieur ?

– Non. J'ai changé d'avis : je resterai encore un jour. Mon appartement est-il libre ? Sinon, donnez-moi n'importe quelle chambre.

Le chasseur monta ses bagages. Mr Harlow pensa tout à coup que, si Ellenbury pouvait venir le rejoindre, cela lui épargnerait l'ennui de passer toute une journée dans la petite ville de Tavistock.

Il l'appela au téléphone et bientôt la voix anxieuse d'Ellenbury se fit entendre :

– Faites donc un saut jusqu'à Princetown. Je suis au *Duchy*. Mais que personne ne puisse deviner que vous me connaissez. Nous ferons connaissance après le déjeuner, au fumoir.

Mr Harlow était assis à une table qui lui permettait de voir ce qui se passait sur la terrasse. Comme il terminait son frugal repas, Ellenbury apparut sur la pelouse. C'était un homme petit et nerveux, très mince, au visage encadré de favoris blancs.

En entrant dans la vaste salle à manger, son regard fit le tour des tables. Il reconnut tout de suite Mr Harlow et vint se placer à une table voisine de la sienne.

Il n'y avait pas grand monde dans cette salle à manger : deux groupes d'automobilistes en excursion parlaient

bruyamment dans un coin ; plus loin, un homme entre deux âges et sa femme de forte corpulence ; enfin, à une troisième table, une jeune fille, l'air absent.

Les femmes n'intéressaient Mr Harlow que dans la mesure où elles représentaient un élément d'un problème, d'une expérience. Sa disposition d'esprit naturelle l'obligeait à classer tout ce qu'il voyait. Dès qu'il eut vu la jeune fille, il la classa immédiatement dans la catégorie « Jolies ». Elle avait quelque chose de plus : une personnalité. Il considérait d'ailleurs que la beauté à elle seule était une chose exceptionnelle. Un jour, il s'était posté à la sortie d'une usine. Sur deux mille jeunes filles qui avaient passé devant lui, il n'en avait remarqué qu'une qui fût vraiment jolie, et deux passables ; le reste n'était pas favorisé par la nature.

À son point de vue, il était donc remarquable que cette jeune fille assise à deux pas de lui fût jolie. Ce qu'il voyait de son visage était parfait. Les yeux baissés ne lui avaient pas encore livré le secret de leur couleur. Quant à son teint, il était éblouissant. Une toque noire cachait en partie ses cheveux. Il admira surtout ses mains ; il se fiait beaucoup au langage des mains et il trouvait celles de l'inconnue admirables. Il ne pouvait la voir en entier puisqu'elle était assise, mais elle lui parut de silhouette gracieuse, et tandis qu'il la détaillait ainsi, tant soit peu indiscrètement, elle leva les yeux sur lui.

« Elle est splendide ! pensa-t-il. Mais comme la perfection n'est pas de ce monde, je parierais qu'elle a une voix effroyable… »

L'intérêt qu'elle lui inspirait était d'ordre purement esthétique. Deux femmes avaient joué un rôle dans sa vie, une jeune et une plus âgée. Maintenant il pouvait penser à elles

sans émotion, avec détachement. Il ne les aimait plus, il ne les détestait pas ; il considérait les femmes comme des objets d'art que l'on peut admirer mais auxquels il convient de ne pas attacher trop d'importance.

Le maître d'hôtel s'approcha de sa table.

– C'est Miss Rivers, dit-il en réponse à la question qu'on lui posait. Cette jeune dame est arrivée ce matin et elle doit repartir ce soir même pour Plymouth par le dernier train. Elle est venue ici pour voir quelqu'un.

Il cligna de l'œil.

Mr Harlow leva ses épais sourcils :

– À l'hôtel ?

Le maître d'hôtel ne répondit pas directement à la question :

– Elle a son oncle ici, Arthur Ingle, l'acteur, vous savez !…

Mr Harlow fit un signe affirmatif. Ce nom lui était familier. Ingle ?…

Il se plongea dans ses pensées. Il avait assisté au procès d'Ingle et il se souvenait même d'une petite scène assez drôle : le juge avait fait un signe avec le bouquet que chaque magistrat porte sur lui – vieille coutume qui voulait à l'origine qu'un bouquet d'herbes protégeât contre les atteintes de la fièvre – et trois petites fleurs de mouron étaient tombées sur la tête du greffier. Maintenant il se souvenait ! Ingle ! Un visage taillé à la hache, l'air mauvais, Ingle, l'acteur escroc, qui avait finalement été attrapé…

Mr Harlow se mit à rire doucement. Non seulement il se souvenait du nom, mais de l'homme… Il l'avait vu le matin même. N'était-ce pas celui qui, passant devant lui, avait haussé les épaules avec mépris, le regard perdu au loin ? C'était bien Ingle, l'acteur !

Mr Harlow était resté à Princetown précisément pour découvrir qui était ce forçat…

Tout à coup il s'aperçut que la jeune fille quittait la salle à manger. Il se leva et la suivit. Le salon était désert. Il choisit le coin le plus sombre, s'assit et sonna pour son café. Cinq minutes plus tard, Ellenbury entrait à son tour. Mais, pour le moment, Mr Harlow avait d'autres soucis. À travers la fenêtre, il vit miss Rivers traverser la place et entrer dans le bureau de poste. Il se leva et courut après elle.

Elle était en train d'acheter des timbres et il put constater que sa voix ne méritait aucune de ses craintes.

On peut se permettre à 48 ans ce qui, à 28, risquerait de vous attirer des ennuis…

– Bonsoir, Mademoiselle ! Vous êtes ma voisine de table, n'est-ce pas ?

Il dit ces mots avec un sourire paternel, ou qui se voulait tel.

Elle lui jeta un regard de côté et sourit.

– J'ai déjeuné au *Duchy,* en effet, mais je n'y habite pas. Quelle horrible petite ville !

– Elle a pourtant un certain charme, protesta Mr Harlow.

Il lança six pence sur le comptoir et demanda un horaire.

La jeune fille ramassa sa monnaie et ils sortirent ensemble.

L'une des hautes cheminées de la prison était visible de la place. Elle vit son regard et secoua la tête.

– Ce bâtiment, évidemment, est affreux, dit-il. J'ai essayé de prendre mon courage à deux mains et de le visiter, mais je ne puis…

– Avez-vous ?… commença-t-elle.

– Un ami enfermé, oui. Un ami très cher. Mais le pauvre type était faible, sans caractère. Il a fait des bêtises… J'ai promis d'aller lui rendre visite, mais je redoute tellement d'entrer là-dedans…

Mr Harlow n'avait pas d'ami en prison.

La jeune fille le regarda avec compassion.

– Ce n'est pas si terrible que cela. J'y suis déjà allée.

Et elle ajouta sans aucun embarras :

– Mon oncle est là-bas.

– Vraiment ?

Sa voix avait juste l'intonation de sympathie et d'intérêt qui convenait.

– C'est ma seconde visite en deux ans. Naturellement, ce n'est pas un plaisir pour moi, et je me réjouis quand j'ai fini.

Ils retournaient lentement à l'hôtel.

– C'est surtout pénible parce qu'on a tellement pitié de tous ces pauvres gens…

Elle souriait en disant cela. Il en fut presque choqué.

– Tout de même, ça ne m'impressionne pas trop, reprit-elle. Je sais que je dois vous paraître cynique ! Mais il n'y a aucune espèce d'affection entre mon oncle et moi ; je suis sa seule parente, c'est moi qui m'occupe de ses affaires, de son argent… Et il est très difficile à contenter.

Mr Harlow prenait un intérêt de plus en plus vif aux confidences de la jeune fille.

– Bien sûr, ce serait très triste pour moi de venir le voir, si je l'aimais ou s'il m'aimait… Mais nous n'avons que des conversations d'affaires.

Elle s'immobilisa sur la première marche du perron de l'hôtel, puis entra après avoir fait à Mr Harlow un petit salut de la tête.

Mr Harlow resta un long moment debout, adossé au mur, les yeux dans le vague, mais l'esprit très actif. Finalement, il retourna à son café refroidi et se lança dans une conversation sur la pluie et le beau temps avec le petit homme qui l'attendait.

Ils étaient maintenant tout à fait seuls. Les automobilistes avaient quitté l'hôtel et le vieux monsieur venait de partir en excursion avec son imposante moitié.

– Alors, tout va bien, Ellenbury ?

– Oui, Mr Harlow, dit le petit homme précipitamment. Tout est en ordre. J'ai pu arranger le procès que les assureurs français intentaient à la *Rata Company,* et…

Soudain il se tut et regarda par la fenêtre. Mr Harlow suivit la direction de son regard.

Huit forçats descendaient la rue, en direction de la gare. Mais, contrairement à ceux qu'il avait vus le matin, ceux-ci portaient des menottes. Harlow les désigna de son cigare.

– Ce n'est pas un spectacle très réjouissant, dit-il.

Dans ses moments de bonne humeur sa voix était plaisante et bien timbrée.

– Les gens de Princetown y sont accoutumés. Ces hommes sont transférés dans une autre prison, je suppose. Avez-vous jamais imaginé ce que vous pourriez ressentir à être ainsi ligoté et muselé, comme une bête sauvage ?

– Pour l'amour de Dieu, taisez-vous, dit le petit homme d'une voix rauque, ne parlez pas de ça.

Il se couvrit le visage de ses mains tremblantes et poursuivit d'une voix à peine distincte :

– J'ai dû faire un effort sur moi-même… C'est la première fois que je viens ici. Lorsque la voiture est passée sous cette arche j'ai failli m'évanouir.

Mr Harlow sourit avec indulgence.

– Vous n'avez rien à craindre, mon cher Ellenbury, dit-il paternellement. J'ai réparé vos… erreurs, en un certain sens. (Il répéta :) En un certain sens. Je ne sais pas si un juge verrait les choses de la même manière. Vous connaissez d'ailleurs la loi mieux que moi. Mais ce dont je suis sûr, c'est que vous êtes libre, que vos dettes sont payées et que l'argent que vous aviez volé à vos clients leur a été rendu.

Le petit homme avala sa salive. Il était pâle jusqu'aux lèvres et, lorsqu'il essaya de lever son verre, sa main tremblait au point qu'il dut le reposer sur la table.

– Je vous suis très reconnaissant… très, très reconnaissant, je vous demande pardon… Je suis tellement bouleversé…

– Naturellement, fit Harlow.

Il sortit un carnet de sa poche et traça quelques lignes. Puis il déchira le feuillet et le tendit au petit notaire.

– Je désire savoir tout ce qui concerne cet Arthur Ingle, dit-il. La date à laquelle il sera libéré, l'endroit où il habite, à Londres ou ailleurs, l'origine de ses moyens d'existence. J'aimerais aussi savoir où sa nièce travaille, si elle travaille… Vous trouverez son nom sur ce papier. Je veux connaître ses goûts, sa situation financière et aussi ses fréquentations.

– J'ai compris, dit Ellenbury en prenant le papier et le mettant dans sa poche.

Soudain il tressaillit et s'exclama :

– Ah ! j'oubliais, Mr Harlow, lundi dernier, j'ai eu la visite de la police dans mon bureau de la rue de Lincoln's Inn.

Harlow tourna vers lui ses yeux froids :

– Ah ! Et à quel sujet ?

– Je ne sais pas exactement. Mr Carlton n'a pas été très précis.

– Carlton, demanda Harlow, mais c'est l'homme du Foreign Office ?

Ellenbury hocha la tête.

– Et alors ?

– C’est à propos de l’incendie du caoutchouc. Vous vous rappelez l’incendie de la fabrique *United International* ? Il voulait savoir si la *Rata* avait une assurance pour le stock qui a brûlé. Naturellement, je lui ai répondu que nous n’en avions pas.

– Ne dites pas « nous »… Dites le Syndicat de la *Rata* n’en avait pas…

– C’est tout, dit Ellenbury. Il a été très vague…

– Il est toujours vague, interrompit Harlow en souriant. Et il n’a jamais de scrupules. Souvenez-vous de ça, Ellenbury : l’inspecteur James Carlton est l’homme le plus dépourvu de scrupules que Scotland Yard ait jamais employé. Il est voué à un échec total ou à une réussite glorieuse. J’ai une grande admiration pour lui. Je ne connais personne au monde qui puisse lui être comparé sous le rapport du manque de scrupules et de la perspicacité.

Il s’arrêta de parler, regarda sa montre, puis reprit :

– Je serai à Park Lane vendredi, à 11 heures du soir. Je pourrai vous donner dix minutes.

Ellenbury se frotta les mains nerveusement :

– Mais n’est-ce pas bien risqué de votre part ? souffla-t-il. Peut-être suis-je idiot, mais je ne comprends pas pourquoi vous assumez de tels risques… avec votre argent…

Harlow se renversa sur son siège, une pointe de malice dans le regard.

– Si vous aviez des millions, à quoi les emploieriez-vous ? D’abord à ne rien faire, naturellement. Ensuite à acheter, ou à faire bâtir une belle maison ? Et ensuite ?

– Je ne sais pas, dit le petit homme. Je voyagerais, il me semble…

– Les Anglais pensent parvenir au bonheur de deux manières, d'ailleurs bien différentes : en voyageant ou en restant tranquille ! Je pourrais avoir une écurie de courses, mais j'ai horreur de ce sport. Je pourrais acheter un yacht, mais je déteste la mer. D'autre part, j'aime les émotions. J'en ai besoin ; comme tout le monde, d'ailleurs. Quelles sont les émotions que dispensent les cartes, les chevaux, les femmes, le golf, etc. ? Quelles joies trouve-t-on dans la montagne, les explorations, les découvertes scientifiques ? Toujours la joie de l'effort, puis du record battu. Faire quelque chose de mieux qu'autrui, aller plus loin que celui qui vous a précédé…

Il fuma pendant quelques minutes en silence :

– Quand on est millionnaire, de deux choses l'une : ou l'on s'occupe exclusivement de soi-même et l'on s'abrutit, ou l'on s'occupe trop des autres et on finit par les ennuyer. Mais réussir dans une branche quelconque, voilà une véritable satisfaction, qu'il s'agisse de golf ou d'archéologie.

– Or, réussir pour moi est plus difficile que pour les autres, en raison du but même que je me suis choisi. Les dollars et les livres sterling sont mes soldats. Ne me demandez rien d'autre…

Il fit un signe de la main. Mr Ellenbury comprit qu'on n'avait plus besoin de lui et se dirigea vers la porte. Quelques instants plus tard, il roulait dans un taxi, s'appliquant à ne pas regarder du côté de la prison lorsqu'il passa près du morne bâtiment.

# 2

Environ huit mois plus tard, un accident eut lieu sur un quai de la Tamise.

La jeune personne qui trottait en imperméable jaune et le jeune homme casqué de cuir conduisant la voiture, tous deux pressés pour des raisons différentes, ne s'accordèrent pas réciproquement d'attention au tournant de la rue. Un léger brouillard promettait de s'épaissir à la nuit tombante et l'humidité faisait de la chaussée un miroir glissant. N'importe quelle compagnie d'assurances aurait considéré comme une témérité gratuite de se lancer sur un terrain aussi dangereux et aurait refusé d'indemniser la victime.

Le pare-chocs de la vieille Ford heurta Aileen Rivers juste au-dessus du coude. Elle pirouetta plusieurs fois sur elle-même. Ensuite son nez heurta un bouton de métal, et finalement elle échoua aux pieds d'un agent de police passablement éberlué. Il releva la jeune fille, l'examina de haut en bas et la laissa un instant pour se rendre auprès de la voiture, dressée contre un bec de gaz, les phares tordus, piteuse et lamentable.

– Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda-t-il d'une voix rude.

Il sortit son carnet de sa poche. De sa main dégantée, le jeune homme en casque de cuir s'essuyait le visage.

– Est-ce que la jeune fille est blessée ? fit-il pour toute réponse.

– Laissez la demoiselle tranquille. Montrez voir un peu votre permis.

En dépit de cette injonction, le jeune homme se précipita vers sa victime. Debout au milieu d'un cercle de badauds, celle-ci affirmait à une vieille dame qu'elle n'avait aucun mal. Cela semblait vrai d'ailleurs, puisqu'elle pouvait se tenir sur ses jambes sans chanceler.

– Remuez un peu vos doigts de pied, conseilla une vieille femme à la voix rauque, si vous ne pouvez pas les remuer, c'est que vous avez les reins cassés.

La jeune fille ne put tenter l'expérience, car, à ce moment précis, le conducteur de la voiture se fraya un chemin au milieu des curieux.

Un homme lui dit avec un fort accent cockney :

– S'agirait de faire attention, hein ! Quand vous aurez amoché quelqu'un…

– Êtes-vous blessée, miss ? demanda le jeune homme très inquiet. Je vous demande pardon, je suis vraiment désolé : je ne vous ai aperçue qu'au moment où j'étais trop près pour pouvoir freiner. Voulez-vous me laisser votre nom et votre adresse ?

Il fouilla dans ses poches et en sortit une vieille enveloppe et attendit.

– Vraiment, je vous assure, ce n'est pas la peine. Je n'ai aucun mal !

Mais il insista et elle finit par se laisser convaincre. Il était en train d'écrire, lorsque l'agent le rejoignit.

– Dites donc, fit-il sur un ton courroucé, il me semble que je vous ai demandé quelque chose ! Vous pourriez m'écouter quand je vous parle. Montrez-moi votre permis !

– Avez-vous remarqué la limousine bleue qui m'a coupé le passage, au moment où j'allais tourner ? Où est-elle ?

– Pour l'instant, ne vous occupez pas de la limousine bleue, répondit l'agent, au comble de l'exaspération. Allez-vous, oui ou non, me montrer votre permis ?

Le jeune homme se décida alors à extraire quelque chose de sa poche, mais ce quelque chose ne ressemblait guère à un permis. L'agent jeta un coup d'œil sur le document qui lui était tendu.

– Hum, hum, fit-il. Toutes mes excuses, Monsieur…

– Allons, ne vous frappez pas, lui répondit l'inspecteur James Carlton, de Scotland Yard. Je vais envoyer quelqu'un pour éclaircir cette histoire et disperser la foule. Maintenant répondez-moi : avez-vous vu la limousine bleue ? Dans quelle direction est-elle partie ?

– J'ai seulement remarqué qu'elle avait son capot égratigné.

– Ah oui ? Très bien ! Je me souviendrai de vous, mon ami. Il faudrait reconduire cette jeune fille chez elle, en taxi. Attendez, non ; je vais m'en charger moi-même.

Cette perspective ne semblait pas enthousiasmer la jeune fille.

– Après toutes ces émotions, répondit-elle, je sais que je préfère marcher.

L'inspecteur avait fait écarter la foule et, comme il demeurait seul en face de la jeune fille, il en profita pour révéler son identité.

– J'appartiens à la police, miss, lui expliqua-t-il.

Aileen le considéra avec étonnement. Il ne ressemblait guère à un agent ordinaire et avait plutôt l'apparence d'un mécanicien. L'espèce de casque qu'il portait semblait avoir connu de meilleurs jours, son long manteau également. Quant à ses gants, ils étaient noirs de cambouis.

Il devina les pensées de la jeune fille et son étonnement, car il reprit, légèrement ironique :

– Je ne suis pas un agent de la circulation, je suis inspecteur.

– Pourquoi me dites-vous tout cela ?

Il avait déjà hélé un taxi et invitait la jeune fille à y monter.

– Parce que j'ai pensé que vous ne seriez peut-être pas très fière de rentrer chez vous escortée par un agent, dit-il en riant, tandis que ma situation m'autorise à vous servir de chaperon.

Elle ne put faire autrement que de monter dans le taxi, hésitant entre le rire et les larmes, car d'une part cet inspecteur l'amusait, et de l'autre, elle souffrait de son coude plus qu'elle n'avait voulu le confesser tout à l'heure.

– Rivers, murmurait l'inspecteur, Aileen Rivers… C'est un nom qui ne m'est pas inconnu… Je dois vous avoir rencontrée quelque part ! Mais je ne parviens pas à me rappeler où…

– Peut-être qu'en consultant mon dossier à Scotland Yard… fit-elle, impertinente et vexée à la fois.

– Oui, j'y ai déjà pensé, répondit-il avec le plus grand calme. Mais je ne crois pas que… Aileen Rivers… Non, je n'arrive pas à vous situer.

En réalité il savait fort bien qu'il avait à ses côtés la nièce d'Arthur Ingle, le fameux interprète de Shakespeare, condamné à cinq ans de prison pour fraudes et escroqueries.

Mais Mr Carlton, malgré son excellente éducation, avait pour mentir un don tout à fait hors du commun, et une puissance d'invention remarquable.

L'inspecteur, très en verve, se mit à faire toutes sortes de plaisanteries, dont quelques-unes n'étaient pas d'un goût très fin.

– Je vous en prie, Mr…, commença la jeune fille, mais le nom de son compagnon lui échappait.

– Carlton… Je suis vaguement apparenté à l'hôtel. Vous avez donc devant vous un homme célèbre ! Vous disiez ?

– Je voulais justement vous demander de ne pas trop parler… Cela me fatigue. N'oubliez pas que vous avez failli me tuer tout à l'heure… Il faut me laisser reprendre mes esprits…

Le jeune homme regardait au-dehors à travers la vitre embuée.

– Je vois là une vieille femme qui vend des chrysanthèmes. Je veux vous offrir quelques fleurs, cela vous consolera…

Il s'interrompit, puis il ajouta très vite :

– Je vous demande pardon si je vous ai froissée, ce n'était pas mon intention…

Quelques minutes plus tard, le taxi stoppa devant le portail de Fotheringay Mansions.

– Fichtre…, fit l'inspecteur.

– Oh ! je n'habite pas ici, dit Aileen ; j'y viens seulement de temps à autre pour surveiller les travaux et les nettoyages. Cette maison appartient à un parent qui se trouve actuellement à l'étranger…

– À Monte-Carlo ? interrogea-t-il. Charmante ville. Rien ne va plus. Faites vos jeux ! Personnellement, je préfère San Remo, ciel bleu, mer bleue, collines vertes, maisons blanches… Parlons de choses bleues, d'accord ? Vous avez eu de la chance de ne pas être happée par la limousine bleue. Elle allait beaucoup plus vite que moi, mais ses freins étaient meilleurs. J'ai accroché son réservoir à essence en passant, mais cela ne l'a pas empêchée de continuer. Bonne voiture.

Elle se mit à rire.

– Un criminel échappant à la justice… Comme c'est romanesque !…

– Ou plutôt un millionnaire qui se rend à un banquet. La seule chose que je lui reproche, personnellement, c'est de porter des diamants larges comme des soucoupes sur son plastron… C'est de très mauvais goût.

– Je vous remercie infiniment de m'avoir accompagnée jusqu'ici, dit Aileen, et elle lui serra la main.

L'inspecteur la regarda s'éloigner.

– Scotland Yard ! cria-t-il au chauffeur. Et vite ! Vous roulez comme on danse le tango… Faites-nous un peu de jazz et du fox-trot même, vous me rendez malade avec cette lenteur.

Le taxi s'exécuta et parvint sans dommage à la porte de Scotland Yard. Jim Carlton salua le planton d'un geste amical et monta l'escalier quatre à quatre. Arrivé dans son bureau, il se mit en devoir d'enlever le cambouis qui couvrait son visage et ses mains.

L'inspecteur Elk entra.

– Vous vous préparez pour une soirée ?

– Non. Je me lave. Cela m'arrive quelquefois…

Elk s'assit et fouilla toutes ses poches, l'une après l'autre.

– J'en ai, dit Carlton, regardez dans la poche intérieure de mon veston… Prenez-en un ! Un seul… D'ailleurs, je les ai comptés.

Elk poussa un profond soupir et prit un cigare dans l'étui de son collègue.

– Les cigares ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois… Je me souviens du temps où, pour six pence, on pouvait avoir un vrai Havane…

Le visage de Jim Carlton émergea de la serviette éponge.

– De quoi vous plaignez-vous ? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu acheter un cigare… Vous ne pouvez pas les avoir pour moins cher qu'en les chipant dans mon étui…

L'inspecteur Elk n'avait l'air nullement offensé.

– Il m'est arrivé, autrefois, de fumer des cigares merveilleux, dans le bureau de Gordon, vous savez, celui qui exterminait les grenouilles…

– Les grenouilles ? Ah ! oui je me souviens. Et ce Gordon a de bons cigares ?

– Excellents… Je ne veux pas dire que les vôtres soient mauvais, mais enfin…

Et tout d'un coup, sans transition :

– Avez-vous pincé Stratford Harlow ?

Jim Carlton fit une grimace de dégoût.

– Et pourquoi le pincerai-je ? Qu'a-t-il fait ? Dites-le-moi !

– Il a quelque chose comme dix millions de livres… Personne n'a jamais pu gagner dix millions honnêtement…

– Il en a hérité trois de son père, un d'une tante, un d'une autre tante. Les Harlow ont de tout temps été une famille riche ; deux de ces tantes ne se sont pas mariées, et puis il avait un parent qui vivait en Amérique, qui lui a laissé huit millions de dollars…

Elk soupira mélancoliquement et se gratta le nez.

– Il est dans la *Rata* aussi, fit-il d'un ton plaintif.

– Et puis après ? Ellenbury est son homme de paille, mais, même s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait rien à dire. Ce n'est pas un crime de faire partie de la *Rata*.

– Oh ça !… répondit Elk, et cette exclamation en disait long sur son opinion personnelle.

Pourtant il n'y avait rien de clandestin dans cette société. La *Rata* était dûment enregistrée et avait ses bureaux dans Old Broad Street, au milieu de la City. Les bureaux de l'agence de New York étaient situés dans Wall Street. La *Rata* occupait dix employés, dont trois avaient le titre de directeur et recevaient de gros traitements. Le capital avoué était singulièrement modeste, mais les ressources de la compagnie semblaient énormes. Chaque penny investi dans l'affaire était inscrit dans les livres.

Sauf les cinquante mille dollars que quelqu'un avait versés à Lee Hertz et à ses deux amis.

Hertz était arrivé à New York un vendredi après-midi. Le dimanche matin, les magasins de la *United Continental Rubber Company* étaient en flammes, et près de dix-huit mille tonnes de caoutchouc étaient détruites dans cet incendie bien organisé… Le lendemain, le cours du caoutchouc montait de quatre-vingts pour cent. Au bout d'une semaine il avait atteint les deux cents pour cent. Les stocks qui assuraient la stabilité du marché avaient disparu en un clin d'œil, pour le plus grand profit de la Rata Incorporated.

La police new-yorkaise avait envoyé à Scotland Yard le télégramme suivant :

« Lee Hertz, Joe Klein et Philip Serrett doivent être à Londres-stop-Voyez dossier NY 9514 envoyé octobre-stop-

Probablement mêlés, affaire incendie de la *United Continental.* »

Lorsque Scotland Yard avait enfin retrouvé la trace de Lee Hertz, il était trop tard. Il venait de s'envoler et jouait à Paris le riche Américain oisif.

– Cela me semble louche, dit Elk, tirant de longues bouffées de son cigare. Voilà la *Rata* tout à fait médiocre, sans aucun avenir. Et tout d'un coup, bing ! un quart des réserves du pays prend feu et naturellement les prix grimpent. Est-ce que la *Rata* savait que la *United* ne battait plus que d'une aile ?

– Eh bien, moi, je crois que ça peut très bien avoir été un accident, répondit Jim qui pensait juste le contraire.

– Drôle d'accident. Le feu a pris simultanément en trois endroits différents. Les pompiers ont trouvé des traces d'essence. La veille du sinistre, Joe Klein avait été vu, buvant dans un bar, avec le gardien des hangars. D'autre part, ce gardien a juré qu'il n'avait jamais vu Joe, mais il mentait probablement. Les gens du peuple mentent aussi facilement qu'ils boivent. Dix millions ! Et si Harlow est derrière la *Rata,* il a fait davantage encore. Achetant des actions partout à Toronto, à Rio, à Calcutta. Chaque petit bout de caoutchouc a été levé sur les marchés. Et tout d'un coup, crac, l'incendie… On a beau dire…

La sonnerie du téléphone retentit à ce moment. Jim Carlton décrocha le récepteur.

– Pourrais-je parler à Mr Carlton ?

– Certainement, miss Rivers.

– Ah, c’est vous ! (Sa voix trahissait un immense soulagement.) Pourriez-vous passer au 63, Fotheringay Mansions ?

– Qu’est-ce qui ne va pas ?

– Je ne sais pas exactement… Mais j’ai peur. La porte de l’une des chambres à coucher est fermée et je suis sûre qu’il y a quelqu’un à l’intérieur…

# 3

Les deux policiers sortirent de l'ascenseur ; la jeune fille se tenait debout sur le seuil de l'appartement. La vue de l'inspecteur Elk parut la déconcerter quelque peu, mais Jim le présenta comme un ami.

– Je sais bien que j'aurais mieux fait d'alerter la police proprement dite, mais j'ai de bonnes raisons de m'en abstenir…, dit Aileen Rivers.

Jim la regardait, étonné. Il ne l'aurait jamais crue capable de se mettre dans un pareil état. La découverte qu'elle venait de faire l'avait sans doute bouleversée et ses explications manquaient à tel point de cohérence et de clarté qu'il avait peine à la suivre.

– Je viens ici régulièrement pour réexpédier le courrier de mon oncle… Je vous ai déjà dit que ce n'est pas moi qui habite ici… Il est à l'étranger… Son nom est Jackson… Oui, à l'étranger… Deux fois par semaine, j'ai deux femmes de ménage qui viennent tout nettoyer et mettre en ordre… Parce que moi, je n'ai pas le temps… Je travaille dans un bureau…

Elle avait dit cela très vite, et à présent elle se taisait, à bout de souffle, fixant sur les deux hommes un regard affolé.

L'inspecteur Elk examinait des gravures dans le hall. Carlton en profita pour entraîner miss Rivers dans le salon et mettre les choses au point en quelques mots, pendant qu'ils étaient seuls.

– Miss Rivers, ce n'est pas la peine de me cacher quoi que ce soit… Je sais que vous êtes la nièce d'Arthur Ingle.

Son ton était très courtois et il la regardait avec compassion. Pourtant, elle se sentit rougir en l'écoutant.

– Il est bien naturel que vous ne vous vantiez pas de cela, mais je vous mets tout de suite au courant, afin de vous éviter des complications et des mensonges, les uns et les autres ne facilitent pas notre enquête…

– Oui, avoua-t-elle, c'est en effet l'appartement de Mr Ingle… Mais je n'ai pas vraiment menti, puisqu'il se faisait appeler Mr Jackson… Le saviez-vous ?

Il fit signe que oui.

– Tenez, c'est cette porte, dit-elle en pénétrant dans la salle à manger.

L'appartement était bizarrement agencé. Il y avait une immense salle à manger voûtée ; de cette pièce, une porte conduisait à la cuisine, une autre dans la chambre à coucher d'Arthur Ingle et une troisième dans une sorte de débarras. C'était cette dernière porte qu'Aileen désignait.

Jim essaya de l'ouvrir. La poignée résista. Il mit un œil à la serrure et vit que la fenêtre était ouverte.

– Ces portes sont-elles toujours tenues fermées ?

– Toujours.

– Et cette autre porte ?

– Elle mène à la cuisine.

Aileen l’ouvrit et le précéda dans cette pièce. Tout y était d’une propreté parfaite. L’inspecteur se dirigea vers la fenêtre, la considéra un instant, puis l’enjamba. La jeune fille se précipita et s’accrocha de toutes ses forces à son pardessus.

– Ne faites pas cela, je vous en prie, vous allez vous tuer !

Il se mit à rire, car le risque n’était pas grand. Il se glissa le long du mur et atteignit la seconde fenêtre, celle de la chambre fermée. D’un bond, il fut dans la pièce. Il tourna la lumière. Un indescriptible désordre s’étalait devant ses yeux. Des quantités de cartons, de boîtes, trois malles empilées l’une sur l’autre, des valises, le tout amoncelé au milieu de la pièce. Mais son attention fut bientôt attirée par un coffre-fort, scellé dans la muraille, dont la porte était grande ouverte. Un morceau de la porte avait été découpé à l’aide d’une lampe à hydrogène, qui avait été oubliée par le cambrioleur. Il ramassa le morceau de fer : il était encore chaud ! Carlton se dirigea alors vers la porte et l’ouvrit. Elk et la jeune fille se précipitèrent.

– C’est du beau travail, dit Elk avec une admiration sincère. Et naturellement, le coffre-fort est vide… Toby Haggittt ou Lew Yakobi, je parie… Il n’y a que ces deux-là qui aient pu faire le coup.

La jeune fille regardait le « beau travail » avec effarement. Elle était devenue très pâle. Jim le remarqua, mais se méprit sur la cause de cette pâleur.

– Qu’y avait-il dans le coffre ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

– Je n'en sais rien. J'ignorais qu'il y avait un coffre-fort dans cette chambre. Les malles empilées cachaient toute la paroi. C'est épouvantable ! Il va devenir fou quand il apprendra…

Carlton savait que « Il », c'était Ingle.

– En tout cas, vous n'êtes pas obligée de le lui dire tout de suite.

– Si. Il sera libéré mercredi prochain.

Elk se grattait le menton d'un air pensif.

Quelqu'un était sans doute au courant de sa libération. Avait-il un associé ou un complice ?

Arthur Ingle travaillait seul. Personne ne l'avait soupçonné jusqu'à la minute de son arrestation. Ses escroqueries diverses s'étendaient sur une période de douze ans.

– Allons, ne vous faites pas de mauvais sang. Ce n'est pas votre faute, dit Jim en posant une main sur l'épaule de la jeune fille.

Elk examinait la lampe à hydrogène.

– Je parie que c'est Toby, dit-il en courant à la fenêtre. Il se promène sur les toits comme d'autres sur les boulevards.

Jim Carlton réfléchissait. Une centaine de possibilités, de suppositions, d'hypothèses se présentaient à son esprit, mais aucune ne le satisfaisait complètement.

À moins que…

Décidément, Harlow devenait une obsession. Il le voyait partout. En tout cas, il était sûr d'une chose : le coffre-fort

n'avait jamais contenu d'argent. Ingle n'était pas homme à cacher sa fortune dans un coffre-fort. Il devait avoir de nombreux comptes en banque, sous des noms différents.

Ils retournèrent dans la vaste salle à manger boisée. La disposition de l'appartement intéressait Jim Carlton. Une quantité de détails luxueux et raffinés attestait le bon goût du propriétaire.

Il se souvint qu'Arthur Ingle n'avait été inculpé que pour trois délits. Pour les autres, les preuves avaient manqué. Il avait donc sûrement pu mettre de côté beaucoup d'argent. Cet appartement seul représentait déjà une fortune. Jim se tourna vers Miss Rivers :

– Connaissez-vous bien votre oncle ?

– Non. Je le voyais assez souvent quand j'étais petite, à l'époque où il était acteur… Autrement dit, avant qu'il ne devînt riche ! Depuis, je l'ai perdu de vue. Néanmoins, je suis sa seule parente.

Soudain elle sursauta, on avait frappé à la porte.

– C'est probablement la femme de ménage, dit-elle, et elle traversa le corridor en courant.

Un homme se tenait debout sur le seuil. Sanglé dans un costume coupé à la perfection, il avait fière allure. Sur son plastron, des diamants de toute beauté jetaient mille feux.

Aileen rencontra le regard de l'homme et frissonna. Il y avait quelque chose de surhumain dans ce regard pâle. Elle avait l'impression de se trouver brusquement en présence d'un tigre.

– Je m'appelle Harlow, dit-il. Nous nous sommes rencontrés à Dartmoor, vous souvenez-vous ?… Puis-je entrer ?

Il sourit et son visage devint tout à coup charmant.

La surprise de la jeune fille était telle qu'elle perdit un instant l'usage de la parole.

– Mais entrez donc, cria Jim Carlton de l'intérieur, et il poursuivit sur un ton ironique :

– Je serais heureux de connaître vos impressions sur le bagne. Est-ce vraiment aussi pittoresque qu'on le raconte ?

# 4

La jeune fille admira la sérénité, l'indulgence, la courtoisie avec lesquelles Mr Harlow répondit à son impertinent interlocuteur. Il semblait considérer Carlton comme un freluquet sans importance, et le traitait en conséquence. Quant à lui, il était le grand Harlow.

Tous ceux qui travaillent à la City ont entendu parler de Stratford Harlow, de ses coups de bourse fameux, de ses réussites incroyables. Les gens de la haute finance parlaient de lui avec respect. Il se livrait avec sa fortune à de véritables tours de passe-passe : tantôt il la gonflait démesurément, tantôt il la réduisait à sa plus simple expression, puis l'escamotait complètement pour la faire surgir brusquement plus puissante et solide que jamais.

Aileen avait aussi entendu parler de son commissariat de police modèle. Quand Harlow entreprenait quelque chose, il allait jusqu'au bout. Il avait adressé plusieurs lettres aux journaux pour attirer l'attention sur l'insuffisance et l'inconfort des commissariats londoniens. Les autorités compétentes avaient fait la sourde oreille. Alors, Harlow avait fait construire, à ses frais, un bâtiment de police modèle, le plus beau que l'on eût jamais vu, et il en avait fait cadeau à la municipalité. C'était une vraie merveille, que les journaux et revues avaient célébrée à l'envi, pendant des semaines. La City avait cessé de considérer Harlow comme un excentrique.

Mais les hommes d'affaires avaient un peu peur de lui : sa fortune était trop liquide pour être tout à fait stable.

– Je ne savais pas que vous connaissiez mon ami Carlton, dit Harlow à miss Rivers. Suis-je de trop ? Dites-le-moi franchement.

Il regardait la jeune fille, et son expression, aussi bien que le ton de sa voix, disait clairement : « Je suppose que ceci est une descente de police concernant votre oncle… »

Carlton comprit fort bien la pensée du nouveau venu, et dit d'un ton où perçait la malice :

– Cet appartement vient d'être cambriolé et miss Rivers nous a appelés.

Stratford Harlow exprima à la jeune fille ses regrets et sa sympathie.

– Je vous félicite d'avoir eu la bonne fortune de tomber sur le meilleur limier de Scotland Yard, dit-il en tournant son regard vers Jim. Et je félicite la direction de la police de vous avoir enlevé au Foreign Office. Vous méritiez mieux.

– Pardon, fit Carlton, mais j'appartiens toujours au Foreign Office. J'occupe mes loisirs à Scotland Yard, c'est tout. Chacun ses distractions, n'est-ce pas ? À propos, comment avez-vous trouvé Dartmoor ?

Harlow sourit tristement.

– Très impressionnant. Tragique même. Je parle de Princetown, bien entendu, où j'ai passé deux nuits.

Aileen se demandait ce qui pouvait bien amener ce magnat de la finance dans l'appartement d'un forçat.

Harlow jeta un regard éloquent aux deux inspecteurs et, comprenant son désir, ceux-ci se retirèrent dans la chambre cambriolée.

– Excusez-moi, miss, j'ai pensé que je pourrais peut-être vous être de quelque secours… Mon nom est Stratford Harlow…

– Je sais, dit Aileen Rivers.

– Il est assez difficile de vous expliquer le but de ma visite… J'ai beaucoup pensé à vous, depuis ma visite au *Duchy Hotel*. Votre situation – encore une fois, je vous prie de me pardonner – est presque tragique… Je crois que je pourrais vous proposer un excellent emploi. Fréquenter des malfaiteurs et des gens malhonnêtes a un effet déplorable, même sur les natures les mieux douées.

Elle se mit à rire :

– Autrement dit, Mr Harlow, vous avez l'impression que je dépends de mon oncle matériellement et vous vous offrez à me faire la vie un peu plus facile !

Il sourit à son tour :

– Vous me comprenez admirablement…

– C'est très aimable de votre part, dit-elle avec sincérité, mais je ne suis pas si malheureuse que vous l'imaginez. J'ai une excellente situation chez un avocat, Mr Stebbings. Il est très bon pour moi.

– Comment dites-vous ? Stebbings ? De l'étude Stebbings, Field et Farrow ? Pas possible ! J'ai été leur client pendant des années.

Elle le savait.

– De très braves gens, mais un peu timorés en affaires ! Je suppose que vous avez entendu Mr Stebbings parler de moi ?

– Seulement une fois. Mr Stebbings est la discrétion même et ne parle jamais de ses clients à qui que ce soit.

Mr Harlow se mordillait les lèvres.

– C'est un très honnête homme, en effet. Je me suis souvent demandé si j'avais eu raison de confier à d'autres le soin de mes affaires. Voulez-vous lui dire cela de ma part, lorsque vous en aurez l'occasion. J'avais cru comprendre que vous travailliez au Nouveau Syndicat de la Librairie.

– C'est curieux ! Vous ne vous trompiez pas de beaucoup, d'ailleurs, puisque les bureaux de ce Nouveau Syndicat de la Librairie se trouvent tout à côté de l'étude Stebbings.

– Ah ! fit-il, je vois l'origine de l'erreur. Un de mes amis, qui est souvent dans ces parages, vous a vue entrer dans cette maison, d'où la confusion.

À ce moment, on frappa à la porte.

– Voulez-vous m'excuser une minute, dit la jeune fille, cette fois, je crois que ce sont les femmes de ménage. Je n'en aurai pas pour longtemps.

Dès qu'elle fut hors de la salle à manger, Jim Carlton et Elk y revinrent.

– Quelle charmante jeune fille ! s'exclama Harlow.

– Très, répondit Carlton.

– Les femmes ne m'intéressent pas beaucoup, fit Harlow, comme se parlant à lui-même. Elles suivent des chemins qui ne me sont pas familiers… Elles sont faibles, inconstantes, d'une sensibilité morbide…

Sa voix fut couverte à cet instant par une clameur venant du corridor. Une voix aigre, haut perchée et geignarde :

– Je sais bien, M'dame, je sais bien qu'on est en retard… Mais, avec ce brouillard, on met plus de temps à venir…

Deux pauvres silhouettes maigres et voûtées passèrent devant la porte ouverte.

– Je suppose, dit James Carlton, que vous ne connaissez pas Mr Ingle ? Une belle crapule… Mais une crapule avec des côtés faibles, oui… Il croit en toutes sortes de choses, la révolution, les réformes sociales, le sang, la révolte, la guillotine…

Il se tut et se tourna vers Harlow.

Celui-ci se tenait debout au centre de la pièce, les mains crispées sur le bord d'une petite table à laquelle il se cramponnait. Son visage, d'une pâleur de cire, était figé en une expression d'horreur indescriptible.

Elk bondit et le rattrapa par sa manche au moment où il allait s'affaler sur le tapis. Le malheureux se laissa conduire au divan et lorsqu'il fut étendu, il se couvrit le visage de ses mains, répétant sans cesse :

– Ô mon Dieu ! Ô mon Dieu !…

# 5

– C'est le cœur, dit Stratford Harlow, en posant sur un plateau le verre d'eau qu'il tenait à la main. Je suis vraiment navré de vous avoir fait peur… Il y a des années que je n'ai eu d'attaques…

Il était encore très pâle et sa main tremblait légèrement. Il s'essuya le front avec un mouchoir de soie blanche et se leva.

– Si vous me laissiez vous ramener chez vous ? proposa l'inspecteur Elk.

Harlow secoua la tête.

– C'est tout à fait inutile. J'ai ma voiture en bas, et je connais un excellent remède contre les troubles cardiaques…

Elk l'accompagna jusqu'à sa voiture. Il entendit Harlow crier à son chauffeur :

– À la gare de Charing Cross, bâtiment de la force motrice !

Elk regarda démarrer la longue automobile et se demanda ce que Harlow pouvait bien aller faire à pareille heure dans une usine de force motrice.

Mais les ingénieurs de service connaissaient bien Mr Harlow, et sa visite tardive ne leur causa aucune surprise. L'un d'eux se précipita au-devant de lui et lui plaça une chaise tout près des machines.

Harlow demeura une bonne demi-heure au milieu des générateurs, des dynamos et des machines de toutes sortes. Leur mouvement régulier l'apaisait, ramenait la lucidité en son esprit troublé. Rien au monde ne lui semblait plus captivant que le spectacle de ces énormes machines en fonctionnement.

Il se leva, le sourire aux lèvres :

– Ça va mieux… Je vous remercie, Harry.

Il glissa quelque chose dans la main de l'assistant et sortit.

Pour bien comprendre le caractère de Mr Stratford Harlow, il est indispensable de connaître un peu son enfance et sa jeunesse.

La famille Harlow comptait cinq membres quand Stratford naquit. Tous les cinq étaient immensément riches. Sa mère mourut peu après lui avoir donné le jour. L'enfant fut confié à sa tante, miss Mercy Harlow. C'était une vieille fille qui passait, même auprès des gens bien intentionnés, pour une originale. Elle ne consentit jamais à envoyer son neveu à l'école, et se chargea elle-même de son éducation. Elle se consacra entièrement à son neveu, veilla sur lui avec passion, avec jalousie. La moindre intervention de l'un ou l'autre des membres de sa famille la mettait en fureur. La seule visite que ses deux sœurs lui firent, le jour du septième anniversaire de Stratford, dégénéra en une querelle épouvantable. Cette scène devait fournir un sujet de conversation à miss Alice Harlow, la plus jeune des trois, pour le restant de ses jours. Il n'y avait pas de semaine qu'elle n'évoquât cette visite mémorable !

À la suite de cet incident, miss Mercy Harlow vendit son hôtel particulier, et acheta un petit cottage à Teignmouth. Elle s'y établit avec son neveu et sa domestique, Mrs Edwins, et y demeura sept ans. Ensuite elle déménagea à nouveau et s'installa à Bournemouth.

Chaque mois, régulièrement, elle envoyait à son frère de New York et à ses sœurs une lettre dont le contenu ne variait que bien peu d'une année à l'autre.

« Miss Mercy Harlow vous présente ses compliments et vous informe que l'enfant est en bonne santé, qu'il reçoit une instruction correcte à tous égards et qu'il est élevé dans les principes de la foi protestante. »

Elle avait engagé un précepteur. C'était un grand jeune homme, licencié de l'Université d'Oxford, qui se nommait Marling et portait une petite barbe blonde et bouclée. Elle avait daigné informer son frère de l'arrivée chez elle de ce Mr Marling, puisqu'elle ne s'était pas querellée avec lui.

Cependant, miss Alice Harlow apprit un jour sur Mr Marling une histoire qui lui sembla digne d'être rapportée à sa sœur… Elle lui écrivit donc que Mr Marling n'était pas un homme à qui l'on pût confier le soin de former un jeune esprit… Après quelques semaines, elle reçut une réponse à son épître.

« Miss Mercy Harlow remercie Miss Alice Harlow du renseignement qu'elle a bien voulu lui donner. Elle l'informe qu'une enquête très approfondie a été faite à Oxford, d'où il ressort que Mr Marling s'est toujours conduit d'une manière honorable et qu'il n'a rien fait qui puisse le rendre indigne de diriger les études de Mr Stratford. »

Ceci se passait juste une année avant la mort de miss Mercy. Lorsqu'elle eut rendu son âme à Dieu, sa sœur cadette, miss Alice, accourut à Bournemouth. Elle se trouva en présence d'un grand jeune homme de 23 ans, vêtu d'un complet noir trop large. Il avait l'air assez sombre ; pourtant, miss Alice remarqua que ses yeux ne portaient nulle trace de larmes… Elle s'en réjouit et le soupçonna même d'être soulagé de se voir débarrassé de la tutelle de sa tante.

Mrs Edwins lui expliqua que le précepteur était parti depuis plus de quinze jours.

– Tant mieux, répondit miss Alice, sans quoi c'est moi qui l'aurais congédié. Ah, ça n'aurait pas traîné !

Un conseil de famille fut réuni pour décider du sort de Stratford Selwyn Mortimer Harlow.

Après un long débat, il fut convenu que l'on louerait pour le jeune homme un appartement dans Park Lane afin de lui permettre de goûter un peu plus aux plaisirs et aux distractions de son âge. Ses premiers pas dans le monde seraient dirigés par un homme respectable qui lui tiendrait compagnie, afin qu'il ne se trouvât pas du jour au lendemain livré à lui-même.

On confia cette mission délicate à un ancien aumônier de la marine, le Révérend John Barthust. Mrs Edwins fut remerciée et on décida de lui allouer une modeste rente.

Le jour où Stratford s'installa dans son appartement, on organisa une petite fête. Après un dîner somptueux, toute la famille se rendit dans une boîte de nuit. Il y régnait une atmosphère de joie et de folie. Tout le monde s'amusa, sauf le jeune homme. Froid et distant, il considérait les gens autour

de lui sans mot dire. Sans doute le contraste était-il trop fort entre Bournemouth et le night-club…

Au bout d'une année, Stratford Harlow sembla tout d'un coup s'éveiller à la vie. Il se sépara du Révérend John Barthust et fit revenir auprès de lui Mrs Edwins comme gouvernante. Il acheta le vieil hôtel du duc de Greenhart, dans Park Lane, et le fit entièrement décorer de neuf à son goût.

À partir de ce moment, Mr Harlow devint ce qu'il est convenu d'appeler une « personnalité en vue ».

Les membres de sa famille moururent, l'un après l'autre, lui laissant chacun leur fortune. C'était miss Mercy qui lui avait légué le plus grand nombre de millions. Dans son testament, elle demandait qu'il fût versé une somme de 100 livres à Mrs Edwins, en reconnaissance de ses loyaux services, et elle avait ajouté : « Je pense que Lucy Edwins ne considérera pas cette somme comme dérisoire, et qu'elle voudra bien se souvenir du grand service que je lui ai rendu entre les années 1891 et 1897. »

La maison que Mr Harlow avait achetée n'était pas d'un style très pur. Le terrain sur lequel elle était construite valait sans doute beaucoup plus que la demeure elle-même.

Il ouvrit la porte et pénétra dans le hall. La porte de la bibliothèque était entrebâillée et il vit qu'on avait déposé quelques lettres sur son bureau. Il entra, examina les enveloppes et en ouvrit une dont l'adresse était tracée de l'écriture d'Ellenbury. Il se sentait irrité contre cet homme qui lui avait fourni des renseignements erronés au sujet d'Aileen Rivers.

Harlow lut la lettre avec attention puis la jeta dans la cheminée. L'air rêveur, il la regarda se consumer et murmura :

« C'est tout de même un homme utile… Mais il a un grand défaut : cette perpétuelle anxiété, ce manque de confiance, cette peur d'oser… »

Il tira le bouton d'un petit meuble, en sortit une petite bouteille, un siphon et un verre. Il se versa un peu de whisky, juste de quoi couvrir le fond de son verre, et du soda. Il était en train de boire, lorsque sa gouvernante entra sans frapper. Il y avait en elle une brusquerie, une vivacité qui étonnaient chez une femme de son âge. Dans son visage parcheminé brûlaient deux yeux sombres qui avaient dû être très beaux.

– Vous avez sonné ?

L'ancienne domestique de miss Mercy Harlow avait une voix haute et perçante. Elle se tenait devant le bureau de son maître, les mains croisées dans le dos.

– Oui, répondit Mr Harlow. Tout est en ordre ?

– Oui.

Et ce oui sonna comme une note de clairon.

– Ne pourriez-vous pas garder un domestique dans la maison, pour la nuit ? Les journées sont trop longues pour moi. Hier, je n'ai pas pu me coucher avant 1 heure du matin, il m'a pourtant fallu me lever à 7 heures aujourd'hui. Je n'en peux plus. Je suis une vieille femme.

C'était en effet un détail singulier : les domestiques de Stratford Harlow ne passaient jamais la nuit dans la maison. Du maître d'hôtel à la fille de cuisine, ils avaient tous leur

chambre dans Charley Street, où Mr Harlow avait loué une maison pour leur usage personnel. Il secoua la tête :

– Non, Mrs Edwins, je ne pense pas que ce soit possible… Je croyais que vous l'aviez compris…

– Je pourrais me trouver mal pendant la nuit, ou même mourir, dit Mrs Edwins avec reproche, et alors, que deviendriez-vous ?

Il se mit à rire.

– Ou plutôt, que deviendriez-vous, vous-même ?

Elle fit un geste, montrant que cela n'avait aucune importance.

– Quoi de neuf à part ça ?

– Quelqu'un est venu, c'est tout.

– Il y a beaucoup de gens qui viennent ! Était-ce quelque chose de particulier ?

– Oui, mais je vous dirai cela après…

– Ah ! fit-il, amusé, vous devenez mystérieuse maintenant… Bon. Eh bien, j'attends patiemment que vous vouliez bien me raconter ça…

Harlow s'était levé et se dirigeait vers le hall. Il ouvrit la porte d'un petit ascenseur et invita la vieille femme à y prendre place avec lui.

– Merci. Je préfère monter à pied.

– Je croyais que vous étiez fatiguée, dit-il pour la taquiner.

Il pressa le bouton et l'ascenseur s'élança.

Arrivé au troisième étage, il attendit Mrs Edwins en sifflotant doucement.

– Mais c'est que vous êtes une véritable championne ! s'exclama-t-il dès qu'elle fut auprès de lui.

Il ouvrit une porte et pénétra dans une chambre décorée dans le goût chinois. De lourds rideaux masquaient les fenêtres. Dans un coin de la pièce se dressait un lit en bois laqué, très ancien.

Devant un petit bureau, un homme était assis. La première chose qui frappait en lui était son front, curieusement bombé, et sa barbe d'un blond doré. Il semblait du même âge que Harlow, et pourtant aucun cheveu gris n'apparaissait dans sa chevelure ni dans sa barbe.

Il était en train de lire, le menton posé dans sa main, et il ne leva les yeux de son livre que lorsque Harlow lui eut adressé la parole.

– Bonsoir, Marling !

L'homme se renversa dans son fauteuil, marqua la page et referma le volume.

– Bonsoir, répondit-il à voix basse.

– C'est l'heure de notre petite promenade…

Et Harlow se dirigea vers une seconde porte.

– En effet, dit encore l'homme, et il se leva, le regard toujours attaché à son livre, comme s'il ne le quittait qu'à regret.

– Que lisiez-vous là ?

– Les *Odes* d'Horace. Une traduction anglaise. Fourmillante d'erreurs, naturellement.

– Oh ! fit Harlow, c'est bien tard pour lire Horace.

Mrs Edwins se tenait près de la porte, les yeux fixés sur son maître.

– Savez-vous qui vous êtes, mon ami ? demanda affectueusement Harlow.

L'homme à la barbe bouclée porta la main à son front.

– Je suis Saül Marling, licencié de Balliol, dit-il.

Harlow poursuivit :

– Mais encore ?

De nouveau, l'homme se passa la main sur le front.

– Je ne peux pas me souvenir… C'est ridicule… Je crois que c'était quelque chose que j'ai vu, n'est-ce pas ? demanda-t-il anxieusement.

– Oui, quelque chose que vous avez vu, convint Harlow. Juste avant la mort de miss Mercy.

L'autre poussa un profond soupir :

– Elle est morte si soudainement… Comme elle était bonne pour moi ! Elle avait l'habitude de causer un moment avec vous, après le dîner… Et un soir, après le dîner, elle est tombée de sa chaise…

– C'est cela, l'encouragea Harlow. Mais ce n'est pas tout. Vous avez vu quelque chose ? Quoi donc ? Une petite

bouteille et une sorte de liquide bleuâtre, n'est-ce-pas ? Voyons, faites un effort, Marling, réveillez-vous.

L'homme secoua la tête.

– Je me souviens mal… C'était avant que vous et Mrs Edwins m'ayez emmené… On m'a donné des comprimés blancs… Ils faisaient pétiller l'eau comme du champagne dans mon verre… Ensuite…

– Vous êtes allé à la campagne, lui souffla Harlow. Vous étiez malade, mon pauvre vieux… Mais nous avons tout fait pour arranger cela et je crois que ça va mieux, maintenant, n'est-ce-pas ?

– Les choses sont un peu confuses encore dans ma tête, répondit l'homme.

Harlow le prit par le bras, puis il ouvrit une petite porte au fond de la pièce, et ils s'engagèrent tous deux dans un étroit escalier en colimaçon. Harlow sortit encore une fois son trousseau de clefs. La dernière porte franchie, ils se trouvèrent sur le toit de Greenhart House, un large espace asphalté, entouré d'un parapet de pierre. Pendant une demi-heure, les deux hommes arpentèrent la terrasse, Harlow parlant, questionnant sans relâche, Marling répondant par petites phrases hachées.

Le brouillard devenait de plus en plus dense, l'homme à la barbe d'or frissonna. Son compagnon s'en aperçut :

– Vous avez froid ? Vous auriez dû mettre votre écharpe. Nous allons redescendre. Il fait trop humide pour que cette promenade puisse vous faire du bien.

Lorsqu'ils furent revenus dans l'appartement, Harlow jeta un regard investigateur autour de lui. Vraiment, tout était

confortable, luxueux et apaisant dans cette pièce. Un gros paquet à demi défait était posé sur une table. Il portait la marque d'un grand éditeur. Harlow s'approcha et regarda les titres des ouvrages que contenait le paquet.

– Vous trouverez cette histoire d'Auguste un peu ardue… Même pour un diplômé d'Oxford… Bonsoir, Marling, dormez bien.

Il referma la porte à clef derrière lui. Il s'arrêta un instant sur le palier et se tourna vers Mrs Edwins :

– Eh ! bien, il ne va pas mal.

– Vous trouvez ?

Sa voix aigre résonna dans la cage de l'escalier.

– Comment pouvez-vous dire cela, puisqu'il lit et écrit de nouveau ?

– Il écrit ? demanda Harlow précipitamment. Et quoi ?

– Oh ! des histoires sur les Romains. Mais des choses sensées, il m'a semblé. Ça se lit.

Mr Harlow réfléchit pendant un instant, les sourcils froncés.

– Je ne pense pas, dit-il enfin, que cela doive nous inquiéter.

– Non, mais je tenais à vous le dire quand même. Il est très calme en ce moment.

Elle ajouta, sur le même ton :

– Qui est Mr Carlton ?

Harlow eut un haut-le-corps.

– Il n’est pas venu ici, j’espère ?

– Si, si, cet après-midi. Il m’a demandé si je n’étais pas l’ancienne femme de chambre de miss Mercy Harlow…

– Alors ?

– J’ai trouvé cela étonnant, mais il m’a dit qu’il était chargé d’enquêter sur la disparition de Saül Marling.

– Chargé par qui ?

– Il ne me l’a pas dit. En tout cas, c’était une véritable enquête. Il m’a montré ses papiers. Je lui ai dit que Marling était mort… Il m’a demandé où et j’ai répondu : en Amérique du Sud.

Stratford Harlow frotta ses mains l’une contre l’autre.

– À Pernambuco, parfaitement… Pendant l’épidémie de choléra… Hum… Réponse très habile, très… Je vous remercie.

# 6

Aileen Rivers habitait le quartier de Bloomsbury, afin de n'être pas trop éloignée de son travail.

Elle avait passé une mauvaise nuit. Et au matin, elle dut faire face à toutes sortes de désagréments à son bureau. Son chef était absent et elle eut affaire au plus jeune associé. C'était un homme désagréable, indécis et pointilleux. Il laissait toujours aux autres le soin de prendre des initiatives, mais il se réservait d'en critiquer les résultats. Désordonné, il ne se passait pas de jours sans qu'il égarât tel ou tel document et il accusait toujours les employés de ces disparitions.

Aussi, Miss Rivers poussa-t-elle un énorme soupir de soulagement lorsque l'horloge du bureau sonna 6 heures.

Comme elle poussait la porte de la rue, Aileen vit une petite voiture s'arrêter au bord du trottoir, juste en face d'elle.

– Ah ! c'est vous ! fit-elle avec mauvaise humeur.

– Oui, répondit Jim Carlton, et votre ton est offensant. Il se peut que je vous importune, mais sachez que, normalement, Elk et moi, nous aurions dû vous faire subir un interrogatoire d'au moins une heure… C'est justement pour ne pas vous gêner dans votre travail que…

– Un interrogatoire ? Mais au nom du Ciel, que voulez-vous que je vous dise encore ? Vous en savez autant que moi. Car je suppose que vous voulez parler de ce cambriolage ?

– Bien sûr ! Mais je vois que vous ne connaissez rien à la police ni aux policiers. Vous imaginez sans doute que Scotland Yard nous dit : « Il y a eu un cambriolage à Victoria ; mais comme personne ne sait rien, nous allons classer l'affaire… » Vous vous trompez, cela ne se passe pas ainsi.

– Tant mieux, mais je vous avertis tout de suite que je suis beaucoup trop affamée pour continuer à discuter ainsi sur le trottoir.

– Je connais à King's Cross un petit restaurant sans prétention, où la sole bonne femme est une pure merveille.

Elle hésita une seconde et finalement se décida.

– Bon. Allons-y. C'est ça votre voiture ? Elle est plutôt bizarre, remarqua-t-elle peu aimablement.

– Il n'y a rien de bizarre dans cette voiture. D'ailleurs, elle n'est pas à moi. On me l'a prêtée.

La nuit était fraîche, et le ciel étoilé. Elle dut convenir que cette petite promenade lui faisait beaucoup de bien. Le restaurant était bondé lorsqu'ils arrivèrent. Aileen Rivers se tint un instant sur le seuil, hésitant à se faufiler à travers les tables.

– Il vaut mieux chercher ailleurs. Nous ne trouverons pas de places.

– Entrons par la porte de derrière, j'ai réservé une table.

La salle était très coquettement arrangée et la lumière tamisée flattait la beauté des femmes. Leur table était éclairée par une petite lampe à abat-jour rose.

En attendant qu'on leur serve leur dîner, Aileen et Jim bavardaient. Elle l'examinait et s'étonnait de lui trouver l'air plus jeune que la veille. Avec ses yeux bleus rieurs et son nez droit, elle le trouvait plutôt sympathique.

– Vous pouvez commencer à me poser des questions, dit-elle en enlevant ses gants.

– *Primo*. Qu'est-ce que Harlow vous a raconté, hier soir, lorsque je me suis retiré avec une discrétion que vous avez, j'espère, remarquée et appréciée ?…

– Nous n'avons pas parlé du cambriolage et ça ne peut pas vous intéresser. Mais comme c'est sans importance je vais vous le dire tout de même : Mr Harlow m'a offert une situation.

– Où ?

– Je ne sais pas. Il n'a pas eu l'occasion de me le dire, parce que je lui ai répondu tout de suite que je me trouvais parfaitement bien chez Mr Stebbings, lequel, d'ailleurs, a été pendant de nombreuses années le notaire des Harlow.

– Il vous a appris ce détail ?

– Il y a fait allusion, mais je le savais déjà.

– A-t-il eu l'air impressionné lorsque vous lui avez dit que vous travailliez pour Stebbings ?

Elle se renversa sur sa chaise et se mit à rire :

– Vraiment, je vous trouve ridicule, par moments… Pensez-vous sérieusement que Mr Harlow puisse être impressionné par quoi que ce soit ? Revenons à ce cambriolage. Que désirez-vous savoir au juste ?

– Rien du tout, merci. Je vous ai épargné une quantité de corvées aujourd'hui. C'est moi qui, à votre place, ai fourni tous les renseignements à la police. Vous ne serez même pas convoquée.

Il demeura un instant silencieux, puis reprit :

– Votre oncle sera libéré demain, le saviez-vous ?

– Demain, répéta-t-elle avec un peu d'appréhension dans la voix.

– Oui. Elk ira à sa rencontre et lui apprendra la mauvaise nouvelle… Il agira en l'occurrence comme le bouclier… C'est lui qui essuiera les premiers feux de sa colère. Car je suppose qu'il sera furieux !

– Terriblement furieux ! renchérit la jeune fille. Je suis bien contente qu'il soit libéré. Il me donne deux livres par semaine pour le temps que je perds à surveiller ses femmes de ménage, mais je me passerai volontiers de cet argent.

– Arthur Ingle devrait avoir honte de vous mêler ainsi à ses petites affaires. Cette fréquentation peut vous faire du tort un jour. Dites-moi encore une chose : votre oncle était-il un grand spéculateur ?

– Je ne saurais vous le dire. Il ne me parlait jamais d'opérations financières.

– Pourtant, lorsque vous alliez le voir à Dartmoor, vous parliez affaires… Je sais bien que je me conduis comme un triste individu à vous tirer les vers du nez au sujet de votre oncle… mais je suis là pour ça, n'est-ce-pas ?… Vous a-t-il jamais parlé de placements à l'étranger, les Chemins de fer américains, l'Électricité argentine, etc. ?

Elle secoua la tête.

– Non, jamais. Je ne crois pas que lui-même soit très au courant de ces choses-là… Naturellement, je sais qu'il a de l'argent – et vous ne l'ignorez pas non plus…

Elle baissa la voix :

– Je suppose que c'est de l'argent volé, et qu'il l'a caché quelque part…

– Certainement, acquiesça Jim Carlton.

La jeune fille remarqua que lorsqu'il n'avait pas le visage tordu par des grimaces ou des ricanements, il était assez plaisant à regarder.

– Votre martyre touche à sa fin ; je n'ai plus qu'une question à vous poser : votre oncle faisait-il partie, à un titre quelconque, d'une compagnie qui s'appelle le Syndicat Rata ?

– Non, je ne l'ai jamais entendu prononcer ce nom.

Jim Carlton repoussa son assiette.

– La sole bonne femme est un excellent reconstituant pour les cerveaux épuisés par le travail. Que voulez-vous boire maintenant ?

À partir de ce moment, il ne parla pas plus d'Arthur Ingle que s'il n'avait jamais existé. Il se mit à raconter des anecdotes sur Scotland Yard. La jeune fille l'écoutait avec plaisir.

– Je vais vous laisser mon numéro de téléphone. Comme cela, si jamais vous aviez besoin de moi…

Il déchira un feuillet d'un carnet.

– Et pourquoi aurais-je besoin de vous ? demanda-t-elle, moqueuse.

– On ne sait jamais. J'ai idée que vous aurez besoin de moi un jour. Je suis l'homme des pressentiments. J'ai une sorte de sixième sens, qui me permet de deviner ce qui va se passer… En ce qui vous concerne, j'espère que je me trompe…

Il regarda sa montre. Elle pensa qu'il était pressé, mais qu'il n'osait la planter là, par politesse. Ce fut elle qui donna le signal du départ en mettant ses gants.

– Je m'aperçois que j'ai parlé tout le temps de moi et que je ne sais rien de vous, dit-il une fois assis au volant. Je suppose que vous êtes célibataire ?

Elle fit oui de la tête.

– Êtes-vous fiancée ?

– Non…

– Vous êtes la femme la plus…

– Taisez-vous…

– Charmante que j'aie jamais rencontrée…

– Et voilà ! J'étais sûre que vous diriez quelque chose d'affreusement banal… Ma maison est la troisième à gauche… N° 63… Mais vous n'êtes pas obligé de m'écrire, à moins qu'il ne s'agisse encore d'une affaire de police… Bonne nuit et merci.

Elle sauta sur le trottoir.

Jim Carlton se rendit ensuite à Whitehall Gardens ; pendant tout le parcours il souriait à quelque image intérieure, et son sourire ne l'avait pas quitté lorsqu'il pénétra dans la bibliothèque de sir Joseph Layton.

Ce nom – Joseph Layton – est familier à tous ceux qui ont un passeport, car c'est celui du secrétaire d'État au Foreign Office. Sir Joseph était en outre l'un des hommes politiques les plus caricaturés de Grande-Bretagne. Il était long, mince, de visage presque ascétique.

Jim Carlton pénétra dans son bureau en faisant un petit salut. Sir Layton leva les yeux sur lui :

– Asseyez-vous, Carlton, je suis à vous dans un instant.

Il passa méticuleusement le tampon-buvard sur la lettre qu'il venait d'écrire et la mit sous enveloppe. Puis il se tourna vers son visiteur :

– Je viens seulement de rentrer de la Chambre. J'espère que vous n'êtes pas déjà venu une fois pour rien.

– Non, Monsieur.

Sir Layton, les extrémités de ses doigts jointes en une attitude familière, examinait l'inspecteur à travers ses lunettes.

– Y a-t-il du nouveau ? J'ai vu les câbles que vous m'avez fait parvenir… Ils sont très curieux en effet… Comment sont-ils venus en votre possession ? Vous les avez interceptés ?

– Oui, tout au moins quelques-uns d'entre eux. Mais il y en a assez pour prouver que la *Rata* prépare un grand coup. Je suis persuadé que tous les grands courtiers du monde ont reçu des instructions semblables.

Sir Joseph ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en sortit un dossier. Il en feuilleta le contenu, l'air préoccupé, et sortit un télégramme :

– *« Rata Syndicate* – Wall Street, lut-il à mi-voix. Soyez prêts à vendre à quinze pour cent. Laissez tomber les valeurs ci-dessous. »

Suivait une liste de plus de deux pages.

– Oui, reprit Sir Joseph, c'est vraiment singulier…

Il tourmentait sa petite moustache entre son index et son pouce d'un geste machinal.

– Comme vous me le faisiez remarquer, il s'agit des stocks dont nous aurions un besoin immédiat en cas de guerre… Mais contre qui pourrions-nous nous battre ? Je ne vois pas… La situation sur le continent n'a jamais été aussi satisfaisante qu'en ce moment. La question du Maroc est réglée. Avez-vous eu le texte de mon discours d'hier entre les mains ?

James Carlton fit signe que oui.

– Personne plus que moi ne se défie de l'optimisme béat !

Mais réellement, fouillant le monde de la Chine au Pérou, on ne trouverait pas la moindre raison de s'affoler, pas le plus petit nuage !

– Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui cloche quelque part en Amérique du Sud ? Il me semble avoir lu quelque chose…

Sir Joseph sourit.

– Vous pouvez toujours compter sur des troubles éventuels en Amérique du Sud. Vous le savez bien…

– Et la Russie ? suggéra Jim.

Sir Joseph se remit à friser sa moustache.

– On ne donne pas la fessée à un enfant malade, n'est-ce pas, si méchant qu'il soit… D'ailleurs, nos relations de ce côté s'améliorent plutôt.

Jim Carlton prit toute la liasse de feuillets en main et recommença à les lire attentivement, bien qu'il sût déjà ce qu'ils contenaient. Le Ministre le regardait faire, à la fois sceptique et amusé.

– Je sais ce qui vous tracasse… Vous imaginez que le gouvernement va être la proie d'un complot diabolique, dont le but est de mettre le monde à feu et à sang… Est-ce que je me trompe ? Agents secrets, trafics suspects, rencontres dans des caves blindées, personnalités haut placées mettant un masque, ou une cagoule, pour sortir à la nuit tombante…

– Rien d'aussi romantique, sourit Jim Carlton. Je ne suis pas aussi naïf que vous semblez le croire. Je sais comment les guerres commencent et pourquoi elles se terminent.

Sir Joseph continuait à sourire, à demi convaincu.

– Avouez que votre « conspirateur » préféré, votre conspirateur type, est Mr Stratford Harlow… Vous croyez qu'il détient quelque redoutable secret capable de mettre la terre en ébullition… Ah ! je vous connais, mon cher Carlton… Vous pensez encore que Harlow est derrière la *Rata*…

– Je crois simplement qu'il y a du Stratford Harlow derrière toutes les catastrophes…

Les deux hommes se dévisagèrent ; sir Joseph était surpris du ton convaincu et presque passionné dont l'inspecteur avait prononcé ces paroles.

– Cet homme-là a trop d'argent… Ne pouvez-vous pas lui en prendre une partie ?

– Nous faisons de notre mieux, répondit le Ministre d'un ton sec. Mais c'est une des rares personnalités à qui les impôts ne fassent pas peur. Et pourtant Dieu sait s'il en paie !

Jim Carlton soupira et se leva.

De retour à Scotland Yard, il se mit à la recherche de l'inspecteur Elk. Mais il apprit que son camarade était parti pour le Devonshire : il devait aller attendre Arthur Ingle à sa sortie de prison et l'accompagner à Londres. Mais ce n'était pas uniquement pour lui apprendre qu'il venait d'être cambriolé qu'il se rendait à la rencontre du forçat, pas davantage pour éviter à Aileen le désagrément d'avoir à lui annoncer elle-même cette nouvelle… La police n'est pas tellement philanthrope…

Il fallait absolument savoir ce que le coffre-fort d'Ingle contenait. Pas de l'argent, sûrement. Mais quelque chose de précieux, puisqu'un homme avait risqué la prison pour l'obtenir. Cette soudaine apparition de Harlow, juste après le cambriolage, lui paraissait une coïncidence bien étrange et même suspecte. Il savait que ce soir-là, Harlow était attendu à un banquet. Jim l'avait pris en filature toute la journée… Pourtant, le lendemain matin, son nom figurait parmi ceux des personnalités qui avaient assisté à ce banquet.

L'inspecteur arpentait les quais de la petite gare de Princetown sous une bise glaciale. Il y avait peu de monde à cette heure matinale. Quelques ouvriers se rendaient à leur

travail ; un voyageur de commerce bâillait de sommeil en montant dans le train de Plymouth.

Elk commençait à se demander s'il n'était pas venu pour rien, lorsque deux hommes débouchèrent de la salle d'attente : l'un portait l'uniforme des gardiens de prison, l'autre était vêtu d'un complet bleu trop grand, dans lequel ses jambes flottaient. Le gardien tendit un billet à son compagnon.

– Je ne vous dis pas au revoir, Ingle… Au contraire, je souhaite que vous n'ayez plus jamais l'occasion de revenir ici… Adieu… Bonne chance !

Les deux hommes se serrèrent la main.

Arthur Ingle monta dans un compartiment vide et s'apprêtait à refermer la porte sur lui, mais Elk l'en empêcha ; il bondit sur les marches et s'assit à son tour. L'ex-détenu le regardait fixement. Il l'avait reconnu tout de suite.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? lui jeta-t-il d'une voix rageuse.

Elk se tourna vers lui, un candide étonnement se lisait sur son visage.

– Mais c'est Ingle, je ne me trompe pas ! Alors, comment ça va ? Comme le temps passe !… Cela fait donc déjà cinq ans que…

L'autre lui coupa la parole :

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Moi ? Mais rien. Je reviens de la prison où j'avais une petite enquête à faire… D'ailleurs ça n'a rien donné. Le bon-

homme n'a rien voulu dire… Il n'a pas été touché par l'intérêt et la sollicitude que je lui témoignais…

L'inspecteur sortit un étui, choisit un cigare et le passa à l'ancien forçat. Celui-ci se mit à fumer avec une avidité qui révélait qu'il avait été longtemps privé de tabac. Au bout d'un moment, Elk se gratta le front :

– Attendez… Il me semble que j'ai entendu parler de vous l'autre jour. Mais à propos de quoi ?

L'inspecteur se prit la tête dans les mains, vivante image de la perplexité. Arthur Ingle ne le quittait pas de l'œil.

– Ah ! J'y suis ! Votre appartement a été cambriolé.

L'ancien prisonnier se dressa sur ses pieds :

– Cambriolé ? glapit-il. Qu'est-ce qu'ils m'ont pris ?

– Ils ont forcé votre coffre-fort, dans votre chambre de débarras.

– Le coffre-fort ! s'écria Ingle. (Les lèvres retroussées sur ses dents pointues, il avait l'air d'un loup prêt à mordre.) Ah ! les bandits ! Ça ne leur suffit pas de m'avoir collé ici pour cinq ans… Il faut qu'ils me cambriolent, maintenant.

Elk le laissa invectiver, délirer ainsi pendant dix bonnes minutes sans l'interrompre. Lorsqu'il se fut un peu calmé il s'enquit poliment :

– J'espère qu'on ne vous a pas pris d'argent ?

– De l'argent ? fit l'homme avec mépris. Suis-je assez bête pour garder mon argent dans un coffre ? Vieux renard, vous saviez bien ce qu'on m'a pris… (De son poing fermé, il menaçait l'inspecteur assis en face de lui). Vous le savez très

bien, c'est la police qui a fait le coup, et vous, vous êtes venu exprès pour me cueillir, hein ?

– Mon pauvre vieux, mais voyons, remettez-vous ! Vous me faites de la peine. Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous dites ! Si le train n'était pas en marche, vous n'auriez qu'à ouvrir cette porte et à vous en aller où bon vous semble ! Vous êtes libre comme l'air !

Il se tut un instant, puis reprit :

– Que vous ont-ils volé ?

– Puisque vous prétendez l'ignorer, je vais vous l'apprendre. Je suis un paria, un lépreux. Vous m'avez retranché de l'humanité. Vous m'avez appelé un voleur et vous m'avez enfermé…

Il recommençait à s'agiter sur sa banquette. Elk se demanda où il voulait en venir.

– Et pourtant qu'avais-je fait ? Volé quoi ? Un peu de ce qui appartient à tout le monde. J'ai pris un peu d'argent à des riches, et puis après ? Mais cet argent m'appartenait, à moi, et à beaucoup d'autres. Ce n'est pas du vol, c'est de la récupération. Cet argent que j'ai pris, c'était mon argent, l'argent des pauvres diables comme moi. Je l'ai dérobé à de vieilles canailles grasses et ventrues et je m'en félicite. Si cela a privé leurs horribles femmes d'un bijou, tant mieux. S'ils ont acheté une automobile de moins, bravo ! J'en ai épargné l'astiquage à leurs esclaves…

Il s'interrompit, à bout de souffle.

– C'est un point de vue, fit Elk en souriant.

Mais déjà l'ex-forçat avait repris le fil de son discours.

– Et vous, qu'êtes-vous donc ? De votre plein gré, vous vous êtes fait le larbin de la classe possédante, le bourreau à gages, le fournisseur des prisons et du bagne…

– Tout à fait juste, fit Elk sans s'émouvoir.

– Si ceux qui ont trouvé mes papiers – dans le coffre-fort – les ont lus, eh bien, je crois que cela les fera réfléchir… Plus que cela, je crois que je peux me flatter de leur avoir fait passer une mauvaise nuit, peut-être plus d'une… Et si un seul homme, ayant lu mes notes, réfléchit et change de camp, je me tiendrai pour satisfait et je consentirai même à retourner sur-le-champ à Princetown.

Son exaltation était extrême, ses yeux brillaient comme des braises. Elk l'attrapa par le bras et le fit asseoir.

– Mais, mon vieux, ne vous agitez donc pas comme cela… Alors, c'était ça que vous teniez précieusement enfermé dans un coffre-fort : des papiers, des trucs révolutionnaires ?

La déception se lisait sur son visage. Arthur Ingle répondit qu'en effet il s'agissait d'un manuscrit.

– Et c'est tout ? Eh bien, ceux qui vous l'ont pris ont perdu leur temps.

– Je ne le pense pas. Il y avait là-dedans assez de choses pour me faire arrêter… J'ai écrit que je déteste l'Angleterre et tous les Anglais, que je hais les classes privilégiées… Lorsque j'étais acteur et que je crevais de faim, il fallait que je fasse le pitre devant leurs bedaines et leurs triples mentons…

– Ah ! Il y aurait tout un livre à faire sur les gens gras, sur les rapports qui existent entre l'embonpoint et le carac-

tère…, convint Elk. Prenez par exemple Harlow, quoiqu'il ne soit pas gras à proprement parler, seulement bien nourri…

– Harlow ?… répéta Ingle.

Il semblait que ce nom lui rappelât quelque chose. Elk lui tendit une perche :

– Encore un vendu, ou un acheté…

– Pas celui-là. C'en est un qui découpe la graisse en larges tranches sur la panse des riches… Du moins, c'est ce que l'on racontait là-bas.

Il fit un geste de la main dans la direction de la prison.

– Si c'est ainsi, il n'y a rien à dire, répliqua Elk, il est du côté de la loi et de l'ordre. D'ailleurs, un homme qui fait cadeau d'un poste de police à son pays ne peut pas être tout à fait mauvais…

Lorsque le train arriva en gare de Plymouth, les deux hommes se séparèrent. Il fallait changer de quai. Mais l'inspecteur Elk se rendit tout d'abord au bureau de poste et expédia à Jim Carlton la dépêche suivante : « Littérature subversive. Rien d'important. »

Il monta dans le même train que l'ancien détenu, mais pas dans le même wagon. Comme ils approchaient de Bath, il eut la surprise de voir Arthur Ingle s'encadrer sur le seuil de son compartiment. Il entra et il entama tout de suite la conversation :

– Est-ce que vous savez quelque chose de ma nièce ? Est-elle au courant du cambriolage ? Je ne peux rien me rappeler de ce que vous m'avez dit tout à l'heure… J'étais trop en colère !

Elk, bon garçon, lui fit un récit détaillé de tout ce qu'il savait à ce sujet. En apprenant que Harlow était venu rendre visite à sa nièce ce soir-là, Arthur Ingle eut une exclamation de stupeur.

– Harlow ! Mais pourquoi est-il venu chez moi ? Est-ce qu'il connaît Aileen ? Comment ? Ils se sont rencontrés à Dartmoor ?

Il réfléchit, puis se donna une claque sur le genou :

– Mais j'y suis. Je me souviens maintenant de l'avoir vu un jour rôdant autour de la prison en voiture. Je ne l'ai pas reconnu sur le moment, mais maintenant je suis sûr que c'était bien lui. Est-ce qu'il a rencontré Aileen à Dartmoor pour la première fois, ou se connaissaient-ils déjà avant ?

– Non. Ils ont fait connaissance à Princetown.

Arthur Ingle se mit à rire :

– Je suppose qu'il lui fait la cour… Elle lui plaît… Ça prouve qu'il a bon goût. C'est un beau brin de fille. Il n'a pas besoin de courir après l'argent… Quant à Aileen, elle est assez grande pour savoir ce qu'elle fait…

# 7

Arthur Ingle avait télégraphié à sa nièce pour lui demander de venir le rejoindre à son appartement le soir de son arrivée.

Il finissait de dîner lorsqu'elle arriva chez lui.

– Oui, dit-il, répondant à sa question, j'ai entendu parler du cambriolage… Il n'y avait dans le coffre-fort rien qui puisse avoir une valeur pour d'autres que pour moi… Non, non, sois tranquille, ni argent, ni bijoux, ni rien. Je ne te reproche qu'une chose, c'est d'avoir appelé la police… (Il lui jeta un regard courroucé.) La police ! A-t-on idée ?

– Et qui vouliez-vous donc que j'appelle ? répondit-elle, un médecin ? Que fait-on d'habitude lorsqu'on découvre que l'on a été cambriolé ? On appelle la police. J'ai fait ce que n'importe qui aurait fait. D'autre part, comment pouvais-je deviner qu'il n'y avait rien de précieux dans le coffre ? Évidemment, si j'avais su qu'il ne contenait que des paperasses…

– N'en parlons plus, interrompit-il d'une voix désagréable. Maintenant, autre chose : il paraît que tu connais Harlow ?

– C'est une manière de parler. Je l'ai vu deux fois en tout. Le soir du cambriolage, il est venu ici pour me proposer du travail…

– Quel travail ? Pourquoi ?

– Parce qu'il s'est dit que j'aurais de la peine à trouver une situation en tant que parente d'Arthur Ingle, ex-forçat… Je lui ai répondu que, jusqu'à présent, ce lien de famille ne m'avait causé aucun tort.

Il se leva et vint à elle.

– Je n'ai plus besoin de toi. Tu m'as été très utile et je te remercie. Je crois que tu n'as pas eu à te plaindre de moi…

Il fouilla dans sa poche et en sortit un billet de banque.

– Tiens, voilà pour tes étrennes.

– Non, merci, dit Aileen, je n'ai besoin de rien.

Il avait prévu qu'elle refuserait cette espèce de pourboire.

Sans insister, il reprit l'argent et dit :

– C'est tout ce que j'avais à te dire.

Ils échangèrent une brève poignée de main et se séparèrent. Comme elle allait sortir de l'appartement, elle revint sur ses pas jusqu'au seuil de la salle à manger :

– C'est le jour des femmes de ménage, elles vont venir tout à l'heure. Vous devriez en garder une, ce sont de très braves femmes. Je crois qu'une tous les jours vous serait plus utile que deux venant trois fois par semaine… Enfin, je n'ai pas de conseil à vous donner, vous ferez comme vous voudrez.

Arthur avait du travail pour toute la soirée, de vieilles caisses à ouvrir, des vêtements à sortir des malles et des papiers à mettre en ordre.

Il se dirigea d'abord vers le grand divan où Aileen s'était si souvent allongée, un livre entre les mains, en attendant le départ des femmes de ménage. Ce divan s'ouvrait comme un coffre. Le sommier ne contenait pas de ressorts, mais des papiers, une boîte d'acier et toute une collection de faux passeports. Ingle s'occupait de politique. Il ne pactisait avec aucun parti bien défini. C'était un de ces innombrables révoltés, mécontents, qui veulent tout chambarder, sans jamais franchir le stade des déclarations. En tout cas, ses idées justifiaient à ses yeux tous ses agissements.

À la prison, l'aumônier avait souvent entrepris de combattre ses opinions, de le raisonner, mais sans succès. Ingle le haïssait. D'ailleurs, il haïssait tout le monde ; il était le seul prisonnier qui se sentît soulagé, le soir, lorsque la porte de la cellule se refermait sur lui, pour toute la nuit, une longue et bienfaisante nuit pendant laquelle il n'aurait pas à subir la compagnie de ses semblables. Il n'était pas sociable et ne savait se faire aimer de personne. À la prison, tous les autres détenus l'évitaient ou ne lui adressaient la parole que pour lui crier des injures. Et pourtant ce cœur aride, incapable d'affection, était accessible à la pitié : il méprisait ses compagnons d'infortune, mais il ne passait jamais à côté du pauvre vieux cheval de la prison sans le flatter de la main, lui parler doucement. La pauvre bête était aveugle et il semblait que cela fût plutôt une grâce qu'une punition de la Providence. Ce qu'il y avait autour d'elle était tellement attristant, lamentable… Il valait mieux qu'elle fût laissée à son rêve confus et mélancolique de vieux cheval.

Lorsqu'il eut fini ses rangements, il referma son divan, s'étendit, les membres engourdis d'être resté longtemps accroupi. Au moment où il allumait une cigarette, le téléphone sonna et ce bruit autrefois familier, à présent oublié, le fit sursauter.

– C'est bien Mr Ingle qui est à l'appareil ?

– Oui, répondit-il d'un ton sec.

Il perçut un toussotement, et la voix reprit :

– Seriez-vous disposé à faire le sacrifice de vos principes et de certaines de vos opinions ?

Cette étrange requête plongea l'ancien forçat dans une stupéfaction totale.

– Vous voulez dire, fit-il, ce qui me reste de principes… et son rire grinça. Que me voulez-vous au juste ?

Il se méfiait ; ça pouvait être un ami d'autrefois dans la gêne qui voulait lui emprunter de l'argent. En ce cas, la conversation serait courte, car Arthur Ingle était avare comme un pou… Il n'avait de large que les idées…

– Je ne peux pas vous parler au téléphone. Pouvez-vous vous trouver ce soir dans l'allée qui fait face à la Horse Guards Parade ?

– Dans le parc ? (Son étonnement redoublait.) Dites-moi d'abord qui vous êtes. Je vous avertis tout de suite que je n'ai guère envie de sortir ce soir pour rencontrer un inconnu. D'autre part, et puisque vous me connaissez si bien, vous devez aussi savoir que j'ai aujourd'hui beaucoup de raisons d'être fatigué…

– Je suis… (un court silence) Harlow…

L'ex-forçat ne put retenir une exclamation.

– Stratford Harlow ? demanda-t-il, incrédule.

– Oui, Stratford Harlow.

Au bout d'un moment, Arthur Ingle reprit :

– Je trouve tout cela bien extraordinaire… Mais il me semble que vous ne devez pas avoir de mauvaises intentions à mon égard… Je ne vois pas pourquoi vous en auriez… J'irai donc ce soir vous attendre dans le parc… Mais comment puis-je savoir que c'est bien Stratford Harlow qui me parle ?

– Téléphonez-moi chez moi dans dix minutes, vous verrez bien… Alors, c'est entendu ?

– Oui, répondit Ingle. (Il y avait de l'hésitation dans sa voix.) À quelle heure ?

– À 10 heures exactement. Vous n'aurez pas à m'attendre. Je m'en voudrais de vous laisser arpenter les allées du parc par une nuit aussi fraîche. D'ailleurs, nous ne resterons pas là-bas. Vous monterez dans ma voiture et nous ferons un petit tour.

Arthur Ingle raccrocha, passablement perplexe. Il attendit dix minutes puis appela le numéro de Harlow. La même voix lui répondit :

– Eh bien, êtes-vous satisfait maintenant ?

– Ça va, je serai là à 10 heures.

Il y avait deux longues heures d'attente devant lui. Il n'eut de cesse de penser à ce coup de téléphone. Il échafauda les hypothèses les plus abracadabrantes, sans parvenir à trouver la raison de cette offre. « Faire le sacrifice de mes principes », se répétait-il… Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Mais, à mesure que le temps passait, l'appréhension grandissait en lui. Finalement, en proie à une grande nervosité, il se dirigea vers un petit bureau et sortit un bloc d'un tiroir.

« Cher Mr Harlow,

« J'ai réfléchi. Je vais vous causer une déception, sans doute, mais je dois vous dire franchement que je soupçonne la police d'avoir organisé ce rendez-vous… Vous savez que je viens d'être libéré de prison et que, par conséquent, ce serait imprudent, pour ne pas dire fou, de ma part, de m'engager dans une affaire que je ne connais pas. Je crains que ce coup de téléphone n'ait été un habile moyen de me faire tomber dans un piège… Il faudrait que j'aie une preuve écrite que c'est bien vous qui m'avez téléphoné tout à l'heure.

« Sincères salutations.

« Arthur INGLE. »

Il glissa la lettre dans une enveloppe, écrivit l'adresse et ajouta urgent en grosses lettres dans un coin.

Il retourna s'étendre, mais il ne se sentait pas soulagé. Sa curiosité était piquée au plus haut point. Il importait qu'il sût tout de suite pourquoi Stratford Harlow avait fixé un ren-

dez-vous à Arthur Ingle. D'une part, il se méfiait ; de l'autre, il était presque sûr que c'était bien Harlow qu'il avait eu au bout du fil tout à l'heure. Mais pourquoi cette rencontre mystérieuse ? Harlow n'aurait-il pas pu lui fixer rendez-vous en plein jour, dans un petit salon de thé discret ?

Brusquement, il se décida. Il courut à sa chambre à coucher et changea rapidement de vêtements.

Il passa par la cuisine. L'une des femmes de ménage frottait les carreaux, à genoux, brosse en main. Elle leva vers lui un pauvre visage exténué, avec des mèches grises qui lui tombaient dans les yeux.

– Je sors. Ce n'est pas la peine que vous attendiez mon retour. Vous partirez quand vous aurez fini et revenez demain matin à 8 heures.

Cette soudaine aventure le grisait, il se sentait presque jeune. Il marchait d'un bon pas, toute sa fatigue évanouie.

L'horloge des Horse Guards sonnait 9 heures trois quarts lorsqu'il déboucha dans Birdcage Walk. Il prit l'allée déserte parallèle au Horse Guards Parade. Il ralentit son allure car il était en avance. Un agent le croisa et le dévisagea. Cela lui fit penser qu'il devait se présenter au commissariat de son quartier et il maudit la chaîne qui, par le moyen des papiers et des formalités de police, le relierait toujours, quoi qu'il fît, au bagne de Dartmoor… Il passa sous une horloge ; il était 10 heures moins 5. Il revint sur ses pas, vers l'endroit convenu. À peine était-il arrivé qu'une longue limousine vint silencieusement se ranger sur le bord du chemin. La porte arrière s'ouvrit.

– Voulez-vous monter, Mr Ingle ? dit une voix de l'intérieur.

Sans répondre, il sauta sur le marchepied et tira la porte sur lui. Il était à présent assis à côté de Harlow le Magnifique, l'homme à la fortune fabuleuse.

L'automobile contourna Buckingham Palace et s'engagea dans Hyde Park. Là, elle roula plus doucement et Mr Harlow commença à parler.

Ingle écoutait comme en un rêve les extraordinaires propositions de son compagnon…

L'inspecteur Jim Carlton, cramponné à l'arrière de la voiture, s'aperçut avec mauvaise humeur que le tuyau acoustique qu'il avait fixé à l'intérieur ne lui servirait à rien. Il ne put recueillir aucun écho de cette conversation qu'il aurait eu tant d'intérêt à connaître. Sans doute son tuyau était-il comprimé et bouché par le crin des coussins. Transi par le froid et le brouillard, il maudit son sort et sa profession.

# 8

« Pouvez-vous faire un saut jusqu'ici entre 13 et 14 heures ? – A. R. »

Jim Carlton fixait ces deux initiales sans comprendre. Tout d'un coup il se dit qu'Aileen s'écrivait peut-être avec un A, et non avec un E, comme il l'avait pensé. Ce message avait été déposé à Scotland Yard pendant son absence. Il endossa le pardessus qu'il venait de quitter et se rendit à l'étude de Mr Stebbings. Il attendit la jeune fille devant la porte. Dès qu'Aileen l'aperçut, elle courut à lui :

– Vous allez me gronder, car je vous ai dérangé pour bien peu de chose… Je sais que vous êtes très occupé.

– Je ne vous gronderai pas… Je ne vous dirai pas ce que j'ai envie de faire, parce que vous penseriez que je suis mal élevé…

– Vous comprenez, poursuivit-elle sans s'excuser, vous êtes le seul policier que je connaisse et, bien que ce ne soit pas depuis très longtemps, j'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas…

– Vous êtes terriblement solennelle ! Que s'est-il donc passé ?

– Mrs Gibbins a disparu… Elle n'est pas rentrée chez elle cette nuit, ni la nuit d'avant…

– Ah ! mon Dieu, fit-il, c'est affolant. (Pour se moquer d'elle, il imita sa voix :) Et son mari craint le pire.

Mais la jeune fille resta de glace.

– Je ne trouve pas que ce soit drôle. Et d'abord elle n'a pas de mari. Elle est veuve. Sa logeuse est venue me trouver ce matin, elle est très inquiète.

– Mais qui est cette Mrs Gibbins ?

– Ah ! C'est là que vous allez me gronder, et me reprocher de vous avoir dérangé pour bien peu… Mrs Gibbins était l'une des deux femmes de ménage que j'avais engagées pour entretenir l'appartement de mon oncle. Vous l'avez même aperçue, le soir du cambriolage, vous souvenez-vous ? Une femme pâle et maigre, avec des cheveux en désordre ? Je me fais beaucoup de souci à cause de sa disparition, parce que c'est une femme sans famille, sans amis, sans relations d'aucune sorte, par conséquent je ne sais pas où me renseigner à son sujet. J'ai téléphoné chez mon oncle ce matin. Il m'a répondu, presque aimablement, qu'il ne l'avait pas vue hier, ni avant-hier.

– Il se peut qu'elle ait été victime d'un accident. Dans ce cas, il faudrait faire le tour des hôpitaux, suggéra l'inspecteur.

La jeune fille secoua la tête.

– J'y ai déjà pensé. J'ai téléphoné partout, et aucun hôpital ne signale sa présence. C'est justement parce que je ne sais plus que faire, ni comment m'y prendre pour la retrouver que je vous ai écrit.

Cette histoire de Mrs Gibbins ne le passionnait pas outre mesure. Combien de personnes disparaissent ainsi, en un an, dans les grandes villes ! Il n'y avait là rien d'extraordinaire ni d'inattendu qui pût stimuler son zèle. Pourtant, à cause

d’Aileen, qui paraissait très affectée par cette disparition, il décida d’entreprendre quelques recherches.

L’après-midi, il se rendit à Stanmore Rents, dans le Lambeth. Il y avait sur le quai une espèce de pension sordide qu’on lui avait indiquée comme étant la dernière résidence de Mrs Gibbins. Une grosse femme répondit à toutes les questions de l’inspecteur avec volubilité.

– Ah ! Pour sûr, c’était une brave femme, honnête, sérieuse et tout. Elle ne sortait jamais. Elle payait régulièrement. Elle recevait de l’argent chaque trimestre d’une parente éloignée.

– Voulez-vous me conduire dans sa chambre ?

La logeuse s’empressa de lui montrer le chemin. C’était la première fois que la police venait enquêter chez elle. Cela la flattait et lui donnait un sentiment d’importance.

Elle le précéda dans une petite chambre, sorte d’arrière-boutique, sombre, mais très propre. Il n’y avait que trois meubles : un lit, une commode et une penderie, ou plus exactement un rideau de cotonnade courant sur une tringle. Il tira le rideau. La garde-robe de la disparue était minable : deux jupes, un manteau d’été usé jusqu’à la corde, un chapeau sans âge.

En essayant d’ouvrir la commode, il s’aperçut que le premier tiroir était fermé à clef. Il sortit un trousseau de sa poche et réussit à l’ouvrir. La propriétaire le regardait faire avec admiration et respect.

Jim Carlton ne trouva rien qui pût orienter utilement son enquête. Un vieux nécessaire de toilette, dépourvu de ses accessoires, des talons de mandats postaux, des houppettes

à poudre sales. Il était sur le point de refermer le tiroir, lorsque, par acquit de conscience, il ouvrit encore un vieux sac à main. Sans doute contenait-il quelque chose d'intéressant, car l'inspecteur l'emporta à la lumière de la fenêtre afin de mieux l'examiner. La poche du milieu était cousue. Il sortit un canif et fit sauter les points et vit deux feuillets de papier pliés en quatre. Vivement intriguée, la logeuse vint se placer derrière Jim Carlton, espérant lire par-dessus son épaule. Mais il se retourna brusquement, et lui dit d'un ton sec :

– Voulez-vous me laisser seul. Si vous pouviez trouver dans votre poubelle, ou votre corbeille à papiers, une enveloppe adressée à Mrs Gibbins, vous me rendriez service.

Dès qu'elle fut sortie, il s'accouda sur le rebord de la fenêtre et lut les papiers qu'il venait de trouver. Lorsqu'elle revint, il fixait le tapis, l'air tellement absorbé que la logeuse ne douta pas un instant qu'il avait découvert des taches de sang.

– Vous n'avez rien trouvé ? demanda-t-il. Alors, tant pis, je m'en vais.

Il referma le tiroir et se dirigea vers la porte, suivi de la grosse femme.

– Vous ne pensez pas qu'elle ait pu se noyer ? demanda-t-elle d'un ton larmoyant.

– Non. Pourquoi me demandez-vous cela ? Vous a-t-elle dit qu'elle pensait à se suicider ?

– Oh ! pas exactement, mais elle était bien malheureuse, la pauvre.

Là-dessus, elle fondit en larmes.

– Ne vous désolez pas. Elle peut encore revenir. Dans ce cas, je vous demanderai de m'envoyer un télégramme.

La logeuse s'essuyait le visage avec un coin de son tablier et Jim Carlton, sidéré, constata que l'endroit qu'elle venait de frotter était beaucoup plus clair que le reste de sa figure. Il se dit que, pour peu qu'elle pleurât encore un moment, elle serait presque propre…

Il lui laissa son nom et son adresse et, pour plus de sûreté, lui donna l'argent du télégramme. Puis il sauta dans sa voiture et roula à toute vitesse jusqu'à Scotland Yard.

L'inspecteur Elk n'était pas là. Jim Carlton s'assit à son bureau, relut les papiers qu'il avait trouvés dans le sac de Mrs Gibbins et dicta ensuite quelques lettres à une secrétaire, destinées toutes à des personnes qu'on aurait crues les dernières à s'intéresser à la disparition d'une femme de ménage…

Aileen Rivers ne s'attendait pas à revoir Jim Carlton ce jour-là. Aussi fut-elle surprise, plutôt agréablement, lorsqu'on vint la chercher de la part du jeune homme dans le bureau de Mr Stebbings.

– Vous allez compromettre ma réputation, dit-elle en riant.

Elle se hâta de mettre toutes ses affaires en ordre, puis ils sortirent.

– Que diriez-vous d'un petit restaurant dans Soho ? J'ai besoin de pittoresque et d'exotisme, ce soir…

– Je vous remercie, mais il faut que je rentre chez moi, répondit la jeune fille.

– Ce n'est pas chic. Moi qui me suis décarcassé pour retrouver la trace de Mrs Gibbins… fit-il d'un ton plaintif. J'étais tellement sûr que vous viendriez avec moi que j'ai dit à Scotland de m'appeler là-bas, s'il arrive quelque chose…

– Avez-vous de bonnes nouvelles, au moins ? demanda Aileen, et il devina qu'elle acceptait son invitation.

Comme ils pénétraient dans le restaurant, Jim Carlton s'entendit appeler par son nom. Il se retourna et reconnut un homme de Scotland Yard. Celui-ci lui dit :

– Je vous attendais. Il y a eu un coup de téléphone pour vous, juste après votre départ.

L'inspecteur prit le bout de papier qu'on lui tendait et le parcourut rapidement. Une expression de contrariété parut sur son visage.

– Bon, fit-il, dites-leur que je serai de retour dans une heure.

Dès qu'ils furent installés à une table, dans un petit coin discret, le jeune homme se pencha vers sa compagne et lui demanda :

– Pouvez-vous me dire si Mrs Gibbins se trouvait dans l'appartement, la nuit du cambriolage ?

Elle réfléchit.

– Non, elle ne devait pas être là au moment du cambriolage. Vous vous souvenez que c'est beaucoup plus tard que je lui ai ouvert la porte. Harlow était déjà là.

– Parlez-moi un peu d'elle. Avait-elle bon caractère ? Était-elle bien élevée, instruite ?

– Oh ! répondit la jeune fille, c'était une illettrée. Elle savait tout juste écrire, et encore. Elle me laissait parfois des notes que j'avais peine à déchiffrer. L'orthographe était des plus fantaisistes.

– Vraiment ! répondit-il.

Il se tut un instant ? puis reprit :

– Je pense que votre oncle, étant donné sa passion pour le genre humain, a versé d'abondantes larmes sur cette disparition… Tout de même, il y a quelque chose de tragique dans cette affaire. Imaginez ! Être seule et abandonnée de tout et de tous au point que personne ne se soucie de votre disparition. Ne manquer à personne. Seulement à son patron, pour gratter le fond des casseroles… Pas un parent, pas un ami pour avoir le moindre chagrin, le plus léger regret… C'est triste… Dans un instant, tous les théâtres et les music-halls seront pleins à craquer. Il y aura une réception à Buckingham. Des milliers de gens danseront ou dansent déjà, à travers la ville, dans des centaines d'appartements ou de boîtes de nuit. Qui, je vous le demande, se soucie de la disparition d'une humble femme de ménage ?

Jim Carlton avait dit tout cela d'un air si sérieux, que miss Rivers en était toute saisie. Après une brève pause, il reprit :

– La disparition d'une pauvre femme est une bien mince affaire ! Mais voilà que par la faute de miss Aileen Rivers, ce petit incident menace de devenir une grosse affaire… Le cas de Mrs Gibbins est examiné à l'heure actuelle par dix-huit mille agents et inspecteurs. Tous sont en train de se triturer les méninges à son sujet. Et, s'il le faut, nous réquisitionnerons toute la brigade des Guards. Et nous pourrions faire sor-

tir les gens des restaurants, arrêter les danseurs, fermer les théâtres, si les besoins de l'enquête l'exigeaient… Nous pourrions mettre toute la ville sur les dents, jusqu'à ce que l'on ait retrouvé l'homme qui a frappé Mrs Gibbins, puis l'a jetée dans les eaux du Regent's Canal.

La jeune fille devint toute pâle et voulut se lever, mais Jim Carlton la maintint sur sa chaise d'une poigne solide.

– Je suis une brute, j'ai gâché votre dîner.

Elle murmura :

– Elle est donc morte ?

Il acquiesça de la tête.

– Assassinée ?

– J'ai beaucoup de raisons de le croire. On l'a repêchée quelques minutes avant que je vienne vous prendre à votre bureau et son visage portait des traces de coups. Mais que pouvait-elle bien faire près de Edgware Road, dans Regent's Park ? Je me le demande.

*

Le lendemain, Arthur Ingle eut la désagréable surprise de voir la police entrer chez lui. Mais il en savait beaucoup moins sur sa femme de ménage que sa nièce… Il ne put fournir aucun renseignement utile.

– Évidemment, je l'ai aperçue à une ou deux reprises, mais, si je la rencontrais dans la rue, je ne la reconnaîtrais pas.

L'inspecteur n'insista pas.

À Stanmore Rents non plus, il ne restait plus rien à apprendre qui pût faire avancer l'enquête. La logeuse se borna à répéter ce qu'elle avait déjà dit à Jim Carlton. Celui-ci retourna la voir encore une fois. Il était curieux de savoir si le mandat que la disparue recevait régulièrement tous les trois mois – et qui aurait dû arriver ce jour-là – serait expédié comme à l'accoutumée.

Il trouva la grosse logeuse dans tous ses états : le mandat n'était pas arrivé.

– Pensez, Monsieur, quel embarras !… Les gens vont croire que c'est moi qui ai empoché l'argent… Mais vous n'avez qu'à demander au facteur…

Jim Carlton lui coupa la parole :

– Je le lui ai déjà demandé. Savez-vous d'où venaient ces mandats ? Vous avez bien dû voir un jour ou l'autre le sceau de la poste sur les talons ?

Mais la brave femme jugea la question offensante. Elle jura ses grands dieux qu'elle n'avait jamais cherché à savoir d'où venaient ces mandats, qu'elle n'était pas curieuse et qu'elle considérait la curiosité comme le plus grand des défauts.

L'inspecteur de police du quartier était venu le jour précédent et avait emporté au commissariat les quelques vêtements laissés par l'infortunée Mrs Gibbins, ainsi que le sac, car la logeuse lui avait raconté par le menu la visite de l'inspecteur Carlton.

– Il n'a pas pu retrouver le papier, Monsieur.

– Il n'y avait pas de papier à trouver, répondit Carlton, qui n'hésitait pas à mentir, le cas échéant.

Il se rendait compte qu'il avait commis une action très grave en retirant la principale pièce à conviction de ce qui risquait de devenir une grosse affaire…

À son retour à Scotland Yard, il demanda audience à son chef et lui expliqua ce qu'il avait fait. Il lui fit part de ses soupçons et demanda que la preuve qu'il détenait fût tenue secrète. Tous les commissaires, réunis en conférence, décidèrent finalement d'agir selon le désir de James Carlton.

L'affaire fut provisoirement classée. L'expertise des médecins légistes établit que Mrs Annie Maud Gibbins avait été « trouvée morte », sans fournir d'explications plus détaillées quant à la cause de ce décès ou aux circonstances qui l'avaient entouré.

# 9

Aileen Rivers resta toute une semaine sans voir Jim Carlton et elle n'était pas sans ressentir un vif dépit de cet état de choses… Mr Stebbings s'aperçut que sa secrétaire travaillait depuis quelque temps avec moins de régularité qu'auparavant. Tantôt elle rêvassait, et il était obligé de lui répéter deux ou trois fois ce qu'il lui disait, tantôt elle pilonnait sa machine avec une ardeur farouche, et Mr Stebbings regardait avec étonnement ses sourcils froncés et sa bouche crispée. Il ne s'occupait jamais des ennuis personnels de ses employés. Il estimait qu'il n'avait pas à s'occuper de cela. Cependant, il lui vint à l'esprit que Miss Rivers souffrait peut-être tout simplement de surmenage, ayant fourni un gros effort depuis quelque temps. Il lui conseilla d'aller passer une semaine à Margate, pour se reposer.

Aux gens qui ne se sentaient pas bien, il recommandait invariablement un séjour à Margate, qu'il s'agît de maux d'ordre physique ou moral, car dans son enfance, il avait été guéri de la coqueluche par l'air de Margate.

– Je me souviens, dit Mr Stebbings, d'avoir une fois envoyé miss Mercy Harlow à Margate. Elle en avait été fort satisfaite et m'avait remercié de…

Il s'interrompit, songeant que miss Rivers n'avait pas connu Mercy Harlow et que par conséquent cette référence ne lui disait rien. Mais la jeune fille répondit :

– Les Harlow étaient vos clients, autrefois, n'est-ce pas, Mr Stebbings ?

– Oui. C'était une grosse responsabilité, croyez-moi, et, si étonnant que cela puisse paraître, je n'ai pas été fâché de voir le jeune Stratford Harlow confier à un autre le soin de ses affaires !

Il n'en dit pas plus ce jour-là.

Mais, par un de ces hasards dont la vie est coutumière, elle croisa encore le chemin de la famille Harlow dans l'après-midi.

Aileen Rivers avait quelques recherches à effectuer dans les archives de l'étude. Comme son doigt parcourait l'index d'un dossier, elle tomba sur les mots : Harlow, Mercy Mildred. Harlow, Stratford Selwyn Mortimer… Elle tourna les pages et se pencha près d'une demi-heure sur la comptabilité de la défunte Miss Mercy.

À L. Edwins L. 125. Quatre mois plus tard : À L. Edwins, L. 183 17 s. 4 d.

Elle savait qui était Mrs Edwins. Elle avait eu entre les mains une copie du testament de Mercy Harlow. Elle l'avait relue après sa dernière visite à Dartmoor.

Elle feuilleta ensuite les comptes de Stratford Harlow. Ceux-ci étant peu compliqués, la jeune fille en conclut que Mr Harlow n'effectuait aucun paiement par le truchement de son notaire. Elle pensa qu'à la première occasion, elle essaierait de faire parler Mr Stebbings, mais il lui faudrait agir prudemment, car son patron avait horreur de la curiosité et de l'indiscrétion.

De temps à autre, au milieu de son travail et de ses recherches, une pensée venait la harceler… James Carlton… Il avait pourtant son adresse et savait que l'on pouvait

l'atteindre par téléphone… Dieu merci, elle n'avait pas encore perdu toute lucidité et la partie raisonnable d'elle-même adressait des reproches à la partie sentimentale : n'avait-elle pas expressément recommandé à Jim Carlton de n'écrire qu'au cas où il y aurait du nouveau, soit dans l'affaire du cambriolage, soit dans celle de Mrs Gibbins ? Elle avait beau se répéter tout cela, la semaine lui paraissait interminable.

Bien sûr, elle aurait pu lui faire parvenir un message à Scotland Yard ou à son club. Elle trouverait bien une excuse… Elle avait même commencé une lettre, mais l'Aileen raisonnable s'insurgea et trouva cette manière d'agir scandaleuse… et elle finit par déchirer son billet.

Le samedi passa, puis le dimanche, également mornes et ennuyeux. Après le dîner, mécontente d'elle-même et des autres, elle s'apprêtait à se mettre au lit, lorsque la logeuse vint la chercher dans sa chambre : elle avait une visite. Un monsieur l'attendait au salon. C'était *« lui »*.

– J'arrive de la campagne, expliqua-t-il. Ne pourrions-nous pas sortir ensemble ce soir ? Et d'abord, avez-vous dîné ?

– Oui, il y a longtemps.

– Alors, allons prendre le café quelque part, ensuite nous irons nous promener… Il fait une nuit splendide.

Elle aurait pu lui répondre qu'il disposait un peu trop arbitrairement de son temps, qu'il était trop tard pour sortir et qu'elle était sur le point de se coucher… Mais, au lieu de tout cela, elle se précipita dans sa chambre, s'habilla en un clin d'œil et fut de retour, pimpante et souriante, en un temps record, ce dont le jeune homme ne manqua pas de lui faire compliment.

Ils marchèrent quelque temps en silence, puis subitement il lui dit :

– Vous savez que vous me donnez beaucoup de souci…

– Moi ? fit-elle, étonnée.

– Oui, vous… Ne m'avez-vous pas dit un jour que Mrs Gibbins avait l'habitude de vous faire des confidences ? Ou bien s'agissait-il de l'autre femme de ménage ?

Tout en parlant, Jim la dévisageait avec une expression légèrement anxieuse.

– Non, c'était bien de Mrs Gibbins que je parlais. Elle se confiait volontiers à moi, certains jours, elle me racontait ses petits ennuis.

– Dans ces moments-là, vous a-t-elle jamais parlé de sa vie passée ?

– Que voulez-vous dire ? Elle me parlait surtout de sa mère, qui est morte il y a quatre ans.

– Et comment s'appelait sa mère ? Connaissez-vous son prénom ?

– Louise, répondit Aileen sans hésitation. Comme vous êtes mystérieux, ce soir, Mr Carlton ! Qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec la disparition de cette pauvre Mrs Gibbins ?

– Rien, si ce n'est que cette dernière se prénommait Annie Maud, et que les mandats qu'elle recevait étaient adressés à Louise 14, Ken Road, Birmingham, et réexpédiés à Londres par la poste. Une lettre est justement arrivée ce matin.

– Pauvre vieille ! fit la jeune fille.

– N'est-ce pas étrange ? Vous vous souvenez que je vous avais dit que dix-huit mille policiers se creusaient la tête au sujet de cette disparition ? Bon, les voilà maintenant tous les dix-huit mille dans un état d'agitation extrême, parce que la mère de Mrs Gibbins s'appelait Louise… Cette découverte – ce n'est pas à vous que je la dois, je le savais déjà – prouve deux choses : premièrement que Mrs Gibbins a commis un crime il y a environ quinze ans. Deuxièmement, que c'est la seconde fois qu'elle passe pour morte…

Jim Carlton se mit à rire. Il s'immobilisa sur le trottoir et, levant l'index, il demanda :

– Ai-je dit dîner, ou café ?

– Café, répondit-elle.

Le restaurant où ils entrèrent était tellement bondé qu'une fois leur café bu, ils se hâtèrent de ressortir. Comme ils descendaient Coventry Street, un long coupé les dépassa. L'homme qui conduisait était en costume de soirée. On distinguait le scintillement des diamants sur son linge, bien que la voiture ne fût pas éclairée de l'intérieur.

– Personne au monde, dit Jim Carlton, si ce n'est Harlow le Magnifique, ne se promène pareillement constellé de pierreries… Qu'est-ce qu'il vient faire par ici à cette heure tardive ?

L'automobile traversa Leicester Square et s'engagea dans Orange Street à toute petite allure.

Aileen pouffa de rire :

– Regardez-le. Quelle vision majestueuse ! Il devrait se faire précéder d'une fanfare. Il roule comme s'il faisait partie d'une procession ou d'un cortège royal… Lorsqu'il est venu chez mon oncle, l'autre soir, il m'a impressionnée, et pourtant, je suis loin d'être timide ! Il se tenait là devant moi, si grand, si large, si puissant et solennel que j'en ai eu le souffle coupé pour cinq minutes.

Dans Long Acre, les camions et les charrettes des maraîchers n'étaient pas encore arrivés et la rue était sombre et déserte.

Jim Carlton prit la main de la jeune fille dans la sienne et il la balançait doucement en marchant, comme font les enfants. Au bout d'un moment, il dit :

– Peut-être que vous ne vous en êtes pas aperçue… Mais j'ai beaucoup d'amitié pour vous, beaucoup. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi…

Il parlait d'une voix basse, presque étouffée. Aileen se sentit tout d'un coup très émue.

Au moment où il allait en dire davantage, Jim s'arrêta. Trois hommes venaient à leur rencontre, trois voyous mal vêtus, qui se querellaient violemment. Jim Carlton saisit le bras de sa compagne :

– Traversons, dit-il d'un ton bref. Vite.

Les trois louches individus traversèrent aussi. Alors Jim hâta le pas et dit à la jeune fille :

– Laissez-moi là et courez aussi vite que vous le pouvez à l'autre bout de Long Acre ; vous trouverez un agent au carrefour, ramenez-le, faites vite.

Sans demander la moindre explication, Aileen prit ses jambes à son cou et disparut bientôt au bout de la rue. Il était temps. Les trois hommes s'en prenaient maintenant à lui.

– Alors quoi ? Elle est en sucre, la petite dame ? Elle ne peut pas supporter les discussions ? Faut tout de suite qu'elle traverse la rue ? C'est plus permis de causer ? Le bruit vous écorche les oreilles ?

Les mains dans les poches, la lippe hargneuse, l'un des trois hommes s'approchait de Carlton.

– Restez où vous êtes, dit celui-ci. Je sais très bien ce que vous machinez, Donovan, je vous connais…

– Vas-y, crièrent les deux autres, te laisse pas faire, règle-lui son compte.

Jim Carlton sortit sa matraque de sa poche. Il en frappa son agresseur, qui tomba comme une mouche. Alors, les deux autres se ruèrent sur l'inspecteur et une lutte inégale s'engagea. Jim était résolu à défendre chèrement sa vie. Il réussit un instant à dégager son bras droit, qu'un des hommes lui tordait dans le dos, et assena un violent coup de matraque au hasard, dans le tas. Un second homme s'affaissa en poussant un hurlement de douleur. Jim reprit espoir.

– À nous deux, dit-il à l'homme qui essayait de lui arracher son arme.

Un taxi arriva sur ces entrefaites, ramenant Aileen et deux agents. La jeune fille considéra la scène, épouvantée : Jim était ensanglanté, deux hommes gisaient à terre et le troisième se débattait sauvagement entre les mains des policiers.

– Emmenez-le à Cannon Row, dit Jim aux agents.

Il garda le taxi, fit monter la jeune fille et la raccompagna chez elle. Pendant tout le trajet, Aileen se lamenta :

– Mais pourquoi vous ont-ils attaqué ? Que leur avez-vous fait ? C'est horrible !

Elle avait grand-peine à retenir ses larmes.

– Oh ! Je devine ce qu'ils ont voulu faire… C'est un vieux truc, l'attaque nocturne provoquée…

– Est-ce que vous les connaissez ?

– Un seul, Donovan.

La voiture princière de Stratford Harlow dépassa leur taxi. Il n'y avait rien d'extraordinaire à cela, en apparence. Sans doute Harlow se rendait-il à son club pour rencontrer des amis.

Mais l'inspecteur Carlton ne fut pas dupe de cette coïncidence : lui et Miss Rivers étaient « en observation ». Ils avaient été suivis pendant toute la soirée.

Ils arrivèrent devant la pension d'Aileen ; la jeune fille serra la main de son compagnon et exprima le souhait que ses blessures guérissent vite, puis ils se séparèrent.

James Carlton se fit conduire à Scotland Yard. Il trouva sur son bureau un télégramme de Birmingham :

« Votre enquête N° 793. Mrs Louise Gibbins est morte le 18 février 1921. La lettre qu'elle recevait régulièrement chaque trimestre et qui fut par la suite réexpédiée à

Mrs Gibbins de Stanmore Rents, portait invariablement des timbres oblitérés à Nordwood. Ce fait a été vérifié auprès de la logeuse de la défunte Mrs L. Gibbins. Le véritable nom de Mrs Annie Maud Gibbins est Smith. Elle a épousé James Smith, cheminot, le 3 mars 1910. Son mari a été tué pendant, la Grande Guerre, le 5 juillet 1915.

« HOOGE. »

La plus grande partie de ces informations n'apportait rien de neuf à l'enquête, puisque Jim Carlton les connaissait déjà. Mais le renseignement relatif au cachet postal de Norwood était précieux. C'était précisément dans cette banlieue de Norwood qu'habitait Mr Ellenbury.

En plus de l'affaire Gibbins, Jim Carlton s'occupait activement d'Arthur Ingle. Non pas tellement à cause du cambriolage dont il avait été victime qu'en raison de la manière bizarre dont il se comportait depuis quelque temps. On ne le voyait plus sortir de chez lui. Il s'enfermait dans son appartement et s'adonnait avec rage à l'étude du cinématographe.

# 10

Pendant la semaine qui suivit, Jim Carlton fut tellement occupé qu'il ne put consacrer qu'une soirée à Aileen.

Au cours de leur conversation, elle lui raconta qu'un nouveau pensionnaire était arrivé à la pension et qu'il nourrissait à son égard une admiration tant soit peu encombrante… Ce jeune homme habitait une chambre située juste au-dessous de la sienne. Le matin, dès qu'il entendait marcher dans la chambre d'Aileen, il se levait et sortait en même temps que la jeune fille, qu'il accompagnait jusqu'à son bureau.

– Attendez, cela n'est encore rien, ajouta-t-elle. Quand je sors du bureau, qui est-ce que je vois ? Encore et toujours ce nouveau pensionnaire ! Je ne peux pas faire trois pas, où que ce soit, sans l'apercevoir…

– Est-ce qu'il vous a accostée ? demanda Jim, vivement intéressé…

– Oh ! non, je dois dire qu'il se conduit d'une manière tout à fait correcte. Quand il me suit, c'est à une distance respectueuse : il ne me marche pas sur les talons. Pendant les repas, il ne parle à personne. Ce doit être un original ou un timide.

– Eh bien, fit Jim en souriant, il ne doit pas être bien dangereux.

Le jour même, l'inspecteur Carlton convoqua le « suiveur » de miss Rivers.

– Dites donc, Brown, je vous ai dit de filer Miss Rivers comme son ombre… mais je vois que vous ne savez pas vous faire invisible. Vous jouez très mal les « ombres »… Il fallait suivre cette jeune personne sans qu'elle puisse s'en douter…

– Je vous prie de m'excuser, dit le détective Brown, confus, et dès lors il exécuta sa mission avec plus de discrétion.

James Carlton cherchait à rencontrer Arthur Ingle. Il connaissait les habitudes de l'ex-forçat et à plusieurs reprises il se rendit dans des restaurants, des cafés ou des bars qu'Ingle fréquentait autrefois. Il ne réussit jamais à l'apercevoir. Il questionna quelques habitués de Soho, quelques garçons de café, personne ne l'avait vu depuis sa libération.

L'inspecteur Elk et Jim passaient un soir devant Fotheringay Mansions. Instinctivement, les deux hommes levèrent la tête vers l'appartement d'Ingle. Une lumière vive brillait derrière les rideaux. Jim confia à son camarade son intention d'aller rendre visite à l'ancien acteur. Elk tâcha de l'en dissuader. Mais Jim monta tout de même.

Le liftier devait avoir reçu des instructions, car il déclara tout de suite :

– Mr Jackson n'est pas chez lui. Un monsieur est venu le voir il y a une heure et ne l'a pas trouvé.

– Je vais tout de même essayer, répondit Carlton.

Arrivé devant la porte, il sonna, tapa, sans obtenir la moindre réponse. Pourtant il était bien sûr qu'Ingle était chez lui. Tout à coup, il perçut un léger bruit, venant de

l'appartement. Pourquoi cet homme se cachait-il ? Que pouvait-il bien comploter là-dedans ?

Il tendit l'oreille. À nouveau, le petit bruit métallique lui parvint et il chercha à l'identifier. Il l'avait déjà entendu quelque part, mais où ? À ce moment, l'ascenseur grinça et Jim fut obligé de s'éloigner de la porte. L'ascenseur monta à l'étage supérieur et s'arrêta en revenant :

– Vous descendez, Monsieur ? demanda le liftier. Je vous avais bien dit qu'il n'était pas chez lui… Ou plutôt, il est bien chez lui, mais il n'ouvre à personne ! Pensez, il ne sort même pas pour prendre ses repas.

– Il a une domestique, sans doute ?

– Une femme de ménage. Il en avait deux, mais…

Le liftier baissa la voix et raconta la disparition de Mrs Gibbins.

– L'autre vient chaque jour ; elle reste deux heures, prépare les repas, fait le ménage et achète les provisions. Pour ma part, je trouve que Mr Jackson ne mène pas une vie normale…

– Ah ! Et pourquoi donc ?

L'homme semblait perplexe, il haussa les épaules :

– Comment vous expliquer ? D'abord, quelqu'un qui ne met jamais le nez dehors, qui fait tout livrer à domicile… c'est pas normal. Et puis il y a un type qui vient presque tous les jours avec une sorte de boîte ronde en métal, le genre de boîte où l'on met les films, vous savez ?

La lumière se fit dans l'esprit de Jim. Maintenant il comprenait l'origine du petit bruit qu'il avait entendu tout à l'heure. Des films ! Voilà ce qui occupait Arthur Ingle toute la journée, des films. Il faudrait trouver la raison ou le but de cette soudaine passion pour le cinéma.

Le liftier continuait :

– Sans avoir l'air de rien, j'ai demandé à cet homme si c'était des pellicules qu'il avait dans sa boîte – parce que, vous comprenez, nous avons ici un règlement qui interdit d'entreposer des objets en celluloïd dans les appartements, à cause du feu – mais il ne m'a rien répondu.

Jim Carlton ne l'écoutait plus. Il réfléchissait à la découverte qu'il venait de faire. Évidemment, chaque homme a son faible, sa petite manie… Cependant il ne s'imaginait pas du tout Ingle se passionnant pour les stars et les jeunes premiers, ça ne cadrait pas avec l'homme.

– Alors ? lui cria Elk, dès qu'il fut sorti de la maison. Quoi ? Cinéma ? Incroyable ! (Il secoua la tête.) Je n'aurais jamais cru qu'il pût tomber si bas. C'est du gâtisme ! J'en ai connu d'autres, de ces vieux gredins, qui finissaient un jour par élever des pigeons ou collectionner les boutons de culotte, mais Ingle…

Jim Carlton posa sa main sur le bras de son camarade :

– J'aimerais en avoir le cœur net. Il serait intéressant de savoir quel genre de films l'intéresse.

Ils firent le tour de la maison. Jim remarqua que la sortie de secours était assurée par un petit escalier de fer, qui s'ébauchait sur le toit de l'immeuble pour aboutir dans une petite cour. Cette issue ne devant être utilisée qu'en cas

d'incendie, Jim pensa que la porte de la cour était fermée à clef. Il s'approcha et eut la surprise de la trouver ouverte.

– On peut à la rigueur, dit Elk, se servir d'un truc comme ça quand on a le feu à sa chemise et qu'on ne sait pas par où s'échapper… Mais autrement… Je vous déconseille de vous y aventurer… Je me demande même si c'est assez solide.

Jim Carlton ne répondit pas et s'élança sur l'échelle de secours. Il grimpa avec une souplesse de chat le long du mur et, arrivé à l'étage d'Ingle, il s'agrippa prudemment aux barres des fenêtres et marcha le long d'une petite corniche ; en passant d'une fenêtre à l'autre, il devait sauter au-dessus du vide. C'était la partie la plus dangereuse de son expédition. D'en bas, Elk le suivait des yeux avec anxiété.

Lorsqu'il fut arrivé à la fenêtre qui l'intéressait, Jim s'aperçut que tous ses efforts avaient été vains. La chambre était éclairée, mais, en raison d'un épais rideau, il ne distinguait rien, si ce n'est la silhouette de l'ancien détenu. Brusquement, la lumière s'éteignit et Jim redoubla d'attention. Il devina qu'Arthur Ingle était en train de visionner un film ; une sorte de lueur clignotante et inégale filtrait à travers le rideau. Mais il se rendit compte qu'il perdait son temps : il lui était impossible de voir l'écran, à plus forte raison les images.

Il voulut regagner l'escalier de secours ; un morceau de la corniche s'effrita sous ses pieds et fit un grand bruit en tombant dans la cour. Il retint son souffle… Personne ne l'avait entendu. Il fit encore un pas, un second morceau se détacha. Alors, d'une main il empoigna solidement la barre d'une fenêtre, et de l'autre, il enfonça un des carreaux. Il passa sa main libre à l'intérieur et ouvrit la fenêtre. D'un bond, il se trouva dans la pièce. Il alluma la lumière. C'était

une petite chambre à coucher qui devait être inoccupée : les meubles et les bibelots étaient couverts de poussière. Sur la pointe des pieds, il gagna la porte et l'ouvrit doucement. À ce moment, la sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il revint en arrière et tira la porte de manière à entendre la conversation.

– Allô ! Oui, Jackson… Ah ! c'est vous ? Vous téléphonez d'une cabine publique, j'espère ? Bon… Oui, tout va bien… Je l'ai déjà entendu, mais seulement à la radio. Il faudrait que je puisse l'entendre prononcer un discours. Il parle bien ? Moi aussi… Ne vous en faites pas pour ça, il me reste encore de l'argent.

Ingle-Jackson raccrocha. Carlton attendit que la porte de la salle à manger se fût refermée pour sortir de sa cachette. Il avait bien envie de jeter un coup d'œil à l'écran, mais il se rendait compte qu'il ne pouvait pas pénétrer dans la salle à manger sans être vu. Il y renonça et se faufila dans le corridor. Il ouvrit la porte d'entrée sans difficulté et fut soulagé de constater que l'ascenseur était plus haut. Ainsi, il n'aurait aucune explication à fournir au liftier en sortant.

Il empoigna Elk par le bras.

– Je vous ai fait attendre, hein ? Vous êtes gelé. Nous allons faire un saut jusqu'à mon club.

En chemin, Elk demanda :

– Vous avez pénétré par effraction dans l'appartement de cet excellent Ingle ? Peut-on savoir ce que vous y avez vu ? Douglas Fairbanks, Mary Pickford ? On peut dire tout ce qu'on veut : les cinémas sont les endroits où l'on dort le mieux.

Jim Carlton lui raconta sa visite par le menu. Comme ils arrivaient dans le salon du club, Jim demanda à son compagnon :

– Quelle est votre idée ?

– Whisky, répondit Elk avec conviction.

– Je parlais d'Ingle, fit Jim en riant.

– Oh ! Comment voulez-vous essayer de comprendre des types comme cet Ingle ? Il ne faut pas oublier que c'est un acteur… Il prépare peut-être un film et se documente.

Jim Carlton secoua la tête.

– Je voudrais bien savoir ce qu'il faut penser de cette crise de cinéphilie.

– Sénilité, dégénérescence, suggéra Elk.

Au bout d'un moment, Jim dit à son compagnon :

– Je vais vous laisser rentrer seul au Yard puisqu'il n'y a rien de tellement urgent. Je vais aller me coucher.

Ils se levèrent et, comme ils passaient dans le corridor, le portier du club s'approcha de Jim.

– Il y a là un monsieur qui désire vous parler.

C'était un homme de Scotland Yard.

– Je vous ai cherché toute la soirée. L'un des gardes du parc a découvert l'endroit où Mrs Gibbins a été jetée dans le Regent's Canal. Il demande que vous alliez le rejoindre devant les bureaux de la Société zoologique. Il doit y être depuis deux heures.

– J'y vais, répondit Carlton.

Lorsque Elk apprit de quoi il s'agissait, il se mit à grogner :

– Ces détectives amateurs sont tous les mêmes : ils se croiraient déshonorés de faire leurs trouvailles en plein jour. Non, c'est la nuit qu'il leur vient des idées… Il gèle à pierre fendre et voilà qu'il faut que nous allions rôder autour d'un canal ! Ils vont nous montrer le trou que le corps de Mrs Gibbins a fait dans l'eau, en tombant…

Ils appelèrent un taxi et se firent conduire à l'endroit indiqué. Tout le long du chemin, Elk fulmina contre les gardiens de parcs, les femmes de ménage qui se laissent assassiner, etc. Devant la Société zoologique, ils trouvèrent un inspecteur qui était venu relever le garde de sa longue faction. Il monta dans le taxi et tous trois se dirigèrent vers l'endroit supposé du meurtre.

– Pour venir jusqu'ici, les malfaiteurs ont dû naturellement démolir la palissade. Mais ils l'ont si bien remise en place que c'est cet après-midi seulement que les gardes se sont aperçus qu'elle avait été forcée.

L'inspecteur avait apporté une lampe très puissante. Les trois policiers examinèrent le sol avec attention.

– Tout a été laissé comme les gardes l'ont trouvé : voilà le chapeau de la victime, l'emplacement où il se trouvait cet après-midi.

C'était un vieux chapeau de feutre brun, sale et démodé.

– Comme il a gelé depuis le jour du crime, les empreintes des semelles et talons ont été merveilleusement conservées, voyez…

– C’est quelqu’un qui portait des semelles de caoutchouc, fit remarquer Elk. On dirait qu’il y a eu lutte à cet endroit : regardez le grand nombre des empreintes, elles vont dans tous les sens.

Tout d’un coup, Jim poussa un cri :

– Regardez !

Dans la boue, on distinguait une enveloppe froissée, complètement incrustée dans le sol.

Jim Carlton prit son couteau et extirpa avec mille précautions le morceau de papier. La glace, fondant dans ses mains, brouilla l’écriture de l’enveloppe. Pourtant, deux mots étaient encore distincts, l’un en grosses lettres, URGENT, et l’autre, Harlow…

Jim mit la lettre dans son portefeuille. Arrivé dans son bureau de Scotland Yard, il s’assit près du feu, ouvrit l’enveloppe et se mit à lire. L’écriture de la lettre, préservée à la fois par l’enveloppe et par le gel, était parfaitement lisible.

« Cher Mr Harlow,

« J’ai réfléchi. Je vais vous causer une déception, sans doute, mais je dois vous dire franchement que je soupçonne la police d’avoir organisé ce rendez-vous… Vous savez que je viens d’être libéré de prison et que, par conséquent, ce serait imprudent, pour ne pas dire fou, de ma part, de m’engager dans une affaire que je ne connais pas. Je crains que ce coup de téléphone n’ait été un habile moyen de me faire tomber dans un piège… Il faudrait que j’aie une preuve

écrite que c'est bien vous qui m'avez téléphoné tout à l'heure. « Sincères salutations.

« Arthur INGLE. »

L'inspecteur Elk avait lu cette lettre en même temps que Jim Carlton. Lorsqu'ils eurent fini, les deux hommes se regardèrent, perplexes. Elk murmura :

– Ça alors, c'est plus fort que tout… Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Attendez, répondit Carlton, et il commença à reconstituer les faits d'après le peu qu'il savait. Harlow a probablement fixé rendez-vous à Ingle. Celui-ci promit de s'y rendre, puis changea d'idée… C'est alors qu'il rédigea cette lettre, que Harlow n'a sans doute jamais lue. Comment elle a échoué entre les mains de Mrs Gibbins, cela est assez aisé à deviner : Ingle l'a laissée traîner sur son bureau et la curiosité a poussé la femme de ménage à l'emporter pour la lire… ou bien Ingle est entré comme elle s'apprêtait à l'ouvrir et elle l'a cachée dans son sac… Ou bien c'est parce que quelqu'un savait qu'elle avait cette lettre sur elle qu'on l'a assassinée, ou bien…

L'inspecteur Elk lui coupa la parole :

– Rentrez vous coucher, Carlton, vous dites des bêtises…

## 11

Aileen téléphona à son oncle pour prendre de ses nouvelles et lui demanda si elle pouvait lui rendre une petite visite.

– Pour quoi faire ? fit Arthur Ingle.

– On m'a adressé des factures qui vous concernent chez moi…

– Envoie-moi ces factures, je les réglerai immédiatement. Est-ce à cause de cela que tu voulais me voir ?

– Oui.

– Alors, ce n'est pas la peine de venir.

Il raccrocha. La jeune fille éprouva un soulagement à l'idée que cette visite peu agréable lui était épargnée.

Lorsque Jim Carlton vint la voir, ce jour-là, elle lui raconta son coup de téléphone, qui lui fut très utile comme entrée en matière. Elle voulait que Jim sache qu'Ingle n'était son oncle que par alliance, le mari d'une sœur de sa mère. Elle n'avait pas l'intention de lui annoncer cela d'emblée, elle aurait eu l'air ridicule… Elle sut très habilement glisser ce détail dans la conversation. Jim Carlton ne sembla pas d'ailleurs y attacher une importance démesurée. Il était venu pour obtenir un supplément d'information au sujet de Mrs Gibbins… Elle en ressentit un peu de dépit. Quand donc viendrait-il la voir pour elle-même et non toujours au sujet de Mrs Gibbins ou d'Arthur Ingle ? Elle répondit avec pa-

tience à toutes ses questions. Il semblait particulièrement désireux de connaître le caractère de la disparue, ses goûts, ses habitudes. Elle lui dit le peu qu'elle en savait, et, au bout de trois quarts d'heure de cette conversation, elle demanda :

– Mais je croyais que vous aviez classé cette affaire ?

– Provisoirement, répondit Carlton. Une affaire de meurtre n'est jamais classée définitivement que le jour où l'assassin est pendu…

– Vous êtes donc sûr maintenant qu'il s'agit d'un meurtre ?

– Moi, oui. Elk n'est pas de cet avis, les médecins légistes non plus. Il reste tout de même une toute petite possibilité que Mrs Gibbins soit morte accidentellement. À propos, comment va votre admirateur, vous savez, le nouveau pensionnaire ? ajouta-t-il à brûle-pourpoint.

– Je ne sais ce qu'il lui est arrivé. Depuis que je vous en ai parlé, je ne l'aperçois pour ainsi dire plus…

Le jeune homme prit congé d'elle. Elle était très déçue de constater qu'une fois ses problèmes réglés, il s'en allait vite, comme si rien désormais ne pouvait le retenir auprès de la jeune fille. Il était toujours tellement pressé, avare de son temps. Heureusement, elle avait apporté du travail chez elle et la soirée lui parut courte, bien qu'elle eût espéré un moment la passer en compagnie de Jim.

Le lendemain soir, au moment de quitter le bureau, Aileen Rivers s'entendit appeler par son patron. Vite, elle enleva ses gants, prit son bloc et son crayon et courut dans le bureau de Mr Stebbings.

– Non, fit celui-ci en la voyant s'installer à sa petite table, il ne s'agit pas d'une lettre, miss Rivers… J'ai une petite requête – oh ! pas pour mon propre compte – à vous adresser. Un ancien client de l'étude vient de me téléphoner pour me demander si je pouvais lui envoyer une secrétaire habile et d'une discrétion à toute épreuve, pour quelques heures ce soir… Sa secrétaire est malade, paraît-il. Il s'agirait d'une ou deux lettres qui ne peuvent pas attendre.

– C'est entendu, répondit Aileen, étonnée qu'il se lançât dans un si long préambule.

Mr Stebbings reprit :

– Il n'est plus notre client, mais j'ai toujours été dans les meilleurs termes avec sa famille, ainsi qu'avec lui-même d'ailleurs, et je serais heureux de pouvoir l'obliger en cette occasion… Il s'agit de Mr Stratford Harlow, 904 Park Lane…

– Harlow, répéta-t-elle, puis elle demanda tout de suite : À quelle heure dois-je me rendre chez lui ?

– À 9 heures. Je lui ai fait remarquer que c'était un peu tard, il m'a répondu qu'il ne dînait pas chez lui et qu'il ne voulait pas vous faire attendre.

Mr Stebbings tapotait nerveusement son buvard avec un coupe-papier. Il répéta :

– Il a beaucoup insisté sur la discrétion… Il vous connaît, je crois, car il m'a demandé si miss Rivers serait disposée à accepter cette tâche… Voilà, c'est tout, je vous remercie. Bonsoir, miss Rivers…

En rentrant dîner à la pension, la jeune fille se demanda si elle devait avertir Jim Carlton de cette visite chez Harlow.

Elle savait que Jim n'aimait pas cet homme et qu'il le soupçonnait de toutes sortes de mauvaises intentions. Réflexion faite, elle y renonça. Déjà, Jim se laissait trop entraîner par son imagination. Elle n'était pas loin de porter sur lui le même jugement que son collègue Elk, qui lui reprochait de raisonner d'une manière « trop fantasque ».

À 9 heures précises, elle sonnait à Greenhart House. Elle fut surprise que ce fût Harlow qui vînt lui ouvrir. En se trouvant brusquement en face de lui, elle se sentit à nouveau intimidée et impressionnée, comme le soir du cambriolage, chez son oncle. Il y avait décidément chez cet homme quelque chose d'imposant et de dominateur. Il posa sur elle son regard pâle et magnétique.

– C'est vraiment très gentil de votre part d'avoir sacrifié votre soirée. Très gentil aussi de la part de Stebbings. J'aurais pu demander une sténographe à une agence, mais j'ai préféré avoir affaire à quelqu'un que je connais…

Mr Harlow ouvrit la porte de sa bibliothèque et fit passer la jeune fille devant lui. Le parquet brillait comme un miroir. Aileen n'y prit pas suffisamment garde : elle patina un instant et alla finalement s'étaler au pied du fauteuil.

Elle devint toute rouge de confusion… Il fallait vraiment qu'une chose pareille lui arrive devant cet homme intimidant !… Elle se sentait parfaitement ridicule. Elle se releva avant qu'il eût eu le temps de l'aider. À sa petite grimace, elle comprit qu'il s'efforçait de dissimuler un sourire. Elle était furieuse contre elle-même.

– Vous êtes-vous fait mal ? Je suis navré ! C'est la faute de ce maudit parquet. Je vais faire poser un tapis par-dessus.

Elle marmonna quelque chose entre ses dents.

– Je vous en prie, l'interrompit-il, ce n'est pas une question de maladresse. Croyez que vous n'êtes pas la première personne à qui ce parquet ait joué un mauvais tour…

Il poursuivit, sans transition :

– J'ai une lettre très importante à envoyer. Il faut qu'elle parte ce soir, nous allons nous y mettre tout de suite, si vous le voulez bien. Vous avez apporté votre bloc ? C'est une excellente précaution, je ne sais pas où ma secrétaire tient le sien. Mettez-vous là. Êtes-vous bien assise ? Oui ? Parfait !

Il commença à dicter, lentement, clairement, épelant les noms propres au passage. La lettre s'adressait à un certain Harry Mayburgh, 9003 Wall Street, New York, U. S. A.

La lettre se terminait ainsi :

« La situation européenne est stable et l'on peut même prévoir une recrudescence dans le commerce et les affaires pour les mois qui viennent. Pour ma part, je me refuse à croire qu'un incident aussi mince que celui de Bonn puisse causer la plus légère tension entre la France et la Grande-Bretagne. »

Elle se souvenait d'avoir lu cette histoire dans les journaux : un jeune sous-officier français et un colonel anglais s'étaient pris de querelle dans la rue et s'étaient crié des injures sur leurs pays respectifs.

Un député avait voulu évoquer cette affaire à la Chambre, mais il avait dû se rasseoir au milieu d'un éclat de rire général, c'est dire que l'incident semblait ridicule à tout le monde. Aileen s'étonna qu'un homme de l'importance de Harlow pût perdre son temps à en parler dans ses lettres.

– Voulez-vous me relire le tout, miss Rivers.

Elle relut sa sténographie, sans hésitation. Il l'en félicita.

– Admirable ! J'envie Mr Stebbings d'avoir une secrétaire aussi parfaite… Vous trouverez du papier et des carbones dans le premier tiroir à main gauche. Vous me ferez une copie. Je vous laisse, je dois sortir, mais je vous serais obligé de bien vouloir attendre mon retour avant de vous en aller.

Au bout de vingt minutes, Aileen eut fini de taper sa lettre. Elle se rejeta en arrière sur sa chaise et se mit à examiner la pièce dans laquelle elle se trouvait. Les murs étaient entièrement tapissés de livres richement reliés. L'ensemble en était à la fois luxueux et sobre. Elle admira particulièrement un lustre de cristal et la cheminée de marbre rouge, immense, où brûlait un feu de bûches. Elle se leva pour examiner de plus près les sculptures placées sur la cheminée. Une petite boule de papier roula du foyer jusque sur le tapis. Elle saisit les pincettes et l'enleva. Ce faisant, elle lut un mot, sur ce chiffon de papier, qui retint son attention : Marling… Elle déplia et tenta d'en déchiffrer davantage…

« … Je vous prie de me rendre ma plume et mon encre. Laissez-moi de quoi écrire, je vous en supplie. Comment puis-je continuer mes travaux, si je n'ai rien pour prendre des notes ? »

« MARLING. »

Le commencement de la lettre, à demi brûlée déjà, n'était pas lisible.

À ce moment, la poignée de la porte bougea et Aileen Rivers eut un geste qui la surprit elle-même et qu'elle trouva malhonnête : elle fit prestement disparaître le feuillet chiffonné dans son sac… Debout devant sa table, elle refermait son sac, lorsque Mrs Edwins entra.

Sans saluer, elle s'avança jusqu'au bureau et se tint plantée devant Aileen, la dévisageant avec une insistance gênante.

– C'est vous, la dactylo ?

– C'est moi, répondit la jeune fille en souriant, quoiqu'elle se sentît légèrement mal à l'aise.

– Vous êtes la secrétaire de Mr Stebbings ?

La voix de la vieille femme parut étonnamment aigre et désagréable à Aileen. Elle ne répondit rien. Elle attendit la suite.

– Vous avez été envoyée ici par Mr Stebbings ? demanda encore la gouvernante sur un ton soupçonneux.

– Ce n'est pas tout à fait ça ! C'est Mr Harlow qui a demandé à Mr Stebbings que je vienne ici ce soir pour prendre du courrier.

Mrs Edwins changea d'attitude, elle devint un peu plus aimable et se présenta :

– Je suis Lucy Edwins, la gouvernante de Stratford Harlow.

Pendant dix minutes encore, Aileen eut à subir la conversation de la vieille femme, ou, plus exactement, l'interrogatoire.

Mr Harlow revint sur ces entrefaites. Mrs Edwins s'était éclipsée dès qu'elle avait entendu son pas dans le vestibule.

Il avait l'air mécontent lorsqu'il pénétra dans la pièce.

– Ma gouvernante est venue ici, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui, Monsieur.

– Ma gouvernante est la femme la plus insupportable que j'aie jamais connue et que, vraisemblablement, je connaîtrai jamais… »

La jeune fille, embarrassée, ne répondit rien.

Harlow s'approcha d'elle et, la regardant dans les yeux, demanda :

– Savez-vous pourquoi je vous ai fait venir ici ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais il poursuivit :

– Ne me dites pas : « Pour écrire une lettre ! » Ce n'est pas ça ! Je n'avais aucune lettre urgente à dicter et, en outre, si j'en avais eu, j'aurais très bien pu la taper moi-même… Je ne suis pas si sot que l'absence de ma secrétaire me réduise à l'impuissance ! Non, je vous ai fait venir ici pour que nous ayons une conversation ensemble sur un sujet que me tient à cœur…

Il l'observa en silence pendant une minute.

– Je constate avec satisfaction que vous n'êtes pas devenue pâle et que vous n'avez pas l'air autrement émue… Si cela avait été le cas, je vous aurais souhaité le bonsoir et vous aurais reconduite jusqu'à la porte. Simplement…

La jeune fille toussota :

– Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire, Mr Harlow…

Il se mit à parcourir la bibliothèque à larges enjambées, comme un fauve en cage. Soudainement, il s'immobilisa devant Aileen, les bras croisés, les jambes écartées, et lui dit en martelant ses mots :

– Cette porte est fermée à clef… Il n'y a personne dans toute la maison, si ce n'est ma gouvernante qui m'est entièrement dévouée… Ce téléphone, vers lequel vous venez de jeter un coup d'œil, n'est pas branché… Aileen Rivers, je vous aime…

Il ne la quittait pas des yeux. Elle ne répondait toujours rien.

– Vous ne tremblez pas, vous ne pleurez pas, vous êtes devenue toute rose… mais c'est de la contrariété… Bravo, je n'en attendais pas moins de vous… Voulez-vous presser ce bouton… Vous verrez que je vous ai menti…

En effet, un valet de chambre répondit à l'appel, la porte n'était donc pas fermée, ni les domestiques couchés.

– Thomas, vous attendrez pour vous retirer que cette dame soit sortie. Nous sommes en train d'écrire une lettre que vous mettrez à la poste en rentrant chez vous.

– Bien, Monsieur.

Mr Harlow se tourna en souriant vers Aileen :

– J'ai commis un troisième mensonge : je ne vous aime pas… Et même un quatrième que j'oubliais : le téléphone

n'est pas coupé ! Si cela peut vous faire plaisir, vous pouvez appeler Mr Carlton et lui faire le récit de vos émotions…

La jeune fille n'avait éprouvé d'inquiétude à aucun moment. Mais elle sentait à présent la colère lui monter au nez… On se moquait d'elle ! Elle demanda d'un ton tranchant :

– Dites-moi tout de suite où vous voulez en venir… Je suis fatiguée… J'ai beaucoup travaillé, je voudrais rentrer me coucher…

Harlow s'appuya des deux mains sur la table, son regard plongeant dans les yeux de la jeune fille :

– Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent n'avait qu'une valeur d'expérience… Maintenant que je vous connais, je vais vous poser une question : consentiriez-vous à épouser un homme charmant qui est mon meilleur ami et colossalement riche, ce qui ne gâte rien…

Aileen secoua la tête sans rien dire.

– Vous êtes encore plus épatante que je ne le croyais… Vous n'avez pas répondu : « Il faut que je réfléchisse », d'un air douloureux ou « Jamais je ne me marierai pour de l'argent », avec un grand geste théâtral. J'ai horreur des clichés…

Aileen s'étonnait elle-même de son calme. Elle ne parvenait pas à trouver cet homme antipathique, bien qu'elle le soupçonnât de se jouer d'elle avec ses prétendues expériences. Elle se souvint que Jim lui avait dit que les yeux pâles, comme ceux de Harlow, se rencontraient également chez les grands meneurs d'hommes et chez les criminels… À

quelle catégorie appartenait-il ? Jim penchait pour la seconde… Aileen pour la première.

Harlow la regardait toujours et reprit :

– Je sais à quoi vous pensez… Vous vous dites : Je me demande si c'est un bandit… Miss Rivers, êtes-vous libre ? Je parle de votre cœur…

– Je crois que je le suis.

– Ce qui veut dire que vous ne l'êtes plus… Ah ! C'est bien regrettable… J'aurais voulu que vous épousiez un homme qui représente ce que j'ai de plus cher au monde… Un homme que j'ai créé de toutes pièces, que j'ai préservé de la contamination des autres hommes, auquel j'ai épargné tout ce qu'il y a de sale et de bas dans la vie…

Cette fois-ci, la jeune fille était stupéfaite. Elle ne comprenait plus. Elle se demanda si Harlow, en dépit de son allure juvénile, n'avait pas un fils caché…

Son étonnement grandit encore lorsqu'elle vit Harlow pousser une chaise à côté de la sienne et lui prendre la main :

– Dans un sens, je suis heureux que vous ayez repoussé ma proposition. Si vous l'aviez acceptée, c'en était fait de moi, de ma maison, de mes richesses, de ma réputation… Il ne serait plus rien resté d'Harlow le Magnifique, que honte et scandale…

Aileen comprenait de moins en moins. Elle se demanda même si Harlow n'avait pas bu plus que de coutume.

Harlow se passa la main sur le visage. Lorsqu'il la retira, il sembla à la jeune fille qu'il avait vieilli : il paraissait las et découragé.

– Comme la vie est étrange… Ils sont deux là, en bas, à vous attendre… Jim Carlton et un autre détective, qui se nomme Brown. Ce Brown vous suit partout, sur l'ordre de Carlton. C'est un chic type, Carlton, mais dépourvu de scrupules. Un peu énervant par moments, avec sa manie de faire filer les gens… Il croit dur comme fer que je suis dangereux, que j'élabore des plans diaboliques… Ce brave Jim tremble pour vous. Il doit être dans tous ses états et trouver que vous restez bien tard chez moi…

Il poursuivit sans changer de ton :

– Je voudrais vous donner un million rien que pour voir ce que vous en feriez…

La jeune fille le questionna à son tour :

– Vous ne m'avez pas dit qui était cet homme que vous me proposiez pour époux ?

Il eut un geste désinvolte de la main :

– L'homme à la barbe d'or !

Elle ne sut s'il plaisantait ou s'il disait vrai. Il lui tendit la main et lui demanda :

– Vous ne me garderez pas rancune ?

Elle sourit. Vous êtes un diable d'homme, un peu fou, mais il est impossible de vous en vouloir, disait ce sourire.

Parvenue sur le trottoir, elle poussa un cri : Jim Carlton se tenait là dans l'ombre, en compagnie de Brown…

Dès que Mrs Edwins eut refermé la porte, elle se rendit dans la bibliothèque :

– Que voulait cette jeune fille ?

– Épouser celui qu'elle aime, répondit Harlow.

Mrs Edwins grogna :

– La moitié du temps, je ne comprends pas ce que vous dites… En tout cas, cette femme avait l'air louche, et fouineuse aussi… Pendant que vous êtes sorti, elle s'est promenée dans la pièce…

– Fouineuse vous-même, taisez-vous, répondit-il, excédé.

– Je n'aime pas son genre.

– Vraiment ? Eh bien, moi je l'aime beaucoup au contraire, son genre… Tellement que je ne pense pas pouvoir trouver pour Marling une femme plus ravissante…

Il entra dans l'ascenseur. Tandis qu'il montait, il entendit sa gouvernante ronchonner. Des bouts de phrases lui parvenaient : Imbécile… Imprudence… Témérité… Il savait que ce projet d'union pour Marling la mettait en colère et il s'en réjouissait.

Lorsqu'il pénétra dans l'appartement de Saül Marling, Harlow remarqua aussitôt qu'il avait l'air abattu et déprimé. Son cœur se serra. Pour bien des raisons, il tenait à ce que cet homme, si bizarres que fussent les conditions dans lesquelles il vivait, fût heureux…

Saül Marling ne lisait pas – comme c'était son habitude à cette heure-là. Les coudes sur sa table, le visage enfoui dans

les mains, il semblait plongé dans une profonde rêverie. Il ne se retourna pas lorsque la porte s'ouvrit, et peut-être ne s'aperçut-il pas que quelqu'un était entré.

Stratford Harlow s'approcha doucement et posa une main sur l'épaule de l'homme.

– Eh bien, ça ne va pas ce soir.

– Je suis malheureux… Je suis seul… On me tourmente, répondit Marling à voix basse. J'ai à me plaindre de Mrs Edwins. Elle m'apporte n'importe quoi à manger… Comme à un chien, et si je me plains, ce qui m'est arrivé aujourd'hui, elle devient infernale…

Il se mit à fourrager nerveusement sa barbe :

– Cette femme a une voix… Je ne peux pas la supporter…

Harlow alla se jeter sur un canapé, en proie à une sourde colère :

– Cette femme est un démon, une véritable furie, une maudite sorcière. Mais je la materai, soyez tranquille, Saül, je la dresserai. Je veux que vous soyez heureux, que vous ayez tout ce que vous pouvez désirer. En tout cas, lorsqu'il vous manque quelque chose, ce n'est pas à Mrs Edwins qu'il faut le demander, c'est à moi. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit jusqu'à maintenant qu'elle vous nourrissait mal ? Ah, la vilaine brute ! N'oubliez jamais, mon cher Saül, que je suis prêt à remuer ciel et terre pour vous, pour que vous soyez heureux ici…

Harlow se leva, fit quelques pas à travers la pièce et revint à la table. Il saisit un livre et en lut le titre :

– *L'interprétation des rêves*… Freud… Il ne faut pas lire ça, mon petit. Flanquez-moi ce bouquin dans la corbeille à papiers. C'est mauvais pour vous.

– J'ai quelques difficultés à suivre l'auteur, reconnut Marling.

– Savez-vous à quoi j'ai occupé ma soirée ? Vous ne pourrez pas le deviner… J'ai demandé une jeune fille en mariage pour vous… Mais elle n'a pas voulu…

– Une jeune fille ? s'exclama Marling, soudain très agité.

Il retira ses mains de son visage et les posa sur la table. Harlow remarqua que son compagnon tremblait comme une feuille.

– Je ne veux pas me marier, dit-il précipitamment.

Il y avait tant d'angoisse dans le regard qu'il porta sur Harlow que celui-ci en eut pitié.

– Ne vous faites pas de mauvais sang. Vous ne voulez pas vous marier, elle non plus, les choses en resteront donc là…

Ils se regardèrent un moment sans rien dire. Puis Marling demanda timidement :

– Est-ce que vous rêvez quelquefois ?

Sa voix était d'une douceur presque pathétique. Cette voix était la seule chose au monde qui pût émouvoir Stratford Harlow. Il aurait entrepris n'importe quoi pour exaucer un souhait exprimé par cette voix-là…

– Si je rêve ? Bien sûr. Je rêve de toutes sortes de blagues que je pourrais faire, de mystifications…

On connaissait le genre de blagues qu'aimait Stratford Harlow… Un jour, il avait écrit à un gros producteur de caoutchouc pour lui offrir d'acheter tout son stock. Le prix était raisonnable et aurait laissé un honnête bénéfice à la compagnie. Cependant, celui-ci refusa, flairant un achat forcé. Le prix du caoutchouc monta. Harlow attendit trois mois, achetant des stocks partout, sauf chez la *United Rubber Company*… Puis, un beau soir, leurs magasins, leurs hangars flambèrent…

Ç'avait été une bonne blague.

– Je n'aime pas vos plaisanteries, lui répondit Marling avec le plus grand sérieux.

– Je sais, je sais… Je ne devrais pas même vous en parler. Mais je n'ai pas de secrets pour vous. Il est vrai que je ne devrais pas salir votre merveilleuse honnêteté. J'ai tort. Si par hasard vous riiez, ou m'approuviez, lorsque je vous raconte l'emploi de ma journée, je serais atrocement déçu…

Son regard dur plongea dans celui de son ami et ce fut pour lui comme un bain de fraîcheur ; mais il y avait dans les yeux de Marling une telle pureté, une telle bonté, qu'Harlow s'en détourna vite.

– Mettez votre manteau et votre écharpe, nous allons faire un petit tour là-haut, et tout en marchant, je vous raconterai une petite mystification que je suis en train de préparer… La meilleure que j'aie jamais imaginée, je crois. Ça commence tout bêtement par une grande réception que je vais donner ici, et ça se termine par une petite somme de 20 millions environ qui permettra à quelqu'un de ma connaissance de vivre heureux jusqu'à sa mort…

*

Aileen Rivers fouilla dans son sac. Bien qu'elle eût honte de son geste, elle tendit à Jim Carlton le papier qu'elle avait ramassé près de la cheminée.

– Lisez-le, mais ne me dites rien… Surtout ne me remerciez pas. C'est une chose abominable de l'avoir pris – volé plutôt – et deux fois plus abominable de vous le montrer…

Ils s'arrêtèrent sous un bec de gaz.

La jeune fille fut stupéfaite de l'effet que ce bout de papier produisit sur son compagnon.

– Bonté divine, s'exclama-t-il, quel labyrinthe ! Marling, Ingle, Mrs Gibbins. Il y a sûrement un lien entre ces différentes histoires, mais comment le trouver ? Voilà Saül Marling qui réclame de quoi écrire, votre méchant oncle qui se prend de passion pour le cinéma et Mrs Gibbins qui meurt on ne sait comment, tenant en main une lettre qui n'a pas été remise à son destinataire, ni ouverte par qui que ce soit, si ce n'est moi… De tous ces fragments, faites-moi un tout cohérent !

– Que radotez-vous là ? Êtes-vous devenu fou ?

– Ah ! je voudrais bien être plus vieux de dix jours…

# 12

Lorsqu'ils arrivèrent à Oxford Street, Jim Carlton demanda à sa compagne :

– Êtes-vous déjà allée à la Chambre ?

– Non !

– Alors, venez avec moi, cela vous amusera peut-être.

Elle ignorait que la Chambre siégeait si tard. Elle ne s'intéressait pas à la politique et aurait préféré passer une heure tranquillement installée avec Jim dans un bar, mais elle ne voulut pas le contrarier et le suivit. Ils traversèrent un hall imposant, montèrent un large escalier. Jim disparut un instant et revint muni d'un laissez-passer pour Aileen. Il la conduisit à l'une des galeries. La jeune fille ne fut pas impressionnée par ce qu'elle vit. Un homme pâle et chauve parlait à la tribune, mais personne ne semblait prendre intérêt à son discours. Juste devant lui, trois vieillards étaient plongés dans une discussion animée. Des gens ne cessaient d'arriver, plus ou moins bruyamment : ils se saluaient et allaient s'asseoir. Tout d'un coup, les bruits s'atténuèrent. Jim pressa le bras de sa compagne pour attirer son attention sur sir Joseph Layton, ministre des Affaires étrangères, qui venait de faire son entrée.

Il était en jaquette, mais au lieu de l'habit classique, il portait une jaquette de velours noir. Il alla s'asseoir à sa place. D'un geste familier, il caressait les pointes de sa petite moustache blanche. L'orateur se tut et descendit de la tribune. Aileen vit un homme se lever et poser une question de

sa place. Elle ne comprit pas de quoi il s'agissait. Elle vit sir Joseph se lever et l'entendit prononcer quelques mots d'une voix enrouée. Jim lui toucha le bras :

– Voulez-vous m'attendre dans le hall ; j'ai deux mots à dire à sir Joseph.

Lorsqu'il eut rejoint le ministre des Affaires étrangères, ils s'en allèrent bras dessus, bras dessous jusqu'au bureau du ministre.

– Alors ? Quoi de neuf ? Encore Harlow, je parie, hein ? Il est en train de tramer quelque chose de machiavélique…

Il s'assit et bourra sa pipe.

– Harlow ! Harlow ! Ils sont tous à me crier dans les oreilles : Harlow ! Harlow ! Bon, je vais avoir une petite conversation avec ce gaillard-là. Cela vous satisfait ? Il donne une réception mardi soir et j'ai promis d'y aller.

– Quel genre de réception ?

– Ah ! c'est un secret d'État, répondit sir Joseph en riant, il s'agit de réconcilier les ambassadeurs de deux petits pays des Balkans, deux espèces de brigands sanguinaires, qui voulaient naturellement se couper les oreilles… Bref, le dîner se donnera sous le signe de la branche d'olivier ! Un dîner vaut mieux qu'un duel pour régler ce genre de conflit !

Sans changer de ton, il demanda :

– Vous vouliez me demander quelque chose ?

– Oui… Le fameux nuage, vous savez, l'incident de Bonn. Est-ce que ça s'arrange ?

– Pfft ! fit le ministre avec un geste d'impatience, peut-on employer le mot « incident » ? Si nous risquons la guerre toutes les fois qu'un sous-officier français traite un colonel britannique de vieux gâteux, alors notre pauvre monde est bien fragile. Non, tout a été dit là-dessus : le jeune blanc-bec a été condamné à une peine militaire et le vieux colonel grincheux a été mis à la retraite. N'en parlons plus !

Jim Carlton prit congé et courut rejoindre Aileen. Au bout d'un moment, il demanda :

– Voyez-vous un inconvénient à ce que Brown demeure encore un peu auprès de vous ?

– Cela m'est égal, seulement je trouve que c'est parfaitement inutile, et onéreux pour la police, en outre…

– Ne vous en faites pas pour cela, répondit-il, et il lui serra la main.

*

Après avoir fait un détour à Scotland Yard, où il apprit qu'Elk était rentré chez lui, Carlton se rendit à Great Eastern Road, où habitait son collègue.

Il fut un peu vexé d'apprendre qu'Elk était déjà au courant du dîner offert par Harlow.

– Je l'ai appris tout à fait par hasard : Harlow nous a demandé deux agents pour mardi soir. Je me demande pourquoi ? Il paraît qu'il y aura des diplomates, c'est sans doute pour assurer leur sécurité.

Il surveillait Carlton du coin de l'œil. Il poursuivit :

– Ce n'est pas tout… J'ai encore appris autre chose… La Rata a acheté et installé de nouveaux bureaux, dans Moorgate Street. C'est Ellenbury qui dirige le tout. Ils ont trois ou quatre employés. Vous devriez aller le voir… Il vaut le dérangement, cet Ellenbury…

– J'irai lui rendre visite. Qu'est-il au juste ? Avocat ou banquier ?

– Avocat. Mais il connaît aussi bien la finance que la loi. Autrefois, il a perdu beaucoup d'argent. Ce sont ses relations qui le perdront : on le voit toujours en compagnie des gens les plus extraordinaires, les plus suspects même.

– Il habite Nordwood ?

– Oui.

– Nordwood, reprit Carlton, c'est de là que les mandats étaient expédiés à la pauvre Mrs Gibbins…

– Je vous vois venir… Mais faites attention, si vous allez chez lui… Il ne faut pas que Harlow se doute que vous enquêtez si près de lui pour l'affaire Gibbins…

– Comment Ellenbury se rend-il à Londres ? Par le train ? A-t-il une voiture ?

– Ni l'un ni l'autre. Un chauffeur de la Rata va le chercher tous les matins et le ramène chaque soir. Il habite une petite maison qui s'appelle « Royalton House ». Il a une femme, mais on ne le voit jamais avec elle. D'ailleurs, je crois qu'elle est malade et ne sort pas. Il sera difficile à joindre. D'autre part, si vous allez dans son bureau de Theobald Road, son employé vous répondra qu'il n'est pas visible. Il me semble que ça vaut tout de même la peine d'essayer,

parce que cet homme doit en savoir long, sur tout ce qui vous intéresse, mon cher Carlton…

– Croyez-vous qu'Ellenbury ait été en contact avec Harlow ?

Elk cracha dans le feu et se tapa sur les cuisses :

– S'il a été en contact ? Mon pauvre vieux, mais ils travaillent ensemble, ils sont comme les deux doigts de la main ! Tout le monde le sait ! Vous souvenez-vous du commissariat modèle dont Harlow avait fait don à la ville ? Oui ? Eh bien, c'est Ellenbury qui s'est occupé d'acheter le terrain, qui a traité avec les architectes et les peintres.

Jim Carlton décida de rendre visite sans tarder à Mr Ellenbury.

# 13

La maison de Mr Ellenbury, à Nordwood, était une sorte de grosse boîte en briques rouges, dépourvue de grâce et de style. Le seul agrément de cette habitation était le grand jardin qui l'entourait. Ce grand jardin aurait pu être charmant, si le potager avait été aménagé moins près de la roseraie, et si celle-ci n'avait pas été agrémentée de statues d'un goût peu sûr, ou plutôt d'un mauvais goût certain…

Mr Ellenbury s'était installé une sorte de bureau au premier étage de sa maison, qu'il appelait pompeusement sa bibliothèque. En réalité, on y voyait fort peu de livres, mais des meubles disparates et laids, et des paperasses traînant un peu partout.

En cette froide soirée de décembre, Mr Ellenbury se tenait à son bureau et se rongeait les ongles d'un air pensif. Il n'était pas aussi vieux qu'il en avait l'air. Il s'était usé dans une lutte continuelle contre lui-même, pour faire taire ses ambitions et accorder ses dépenses avec ses ressources. Chaque homme a son rêve secret. Mr Ellenbury rêvait de chevaux, depuis trente ans… Non pas de chevaux de course ou de monte. Non. Il rêvait de se promener dans une élégante voiture, traînée par une paire de chevaux de race.

Mr Ellenbury pensait tristement à tout ce que la vie lui avait refusé. Et tout naturellement, il en vint à penser à sa femme… Mrs Ellenbury était malade. Peut-être que, s'il avait été aidé, encouragé, soutenu par une femme intelligente et énergique, une partie de ses malheurs lui aurait été épargnée… Mais Mrs Ellenbury était malade. Une quantité de

spécialistes de toutes sortes l'avaient examinée. Aucun n'avait su dire au juste ce dont elle souffrait. Récemment encore, Mr Ellenbury avait appelé en consultation un spécialiste très célèbre. Celui-ci avait posé une quantité incroyable de questions, les unes plus désobligeantes que les autres. Y avait-il des alcooliques dans la famille ? Son père jouissait-il de toutes ses facultés ? Sa mère n'était-elle pas hystérique ? Finalement, il était parti en déclarant que si Mrs Ellenbury voulait seulement faire montre d'un peu de bonne volonté, elle pourrait fort bien se lever et se tenir sur ses jambes, comme tout le monde. Il n'avait laissé aucune ordonnance.

Se remémorant cette visite, Mrs Ellenbury tremblait encore d'indignation. Elle qualifiait ce docteur de charlatan, de voleur et de crétin.

Pourtant, il avait vu tout à fait juste… Parvenue à l'âge de 35 ans, Mrs Ellenbury s'était aperçue que son teint commençait à se friper… Et comme elle n'avait jamais été jolie, la fraîcheur de son teint faisait tout son charme. Se trouvant peu à peu délaissée et dédaignée, dans les bals, les dîners, les fêtes, les parties de tennis et de croquet, elle sortit de moins en moins. Elle se négligea, ne s'occupa plus de ses robes ni de sa coiffure ; elle traînait des journées entières en peignoir, des savates aux pieds et ses cheveux dans le dos.

Elle décida un beau jour qu'il n'y avait rien d'aussi agréable que de rester au lit, à lire… Tout le reste n'était qu'illusion ! À partir de ce moment, elle devint une malade, une « invalide », comme disait son mari. Elle s'abonna à deux bibliothèques et se plongea dans la lecture de romans palpitants ; sa préférence allait à ceux dont l'héroïne était une femme incomprise ou délaissée.

Mr Ellenbury, qui n’était pas un méchant homme, avait d’abord été très affecté par la maladie de sa femme. Puis, peu à peu, il s’y était habitué, se consolant à la pensée que sa femme ne souffrait pas et qu’il était à même de lui offrir à peu près tout ce qu’une femme dans son état pouvait désirer. Il s’y était si bien accoutumé qu’il aurait peut-être trouvé désagréable maintenant de l’avoir tout le jour autour de lui, d’être obligé de sortir avec elle et de recevoir des gens chez lui. C’était si commode de dire : « Ma femme est malade, nous ne sortons jamais et nous ne recevons pas… »

Chaque matin et chaque soir, il montait dans sa chambre et lui demandait :

– Eh ! bien, comment allons-nous aujourd’hui ?

Elle le regardait, toute souriante, et lui répondait :

– Comme d’habitude, mon ami ; pas plus mal, en tout cas.

– As-tu envie de quelque chose ? Que puis-je te rapporter ce soir ?

– Rien, mon chéri, j’ai tout ce qu’il me faut.

Ce soir-là, Ellenbury n’était pas monté chez sa femme. Il se sentait fatigué. Il avait des soucis. Il avait besoin de réfléchir.

Stratford Harlow était en train de machiner une affaire gigantesque. Il avait été obligé de prendre la direction des nouveaux bureaux de la *Rata*. Jusqu’ici, il s’était borné à s’occuper de cette compagnie discrètement, sans paraître à son siège. Pour beaucoup de raisons, cela l’ennuyait de travailler si ostensiblement pour Harlow. Qu’est-ce qu’il pouvait y faire ? Rien ! Il était l’esclave de Harlow, sa chose… Son

amour-propre en souffrait cruellement. Il haïssait Harlow de toutes ses forces, avec une virulence que l'on n'eût pas soupçonnée chez ce petit homme pâle et voûté. Lorsqu'il se laissait aller à la rêverie, c'était soit aux chevaux qu'il pensait, soit à Harlow, qu'il voyait dans toutes sortes de situations infamantes : devant le tribunal, répondant d'escroqueries et de crimes, ou enchaîné à d'autres forçats… Il se délectait à ces visions, il s'imaginait qu'on lui demandait de venir témoigner devant les jurés, et il se voyait accablant Harlow, le noircissant, contribuant pour une grande part à le faire condamner au bagne.

Mr Ellenbury se mordit le doigt pour revenir à la réalité. Son imagination l'entraînait trop loin.

Bientôt, il aurait du travail par-dessus la tête, à la *Rata*. Il lui faudrait s'occuper de chèques, toute la journée de traites. Ah, les traites, quelle admirable invention !… Une petite feuille de papier que l'on tend à un employé, à travers un guichet, et l'on reçoit des francs suisses ; les francs suisses sont changés en florins, puis les florins en dollars, et ainsi de suite, si bien que l'on ne sait plus très bien d'où vient la traite.

Dans la pièce voisine de la sienne, sa femme se passionnait pour les aventures d'une comtesse imaginaire… Alors qu'il se passait des choses tellement plus extraordinaires dans la vie de tous les jours… Les traites, par exemple… Mauves, bleues, rouges…

« Payez à l'ordre de… Tant de dollars, de roupies, de yens… »

Harlow s'occupait de son argent avec minutie. Il savait lui-même, exactement, combien d'argent devait être versé à

tel ou tel compte, à telle et telle date, pour telle et telle raison… De temps à autre, il lui donnait, à lui Ellenbury, en plus de ses appointements, un ou deux billets de mille, comme on jette un os à un chien…

Ellenbury ne se rendait pas compte que c'était là un « os » dont beaucoup se seraient contentés… L'ambition, la jalousie, la haine le dévoraient. Il oubliait que Harlow l'avait tiré d'une situation désespérée. Qu'il y avait eu un temps, pas très éloigné, où il voyait partout, dans la rue, au restaurant, des inspecteurs de police en civil, où il était traqué, guetté, poursuivi… Maintenant il était riche, mais insatisfait, aigri. Il pouvait aller se coucher, éreinté, et si Harlow lui téléphonait au milieu de la nuit : « Venez me rejoindre ici ou là », il lui faudrait se lever, malgré sa fatigue et son âge, et trotter comme un petit chien où son maître l'appelait. Il ne pourrait jamais, jamais s'habituer à cette existence d'esclave.

Soudain on frappa à la porte :

– Il y a un monsieur qui désire vous parler.

– Me parler ? (Ses yeux se portèrent sur sa montre : 11 heures et quart.) Si tard ? Qui est-ce ? Que me veut-il ?

– Il n'est pas entré. Il est resté dehors, dans une grande limousine.

Ellenbury comprit. Harlow ! Il se leva et se précipita au-dehors.

– Est-ce vous Ellenbury ?

– Oui, Mr Harlow.

– On va venir enquêter chez vous, au sujet de la femme Gibbins. C'est Carlton qui s'en occupe. Il a découvert que

toutes les lettres ont été mises à la poste à Nordwood… Pourquoi avez-vous eu la maladresse de les expédier toutes du même endroit ?

– J'ai cru que c'était plus habile que de les mettre à la poste en ville…

– En tout cas, n'essayez pas de nier que vous avez expédié ces lettres. Mrs Gibbins, direz-vous, était une ancienne domestique de votre mère… N'aviez-vous pas une Mrs Gibbins ici, il y a quelque temps ?

– Elle est morte.

– Vous n'en serez que plus à l'aise pour mentir… Débrouillez-vous avec Carlton. Et la *Rata* ? Tout se passe bien ?

– Oui.

– Bonsoir, Ellenbury.

– Bonsoir, Mr Harlow.

C'était bien Harlow : donnant des ordres, n'enveloppant jamais ses phrases de la moindre formule de courtoisie. Toujours : faites ceci, dites cela… Ne remerciant jamais, ne s'excusant jamais. Il avait acheté une fois pour toutes l'obéissance de son employé…

Il remonta chez lui, frissonnant, car il n'avait pas pris le temps d'enfiler un pardessus.

Comme il passait devant la porte de sa femme, elle l'appela :

– Je ne sais pas ce que j'ai, je ne peux pas dormir…

Il la consola de son mieux, mais ne s'attarda pas auprès d'elle : il avait vu la femme de chambre lui monter, à 10 heures, une « collation » qui aurait suffi à tout un régiment… Personne n'aurait pu s'endormir après avoir englouti une telle quantité de nourriture.

Rentré dans sa chambre, il sortit de son bureau des prospectus de voyages. Madrid… Le Caire… Budapest, comme toutes ces villes devaient être merveilleuses !

Jusqu'aux premières lueurs de l'aube, il se plongea dans l'étude d'un horaire international.

Enfoncé dans un fauteuil, entouré de prospectus d'agences de voyages, il demeura là, insensible au froid et au sommeil, à griffonner des heures de départ et d'arrivée dans des villes étrangères…

# 14

Stratford Harlow avait fait preuve de flair en venant avertir Ellenbury : le lendemain de sa visite à Nordwood, Jim Carlton se présentait aux bureaux de Theobald Road.

– Voulez-vous remettre ce mot à Mr Ellenbury, dit l'inspecteur à l'employé qui le reçut.

Deux minutes plus tard, il pénétrait dans le bureau de Mr Ellenbury. Celui-ci se leva et vint à la rencontre du visiteur :

– Bonjour, monsieur l'inspecteur. Nous n'avons pas l'habitude de voir des policiers ici et c'est tant mieux… Voulez-vous me dire ce qui vous amène ?

Dans les grandes occasions, il essayait de prendre le ton et la manière froide de Harlow. Cela lui réussissait quelquefois. Néanmoins Mr Carlton fut peu impressionné par le ton glacial du petit homme.

– Je suis chargé d'enquêter sur la mort d'une femme nommée Gibbins.

– La femme que l'on a repêchée dans le Regent's Canal ?

– Précisément. Sa mère, Louise Gibbins, touchait une pension trimestrielle, laquelle, si mes renseignements sont exacts, était versée par vous ?

Il n'en savait rien, mais il voulait voir ce que répondrait Ellenbury. À sa grande surprise celui-ci acquiesça :

– En effet, je connaissais sa mère qui travailla chez moi pendant un certain temps. Elle a été très bonne pour ma pauvre femme qui est malade et, en considération des services qu'elle nous a rendus, nous lui servions une petite rente. Je n'ai appris qu'elle était morte qu'au moment où la disparition de sa fille a été annoncée par les journaux. C'est à ce moment que nous avons cherché à savoir si la mère…

Jim lui coupa la parole :

– Mais cette rente a été interrompue avant que toute cette affaire ait été publiée dans les journaux.

– Interrompue, non ; retardée seulement. C'est par le plus grand des hasards que cette somme n'a pas été expédiée à la date habituelle : j'étais souffrant à ce moment-là. Nous avons conclu de toute cette histoire que Mrs Gibbins nous avait caché la mort de sa mère afin de pouvoir bénéficier de la rente.

Carlton comprit qu'il était inutile de finasser : on l'attendait de pied ferme. Sans doute, sa visite avait-elle été prévue.

– Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps avec mes questions, Mr Ellenbury. Dites-moi encore si vous connaissiez Mrs Annie Maud Gibbins ?

– Pas le moins du monde, répondit-il avec une telle emphase que l'inspecteur se dit que cela devait être vrai.

Jim prit congé et, une fois sur le trottoir, se souvint que l'étude de Stebbings était à deux pas…

Aileen ne s'attendait pas du tout à le voir pénétrer dans le bureau et ouvrit ses yeux tout grands lorsqu'elle l'entendit demander à parler à Mr Stebbings en personne.

Jim expliqua au notaire ce qui l'amenait.

– Marling ? Je me souviens de ce nom… Parfaitement, c'était le précepteur du jeune Stratford Harlow… Non, je ne le connais pas, tout au plus l'ai-je aperçu chez miss Mercy Harlow. Je sais par ouï-dire que c'était un étrange individu. Je crois qu'il s'est embarqué pour l'Argentine, à la mort de miss Mercy Harlow, et qu'il est décédé là-bas.

Mr Stebbings, qui appréciait la discrétion, ne se montra pas curieux de savoir ce qui pouvait bien amener Carlton à enquêter sur Marling. Il ne posa aucune question à l'inspecteur, se borna à s'excuser du peu d'aide qu'il pourrait vraisemblablement lui apporter en cette affaire.

– Êtes-vous bien sûr qu'il soit parti en Amérique ?

– Je vous répondrai qu'en tant qu'avocat je ne suis jamais sûr de rien… En tout cas, je puis vous affirmer qu'il a pris son billet, et, par conséquent, je suppose qu'il s'est embarqué…

– Pourriez-vous encore me dire quelque chose du caractère de Marling ? Je sais qu'il passait pour un original ! Mais avait-il réellement de la volonté, de la personnalité, bref, pensez-vous qu'il ait pu se laisser entièrement dominer par Mr Harlow ? Ou était-ce le contraire ? Avait-il une grande influence sur son élève ?

Le notaire eut un mince sourire :

– Pensez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse avoir une « grande influence » sur Mr Harlow ? Je l'ai perdu de vue depuis qu'il n'est plus mon client, mais je n'ignore pas qu'il a la réputation d'être tyrannique.

L'inspecteur Carlton eut beau poser d'autres questions sur l'enfance de Stratford Harlow, sur Marling, sur Mrs Edwins, il ne put rien tirer d'autre de Stebbings. Il avait espéré que le notaire lui montrerait une copie du testament de Mercy Harlow, ou quelques documents intéressants. Mais le vieil homme déclara tout net qu'il n'en ferait rien, à moins que Jim Carlton ne se présentât muni d'un ordre du juge d'instruction, s'il s'agissait d'un procès. Alors, mais alors seulement, il révélerait tout ce qu'il savait de Stratford Harlow.

L'inspecteur comprit qu'il était inutile d'insister. Il prit congé, en s'excusant pour le dérangement qu'il avait causé. En passant par le bureau d'Aileen, il eut la déconvenue de le trouver vide. Sans doute la jeune fille était-elle occupée avec le plus jeune des associés.

Il quitta l'étude Stebbings avec l'obscur sentiment qu'il n'avait pas retiré de sa visite tout ce qu'il en avait espéré…

Il marchait d'un bon pas, en réfléchissant à Saül Marling. Il était si absorbé qu'il faillit passer sous une voiture, en traversant une rue. Comme il sautait de côté pour l'éviter, une voix lui cria, de l'intérieur de la limousine :

– Eh ! bien, Mr James Carlton, vous êtes bien rêveur ce matin.

Jim leva la tête. Il avait déjà reconnu la voix de Harlow…

– Quelle heureuse rencontre !

– Pour lequel d'entre nous ? demanda Jim et il s'accouda en souriant à la portière de la voiture.

– Pour tous les deux. J'ai une proposition à vous faire. Que faites-vous en ce moment ? Pouvez-vous m'accompagner jusque chez moi ? Nous serons à l'aise pour causer.

Harlow ouvrit la porte et Jim monta.

Pendant tout le trajet, ils ne parlèrent que de choses insignifiantes. Dès qu'ils furent arrivés, ils s'installèrent dans la bibliothèque, la pièce préférée de Harlow.

Il y avait une cordialité dans les manières de cet homme, à laquelle il était bien difficile de rester insensible. Avec une bonhomie charmante, il s'empara du manteau et de l'écharpe de son hôte et les jeta sur un divan. Il lui mit la main sur l'épaule et le fit asseoir sur un fauteuil bas et profond. Puis il se dirigea vers un petit bar et se mit à fourrager à l'intérieur.

– Qu'est-ce que je pourrais bien vous offrir ?

Il sortit des verres, une bouteille de whisky et un siphon. Mais Jim fit un geste de la main :

– Non, pas à 10 heures du matin, je vous remercie…

Harlow pressa un bouton et un domestique se présenta presque aussitôt. Harlow demanda du thé.

Dès qu'il fut sorti, Harlow se tourna vers Jim :

– Ah ! vous êtes un homme précieux, Mr Carlton… Scotland Yard vous apprécie à votre juste valeur… On est très inquiet de vous avoir vu entrer ici en ma compagnie… On vous a suivi jusqu'ici… Quel cruel métier, par un temps pareil… Je ferai porter une tasse de thé à votre suiveur, si vous le permettez… Dites-moi, Mr Carlton, pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ?

Jim ne savait trop que répondre… On suivait effectivement Stratford Harlow dans tous ses déplacements. Celui-ci le tira d'embarras :

– Oh ! Je ne vous en veux pas. C'est quelquefois énervant, c'est tout. Vous pensez bien que si cela me contrariait sérieusement, il y a longtemps que j'aurais pu y mettre fin… Si tel est mon désir, douze hommes se lèveront demain à la Chambre pour interpeller le gouvernement au sujet de cette filature… Si je veux, demain je peux devenir propriétaire d'un journal et vous rendre la vie amère, je vous le garantis… Réellement, mon pauvre Carlton, j'ai tant de moyens de vous faire tenir tranquille, vous et tous vos chefs de Scotland Yard, que ma tête est trop petite pour les contenir…

Jim commença à se demander si Harlow l'avait ramené chez lui simplement pour lui passer un savon et lui faire peur. D'autre part, il avait la certitude qu'il ne se vantait pas et qu'il était dangereux de se dresser contre un tel homme.

– Vous n'avez que la loi à votre disposition pour me nuire, Carlton, car je sais que vous cherchez à me nuire… et je me demande bien pourquoi. Or, la loi ne vous servira à rien… Je suis au-dessus de la loi. Cette petite phrase semble prétentieuse, c'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ? C'est ainsi : vous ne pourrez jamais m'avoir…

On frappa à la porte. C'était le domestique qui revenait avec le thé et toutes sortes de sucreries et de biscuits.

La conversation dévia.

– C'est une pernicieuse habitude que de boire du thé le matin ! Je ne la pratique pas, sauf quand je reçois des jeunes gens bien élevés, qui ne prennent pas d'alcool avant l'heure du déjeuner.

Il congédia le domestique et versa lui-même le thé à son invité. Celui-ci admirait le service à thé en argent ciselé, et continuait à se taire, laissant à son hôte tout le souci de la conversation.

– Vous ne causez pas beaucoup, ce matin, Mr Carlton, remarqua Harlow. C'est très habile… Vous me laissez venir, comme on dit vulgairement…

Jim sourit.

– Sachez que si vous étiez un détective ordinaire, vous ne seriez pas là en train de grignoter mes petits fours… Mais voilà, vous n'êtes pas un quelconque officier de police, vous êtes James Carlton… Je vous observe, moi aussi, depuis longtemps, je m'intéresse à vous…

Il se tut un instant, puis reprit d'une voix plus basse :

– Vous ne roulez pas sur l'or, hein ? Votre salaire n'est pas proportionné à vos mérites… Vous avez une toute petite fortune personnelle, une vraie misère…

– Et que suggérez-vous pour remédier à cet état de choses ? demanda Jim, légèrement irrité.

– Ah ! Ah ! jeune homme, vous devenez sarcastique, vous trouvez que l'argent est une chose méprisable, que vous êtes au-dessus de ces sordides questions d'intérêt… Eh bien, vous vous trompez. L'argent est une chose très sérieuse et pas du tout dégoûtante. Avec de l'argent vous pouvez acheter n'importe quoi, n'importe où. L'argent est une chose sacrée, primordiale.

Il regarda le jeune homme dans les yeux.

– Vous vous en apercevrez le jour où vous éprouverez le désir de fonder un foyer… À votre âge, cela arrive quelquefois… Une femme, surtout si elle est jolie, les enfants, s'il en vient, ça coûte cher…

Jim ne broncha pas. Harlow attendit une réponse, un encouragement, une question. Il se décida à poursuivre :

– Je suis un homme riche. Je vous offre 5 000 livres par an.

– Et que me demandez-vous en échange de cette somme ? demanda Jim d'une voix douce.

– Vous surveillerez mes intérêts.

– Que faites-vous de ma conscience professionnelle ?

Harlow haussa les épaules. Il se leva et se rapprocha du jeune homme :

– Votre devoir professionnel n'aura pas à en souffrir le moins du monde. Tout ce que je vous demande, c'est de me protéger contre moi-même, quand je me livre à de petites plaisanteries… De diriger habilement les recherches hors de mon chemin. Vous aimez le sport, Mr Carlton ? Vous aimerez à travailler pour moi. Il est pour les grandes personnes des jeux passionnants. Je vous en montrerai quelques-uns. Vous vous amuserez follement ! Je ne fais jamais de mal aux braves gens… Mes victimes sont toujours antipathiques… Que dites-vous de cela ?

Jim Carlton se leva.

– Je suis désolé, mais je ne peux pas accepter… Je préfère mon propre travail…

– Ah ! c'est dommage, s'exclama Harlow, il aurait pu y avoir un million pour vous dans notre petite combinaison… Et moi, j'aime que l'argent aille entre les mains des gens sympathiques…

Jim savait qu'il était sincère, qu'il pensait ce qu'il venait de dire et regrettait réellement de le voir refuser son offre.

– Mais pourquoi vous levez-vous ? Restez donc assis à boire votre thé. Croyez-vous que je vais vous mettre à la porte, parce que vous n'avez pas accepté mon offre ? Vous me connaissez mal… Je ne vous en veux pas. Je vous comprends même, mais je regrette, parce que je ne vous aurais pas demandé de commettre une seule mauvaise action.

– Je vous crois, répondit Jim en le regardant droit dans les yeux, mais, voyez-vous, j'ai horreur des complications. Et je crois qu'avec un homme comme vous…

– Les complications sont inévitables, acheva Harlow, et il éclata de rire. Pour vous prouver que nous restons bons amis, je vous invite à un dîner suivi d'une réception, que je dois donner mardi en l'honneur de la délégation macédonienne. Viendrez-vous ?

– Avec plaisir.

Et sans transition, de la même voix tranquille, il demanda :

– Mr Harlow, dites-moi où je puis trouver Saül Marling ?

Pas un muscle ne bougea sur le visage de Stratford Harlow.

– Marling ? Attendez… Où donc ai-je déjà entendu ce nom ? Est-ce que par hasard vous voulez parler de ce type

que ma tante Mercy avait engagé comme précepteur ? Bonté divine ! Mais quelle question ! Je n'ai plus jamais entendu parler de lui, depuis le jour de son départ pour l'Amérique du Sud.

– Pour l'Argentine ? précisa Carlton.

Les yeux transparents exprimèrent le doute et la réflexion.

– Était-ce l'Argentine ? Je ne pourrais l'affirmer. Je crois pourtant me souvenir qu'il est mort de la peste, à moins que ce ne soit du choléra…

Il alla s'adosser à la cheminée.

– Comme c'est étrange !… Il suffit d'un nom pour vous remettre en mémoire toutes sortes de choses oubliées… Marling !… Je vois une succession de cottages mélancoliques… Une vieille femme capricieuse… Des versions et des thèmes grecs et latins… Comment peut-on farcir la cervelle d'un pauvre innocent avec tant de choses inutiles et diaboliques ?… Marling n'était pas commode… Nous n'étions pas très bons amis… Il ne savait pas me prendre. Il m'a traité jusqu'au dernier jour comme un bébé, une quantité négligeable… Mais ma tante avait toute confiance en lui… Je vous ennuie, avec mes réminiscences ? À propos, pourquoi m'avez-vous parlé de cet homme ?

– Nous sommes chargés par un de ses anciens associés d'effectuer une enquête sur lui…

Jim dit un nom. C'était celui d'un des camarades d'université du disparu.

Harlow hocha la tête :

– Je me souviens en effet de l'avoir entendu prononcer ce nom. Mais je ne me rappelle rien de précis… Je n'ai même jamais eu en main des preuves positives de la mort de Marling. Mais, si vous le désirez, je puis faire faire des recherches en Argentine. Je suis très bien avec le gouvernement argentin et je pourrais obtenir tous les renseignements très vite…

Un domestique vint annoncer un visiteur. Jim Carlton en profita pour se lever et partir.

Sur le seuil de la porte, Harlow rappela l'inspecteur :

– Je vous dois des excuses… Vous savez, l'autre soir, l'agression dans Long Acre… Du vilain travail. J'ai vraiment honte de moi-même. Mais j'avais mes raisons pour agir ainsi… Vous êtes un garçon courageux. Je vous en fais mes compliments.

# 15

– Vous en avez une veine d'aller à cette réception, s'exclama l'inspecteur Elk. Harlow n'est pas homme à faire des économies sur les cigares… Carlton, si vous êtes un vrai copain, vous glisserez quelques havanes dans votre poche et vous me les rapporterez.

– Agréable commission ! j'aime encore mieux vous emmener avec moi et vous vous servirez vous-même… aussi discrètement que possible.

– Mais je ne suis pas invité, gémit Elk d'une voix pitoyable.

– Ça ne fait rien, c'est moi qui vous invite. Harlow ne dira rien, au contraire… Il s'est pris d'amitié pour moi… et puis vous m'aiderez à découvrir pourquoi il donne ce dîner et cette réception… Je ne crois pas que ce soit à seule fin d'empêcher deux Macédoniens de se casser la figure… Il doit y avoir autre chose.

– Il a peut-être une femme à lancer…

– Vous avez l'esprit mal tourné, observa Jim Carlton.

Jim Carlton n'était pas le seul homme à passer des nuits blanches au travail.

Ellenbury ne sortait pas des nouveaux bureaux de la *Rata* avant 3 heures du matin. Son bureau restait illuminé chaque nuit. Toute la journée et une partie de la soirée, on apportait des piles de télégrammes.

À Scotland Yard on avait remarqué le caractère anormal et surprenant de cette activité. On surveillait la *Rata* de très près.

– Ils n'ont encore rien vendu, expliquait Jim à son chef, mais lorsqu'ils se décideront, ce sera la plus formidable baisse que l'on ait enregistrée depuis une trentaine d'années…

Son chef le rassurait :

– Ne vous en faites pas trop. Je sais de source sûre que le marché est stable. Si Harlow prépare un coup, pourquoi n'allez-vous pas le trouver ? Demandez-lui carrément ce qu'il a l'intention de faire…

– Je le verrai ce soir, chez lui, mais j'ai peu de chances de recevoir ses confidences au sujet de la *Rata*…

Elk n'était pas un homme du monde. Il ne s'en cachait pas et se vantait même d'être l'individu le plus mal élevé de tout Scotland Yard. Il avait à présent renoncé à s'élever au grade d'inspecteur-chef : chaque année, il avait échoué à l'examen que l'on faisait passer aux candidats. Il était brouillé avec les dates historiques, et ne savait jamais quand tel ou tel roi était monté sur le trône, quand il était mort, en quelle année s'était produite telle bataille ou telle révolution. C'était grâce à son propre mérite qu'il était devenu inspecteur. Il n'avait ni éducation, ni instruction, mais de la finesse, de la sagacité, de la suite dans les idées, de la fantaisie, et beaucoup de bon sens. Sur bien des points, il était plus fort que Jim Carlton. Celui-ci le savait. Il appréciait la compagnie de son collègue plus âgé, profitait de ses leçons, lui pardonnait ses petites manies, et lui vouait une véritable amitié.

Elk pénétra dans le bureau de Jim Carlton. Il s'immobilisa au milieu de la pièce, étendit les bras afin que son camarade pût admirer son costume de soirée… Son habit avait la queue chiffonnée, le pantalon portait les traces des manipulations d'un nettoyeur amateur et il empestait l'essence à dix mètres. Une chemise démodée et jaunie complétait cet ensemble assez piteux.

– Dites donc, Carlton, c'est la cravate qui me chicane. Faut-il qu'elle soit blanche ou noire ? Ma bonne m'a dit que la cravate blanche ne se porte que pour les mariages. Qu'est-ce que vous mettez, vous ?

– Ne vous en faites donc pas comme ça. Vous avez très belle allure, je vous assure.

– On va encore me prendre pour le maître d'hôtel, mais j'y suis habitué… La dernière fois que je me suis rendu à une soirée, un monsieur m'a planté un plateau sur les bras en me priant de faire passer les rafraîchissements… J'ai pris le plateau et me suis discrètement retiré dans une pièce déserte et…

– Je devine la suite ! Tâchez de bien vous tenir chez Harlow, et d'abord, avant de partir, convenons d'un endroit où nous pourrons nous retrouver. Il y aura beaucoup de monde et il est fort probable que nous nous perdrons de vue au bout de dix minutes.

– Bon, bon, je serai au bar… Et si ça s'appelle un buffet, alors je serai au buffet…

Devant Greenhart House, on distinguait de loin une file imposante de voitures, une foule de gens se pressant sur les trois marches de l'entrée.

Elk fit une petite grimace.

– Croyez-vous vraiment que je doive vous accompagner ? Ça m'a l'air tout ce qu'il y a de collet monté et snobinard, cette réception…

– Venez toujours. Plus il y aura de monde et moins on vous embêtera. C'est à peine si Harlaw remarquera votre présence.

Les portes de la bibliothèque étaient grandes ouvertes. Debout au milieu d'un petit cercle d'amis – les privilégiés qui avaient assisté au dîner – Harlow, souriant, recevait ses invités.

Comme Jim l'avait prévu, Elk fut très cordialement accueilli. La bibliothèque était pleine de monde. Après avoir fait quelques pas, ils sortirent dans le hall, ne sachant trop que faire d'eux-mêmes. Tout à coup Elk pointa un doigt en direction d'un petit salon :

– Le bar est là, dans le fond de la pièce. J'y vais. Vous m'y trouverez quand vous voudrez… Ah ! Harlow est un homme de goût. Il a bien fait les choses…

Elk devenait lyrique ; Carlton savait ce que cela voulait dire. Il le laissa et se dirigea vers une galerie où le maître de maison conservait une très belle collection d'estampes.

Il était en train de l'admirer tout à son aise, lorsque Harlow vint le rejoindre :

– Quel sauvage vous faites ! À moins que vous ne soyez un sage… Quelle quantité effroyable de sottises il faut entendre, lorsqu'on se résigne à donner une réception de ce genre !… Je venais vous demander si vous avez vu sir Joseph aujourd'hui ? Il s'est excusé pour le dîner, ce qui m'a

beaucoup contrarié, à cause de mes délégués. Il m'avait promis de venir aussitôt après, et il n'est pas encore là.

Jim n'eut pas le temps de répondre. Un domestique entra et annonça que le Secrétaire d'État au Foreign Office venait d'arriver. Les deux hommes allèrent à sa rencontre.

Sir Joseph portait sa fameuse jaquette de velours et sa non moins fameuse cravate noire, artistement enroulée autour de son cou maigre. Seule sa distinction naturelle l'empêchait d'avoir l'air un peu bohème. Mais la fantaisie qu'il affectionnait dans son habillement ne nuisait en rien à sa prestance aristocratique.

Lorsqu'il eut échangé quelques mots avec Harlow, sir Joseph se tourna vers Jim et lui prit la main affectueusement.

– Ah ! vous êtes là, vous aussi ! J'ai failli ne pas venir du tout. Deux journaux ont eu la sottise de donner de l'importance à une petite histoire déjà vieille de quelques semaines et vraiment ridicule. Il faudra donc que je me sauve dans quelques minutes pour aller à la Chambre où j'aurai à répondre à une interpellation au sujet de ce dérisoire petit incident.

Jim vit Harlow s'approcher tout près de sir Joseph et lui murmurer quelque chose. Discrètement, il s'éloigna un peu, sans cesser de les observer. Il fut étonné de constater que sir Joseph, d'ordinaire si réservé, s'était laissé aller à une vive animation : il gesticulait, secouait la tête, et son visage pâle devenait rouge peu à peu. Finalement, Harlow prit son invité par le bras et le conduisit dans un salon, dont il referma la porte sur lui.

Jim regarda autour de lui. Il ne connaissait personne. Au milieu de tous les invités qui papotaient, riaient, buvaient, il se trouvait l'air parfaitement idiot, assis dans son coin à regarder les autres.

Il se leva et gagna le bar. L'inspecteur Elk semblait très affairé au milieu des flacons et dans un état de parfaite euphorie. Il s'essuya la moustache à regret et suivit son compagnon. Comme ils franchissaient le seuil, ils virent Harlow et sir Joseph sortir par le jardin d'hiver et se diriger vers la voiture du Secrétaire d'État. Celui-ci aperçut les deux détectives et leur fit un petit signe de la main, en guise d'adieu.

Harlow, qui se tenait devant la porte de l'orangerie, se retourna pour voir à qui s'adressait ce geste familier. Il courut vers les deux hommes :

– Vous ne partez pas, j'espère ?

– Je suis désolé, mais moi aussi, je suis attendu à la Chambre…

Harlow se mit à rire.

– Ah ! je comprends. C'est vous qui êtes chargé de veiller sur la sécurité de sir Joseph… La police a bien choisi son homme. En somme, même si je ne vous avais pas invité, vous seriez venu ce soir, hein ? On se fait des illusions… On croit recevoir des amis, on ne reçoit que des détectives en service commandé… Dites donc, Mr Carlton, n'êtes-vous pas un peu myope ?

– Pourquoi ? demanda Jim, et son ton était si agressif, qu'à nouveau, Harlow éclata de rire.

– Je vous le dirai un de ces jours.

Les deux policiers hélèrent un taxi et se firent conduire à la Chambre.

Elk était de fort méchante humeur.

– Vraiment, Carlton, grogna-t-il, je ne comprends pas pourquoi nous partons de si bonne heure… J'étais tellement bien là-bas dans mon petit coin… Il ne venait presque personne. C'est curieux, on dirait que les gens du monde ont honte d'avoir soif…

– Quand on les regarde, oui, mais autrement ils ne se privent pas. Les ivrognes les plus invétérés…

Elk se tourna vers son ami, étonné par cette voix saccadée et rageuse.

– Êtes-vous fâché contre moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Je ne suis pas fâché contre vous, mon cher Elk…

– Alors, qu'est-ce qui se passe ?

– Je ne sais pas. Mais je sens qu'il se trame quelque chose…

La Chambre était presque pleine, sauf les bancs du gouvernement, où seuls un ou deux sous-secrétaires étaient plongés dans l'étude de leurs dossiers.

Au bout d'un certain temps, quelqu'un se leva sur les bancs de l'opposition, et s'adressant à sir Joseph, dit :

– J'ai une question à poser à sir Joseph Layton. Sir Joseph Layton a-t-il eu connaissance d'un article publié par le *Daily Megaphone,* selon lequel les relations entre la France et l'Angleterre seraient très tendues à cause de l'incident connu sous le nom d'incident de Bonn ? Sir Joseph voudrait-il nous

dire si un tel article peut paraître sans l'assentiment du Foreign Office et, au cas où effectivement il aurait paru avec son assentiment, voudrait-il nous renseigner sur ce que l'on doit penser au juste de l'incident de Bonn ?

Sir Joseph se leva, enleva puis replaça ses lunettes et, saisissant les revers de sa jaquette à deux mains, selon un tic qui lui était familier, se pencha en avant pour parler :

– L'honorable gentleman est bien informé, commença-t-il, et immédiatement le silence se fit dans la salle.

Tous les membres se regardèrent avec consternation.

– Il existe entre le gouvernement de sa Majesté et celui de la France une tension dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est très sérieuse… tellement sérieuse même que j'ai prié le Premier Ministre de faire annuler toutes les permissions de Noël dans l'Armée et la Marine et de mobiliser une partie de nos forces…

Pendant un instant un silence de mort plana sur l'assemblée, puis tout d'un coup ce fut un torrent d'injures, d'imprécations, de questions, à l'adresse du Secrétaire d'État au Foreign Office.

Le président eut grand-peine à rétablir le calme. Dès qu'il put se faire entendre, sir Joseph poursuivit :

– Je ne puis répondre à aucune autre question ce soir. Je prie les honorables membres de bien vouloir attendre jusqu'à lundi.

Là-dessus, sans s'inquiéter des cris et de l'indignation générale, il passa derrière la chaire du président et se dirigea vers la sortie.

Jim Carlton était pâle comme un linge.

– Mon Dieu ! Mais c’est la guerre !

Elk, qui s’était assoupi dès son arrivée, s’éveilla en sursaut, au milieu d’un vacarme indescriptible. Il chercha son camarade des yeux et le vit galopant vers la sortie. Il bondit de son siège et se lança à sa poursuite.

Jim frappa à la porte du bureau de sir Joseph. La pièce était vide et plongée dans l’obscurité.

Les deux policiers retournèrent sur leurs pas. Les Membres du Parlement, au comble de l’excitation, commentaient le discours qu’ils venaient d’entendre. En fendant les groupes, Jim captait des lambeaux de phrases :

« Le Premier Ministre passe le week-end dans l’Ouest, Le Premier Lord de l’Amirauté fait une tournée dans le Nord, le Secrétaire du Ministère de la Guerre également… » On ne savait pas plus où joindre les autres membres du Cabinet…

Jim laissa les députés se ruer vers les téléphones et se fit conduire à Whitehall Gardens, chez sir Joseph. Son inquiétude s’accrut lorsqu’il apprit qu’il n’était pas encore rentré chez lui.

Il remonta dans un taxi, et se rendit chez Harlow : il se pouvait que Sir Joseph fût retourné à Greenhart House en sortant de la Chambre. Mais Harlow parut très étonné.

– Mais pourquoi venez-vous le chercher ici ? Que se passe-t-il ? Il m’a dit qu’il rentrerait se coucher, en sortant de la Chambre. Mais entrez donc et venez prendre quelque chose.

– Merci. Je n’ai pas le temps, répondit Jim, et il remonta dans son taxi.

Il arriva à la Chambre en même temps que le Chancelier de l’Échiquier. Celui-ci le connaissait. Il l’emmena dans un bureau et lui dit :

– Je suis au courant, on m’a averti par téléphone… Étiez-vous présent, lors de ce discours ? Oui ? Alors racontez-moi tout ce que vous avez vu et entendu.

Jim lui répéta presque mot pour mot le discours de sir Joseph.

– Il doit être devenu subitement fou, s’exclama le Chancelier avec désespoir.

– Sir Joseph serait-il dépressif ?

– Pas du tout. Il est peut-être devenu fou, mais il n’a jamais été dépressif. C’est – ou c’était – l’homme le plus intelligent, le plus lucide, l’esprit le plus sain que l’on puisse imaginer…

– Ne pourriez-vous pas donner un démenti ?

– Je n’en ai pas le droit, en l’absence du Premier Ministre, sans avoir vu sir Joseph.

– N’y a-t-il pas moyen d’empêcher les journaux de publier la nouvelle ?

– Trop tard. On l’imprime déjà, répondit le Chancelier de l’Échiquier laconiquement. Mais pourquoi a-t-il fait une chose pareille ? En tout cas, il a fichu le gouvernement par terre, c’est sûr… Et cela n’est encore rien… Quand je pense à ce qui va sans doute se passer…

– Quel va être, à votre sens, la première conséquence de ce discours ?

Le Chancelier leva les bras :

– Naturellement, ça va bouleverser la Bourse et les marchés. Mais ce qui est beaucoup plus inquiétant, c'est la réaction des Français. Malheureusement, et par une fâcheuse coïncidence, l'ambassadeur de France n'est pas à Londres en ce moment. Il passe ses vacances de Noël à Paris. Il faut absolument que je lui téléphone…

Toute la nuit, Jim fit la navette entre la Chambre des Communes et Whitehall Gardens. Sir Joseph demeurait invisible.

Déjà on pouvait lire dans les journaux du matin un démenti du Chancelier, imprimé en lettres grasses à la première page :

« Le Chancelier de l'Échiquier nous informe que l'incident de Bonn n'a fait l'objet d'aucune discussion devant les Chambres, pour la simple raison que le gouvernement n'y attache aucune importance. Le Chancelier de l'Échiquier demande qu'il ne soit tenu aucun compte de l'extraordinaire discours de sir Joseph Layton à la Chambre des Communes. »

Il se passa néanmoins à la Bourse des scènes telles qu'on n'en avait plus vu depuis la déclaration de guerre en 1914. Les actions baissèrent dans une proportion catastrophique et les banques elles-mêmes ne restèrent pas insensibles à cette panique.

Il faudrait attendre 16 heures pour savoir comment les choses se passaient à New York.

À 17 heures, un communiqué, signé des Premiers ministres de France et d'Angleterre, fut diffusé à la presse :

« La nouvelle selon laquelle une grave tension se serait produite dans les relations franco-britanniques est absolument dépourvue de fondement. L'incident de Bonn, a toujours été considéré, de part et d'autre, comme insignifiant et les déclarations du secrétaire d'État au Foreign Office ne peuvent qu'avoir été émises dans un moment d'aberration mentale. »

Mais Jim s'inquiétait assez peu des complications diplomatiques possibles, de la révolution en Bourse et de l'argent que Harlow devait ramasser à la pelle…

Chargé par ses chefs de veiller sur sir Joseph Layton, il l'avait perdu de vue un instant et cet instant avait suffi pour que le ministre disparût. Tout le drame se résumait là pour lui. Il avait été blâmé sévèrement pour son manque de vigilance. Il lui fallait, coûte que coûte, retrouver la trace de sir Joseph. Son honneur professionnel était en jeu.

Les deux policemen qui assuraient l'ordre devant Greenhart House la veille furent interrogés. Restés à leur poste jusqu'à 5 heures du matin, aidant les invités à dégager leurs voitures et surveillant la circulation, ils déclarèrent formellement n'être partis que lorsque tout dormait dans la maison. Or ils ne virent pas revenir sir Joseph, après sa première visite. Quelques amis personnels du ministre, présents à la réception, assurèrent également que sir Joseph n'avait pas réapparu.

Jim chercha une autre piste. Il envoya quelqu'un dans le Cheshire, où sir Joseph avait sa maison de campagne. Dans l'après-midi, le détective lui téléphona que sir Joseph avait

loué sa propriété à un Américain. Le ministre demeurait introuvable.

La situation de l'infortuné Jim Carlton devenait de plus en plus inconfortable, à mesure que les heures passaient. Son chef immédiat, éreinté par sa nuit blanche et les coups de téléphone incessants qu'il recevait de tous côtés, commençait à s'énerver. En guise d'instructions il se bornait à frapper la table de son poing et à crier :

– Sir Joseph doit être retrouvé ce soir même !

Le pauvre Jim ne savait plus à quel saint se vouer.

– Avez-vous été voir Stratford Harlow ? Lui avez-vous au moins demandé de quoi il avait parlé hier avec sir Joseph ? L'incident de Bonn a-t-il été évoqué à sa table ? Qu'en a-t-on dit ?

– Naturellement, répondit l'inspecteur, j'ai demandé tout cela, mais il paraît que la conversation n'a roulé que sur la Macédoine, la Grèce antique et moderne, etc. Une conversation tout à fait dépourvue d'intérêt, paraît-il. D'ailleurs, Harlow me l'avait déjà dit hier. Ce doit être vrai. Je pense qu'il faut chercher ailleurs la cause de cet extraordinaire discours.

Jim sortit du bureau de son chef complètement découragé et abattu. Il était près de 5 heures et tout ce qui pouvait être tenté pour retrouver sir Joseph avait été tenté depuis la veille. Que faire ? À bout d'imagination et de résistance nerveuse, il appela Aileen Rivers au téléphone, et lui demanda de venir prendre le thé avec lui à l'Automobile Club. Rien qu'au son de sa voix, la jeune fille devina qu'il avait des ennuis. Aussi ne se fit-elle pas prier et accepta-t-elle tout de suite.

À peine eut-il salué la jeune fille et pris des nouvelles de sa santé qu'il se plongea dans le récit de la disparition du Secrétaire d'État au Foreign Office.

Aileen l'écouta avec la plus grande attention.

– Ne pourriez-vous pas retrouver le chauffeur de taxi qui l'a emmené à sa sortie de la Chambre ?

Jim sourit, pour la première fois ce jour-là :

– Quelle intelligente petite fille vous êtes ! Et la preuve, c'est qu'effectivement nous avons essayé de retrouver ce taxi. Nous avons offert une prime. Mais jusqu'ici nous n'avons reçu aucune réponse.

Elle avait un petit air sérieux et absorbé qui le toucha.

– Voyez quelle vieille brute je suis ! Je vous invite à prendre le thé et, au lieu de vous dire des choses agréables, je me décharge sur vous de tous mes soucis, ou tout au moins je vous invite à les partager !

Elle le regarda avec douceur.

– Je suis très heureuse qu'il en soit ainsi car je veux vous aider dans vos recherches… Je sais que cela peut vous sembler présomptueux de ma part… Les détectives sont susceptibles… Je vais commencer par vous poser une question : avez-vous vu mon oncle ?

Il allait répondre qu'il ne voyait pas le rapport, mais il se ravisa, réfléchit une minute et s'exclama :

– J'avais complètement oublié l'existence d'Arthur Ingle ! Quel idiot je suis !

– Je vous parle de mon oncle surtout pour vous changer les idées. Lorsqu'on pense trop à une même chose, pendant des heures, on n'y voit plus clair. Tout s'embrouille. Il faut alors penser à autre chose, laisser reposer son esprit et soudain, la solution tant cherchée se présente sans effort à l'esprit.

Laissant délibérément de côté l'affaire qui préoccupait le jeune homme, elle se mit à lui parler de son oncle.

– Figurez-vous qu'oncle Arthur m'attendait ce matin, à ma sortie du bureau. Je ne l'avais pas revu depuis la fameuse nuit de son retour. Et à ma plus grande stupéfaction il vint à moi, tout aimable, tout souriant…

– Qu'est-ce qu'il voulait ?

Aileen se mit à rire.

– Ah ! vous ne devinerez jamais. Il venait me proposer d'habiter avec lui. Il s'ennuie tout seul, paraît-il… Une jeune fille mettrait de la gaieté chez lui… Je l'aiderais à recevoir… Je serais la fille de la maison… Il m'a offert pour ces fonctions de demoiselle de compagnie et maîtresse de maison, le double de mon salaire chez Stebbings… Il prendrait une domestique à demeure, je serais libre de tout mon temps… Je n'en suis pas encore revenue. Sur le moment, je dois dire que ça m'a coupé le souffle.

Jim lui jeta un regard inquiet.

– Vous n'avez pas accepté, j'espère ?

– Non. J'ai refusé. Tout de suite. Mais ce n'était pas gentil de ma part… C'est la première fois qu'il s'est montré aimable et généreux envers moi. Il a eu l'air sincèrement peiné de mon refus.

– Ne vous en faites pas pour les chagrins d'Arthur Ingle. Mais, à propos, l'avez-vous trouvé changé ?

– Oh ! il était d'une élégance surprenante. Je ne l'ai jamais vu aussi bien habillé, même au temps où il était acteur. Tout à fait l'air d'un grand seigneur. Il m'a dit : « Je me suis amusé à regarder tous les films que l'on a produits pendant ma détention. J'ai acheté un petit projecteur et j'ai loué les pellicules. » Il a toujours beaucoup aimé le cinéma.

– C'est tout naturel pour un acteur ! Ce qui l'est moins, c'est qu'il se barricade chez lui pour regarder Greta Garbo ou les Marx Brothers !

Elle hocha la tête.

– Attendez, ce n'est pas fini. Il m'a demandé de vos nouvelles. Ce qui est déjà étonnant. Mais il y a mieux : il s'imagine que nous sommes de grands amis…

– Comment, s'imagine ?… Il ne s'agit pas d'imagination… Nous sommes de grands amis…

Jim prononça ces paroles avec, tant d'emphase qu'il fit sursauter une vieille dame qui prenait le thé non loin d'eux.

– Il m'a encore demandé qui nous a présentés l'un à l'autre. J'ai répondu que c'était votre horrible petite auto, sur le quai de la Tamise…

– Ne dites pas du mal des morts… Ma voiture a perdu un cylindre et son esthétique en cette affaire…

– Vous m'interrompez tout le temps ! Mon oncle m'a encore demandé si je ne voudrais pas vous amener chez lui, un jour. Je ne comprends pas pourquoi, ni comment, mais il semble s'être pris d'un grand intérêt pour vous !

– Je ne l'ai jamais vu, s'étonna Jim. Voilà qui est vraiment extraordinaire ! Si vous le voulez, nous pourrions aller lui rendre visite ensemble… Il en conclura que nous sommes fiancés, sans doute, mais…

– Je suis très au-dessus du qu'en-dira-t-on, trancha la jeune fille avec dignité, mais ses yeux brillaient de malice.

– Et si nous y allions tout de suite ?

– Si vous voulez.

Sur le moment, l'ex-forçat eut l'air passablement surpris en voyant les deux jeunes gens sur son palier. Mais il se ressaisit tout de suite et, dès qu'Aileen eut fait les présentations, il demanda jovialement :

– Eh bien ! Mr Carlton, où est l'ami Elk ? J'ai entendu dire que vous ne sortiez jamais l'un sans l'autre, en ces temps troublés, où les ministres se font kidnapper comme des enfants de millionnaires…

Dès qu'ils furent installés, Arthur Ingle apporta des biscuits et du porto. Il offrit d'excellents cigares à Jim et des cigarettes à sa nièce.

– Aileen est une brave fille. Je vois qu'elle vous a fait part sans tarder de mon désir de vous rencontrer !

Il se tut un instant et reprit :

– Je m'intéresse, comme tout le monde, à la disparition de sir Joseph… J'ai beaucoup de temps à perdre en ce moment, alors, je réfléchis… J'échafaude des hypothèses… J'ai pensé que ma théorie pourrait vous intéresser…

Jim fit signe que oui.

– J'ai fait, moi aussi, ma petite enquête… Et j'ai découvert, ce qui offre, vous en conviendrez, un certain intérêt, que sir Joseph Layton se débat depuis quelque temps dans toutes sortes de difficultés financières… C'est un fait ignoré de ses amis, même les plus proches. Son domaine du Cheshire est fortement hypothéqué. Il est très à court d'argent. Que penseriez-vous, Mr Carlton, d'une hypothèse selon laquelle Sir Joseph aurait provoqué intentionnellement une panique en Bourse, sur la suggestion de quelqu'un qui l'aurait payé pour le faire ?

Tandis qu'Arthur Ingle parlait, Jim gardait son regard rivé sur lui et, peu à peu, il comprenait beaucoup de choses… Et tout d'abord, le pourquoi de ces séances de cinéma à huis clos… Et aussi la disparition de Sir Joseph… Lentement la lumière se faisait dans son esprit, mais pas du tout dans le sens qu'espérait Ingle…

Celui-ci ponctuait chaque point important de sa théorie par un geste qui lui était familier, la main droite saisissant la main gauche, et qui n'était pas inconnu à Jim Carlton… Pas plus que son mouvement de tête en avant…

Lorsque l'ex-détenu eut terminé son exposé, Jim lui dit :

– Je vous remercie, Mr Ingle ! Vous m'avez donné quelques aperçus intéressants sur cette affaire et je ne manquerai pas d'en informer mes chefs.

De toute évidence, cette réponse n'était pas celle qu'avait attendue Ingle… Il parut même légèrement contrarié pendant quelques minutes.

– J'ai l'impression, dit-il, que vous n'avez pas confiance en moi, Mr Carlton. Vous croyez que je manigance un coup quelconque, que j'ai une intention cachée en vous racontant

toutes ces histoires et que ce n'est pas d'un ancien forçat que la police peut espérer assistance… Ne protestez pas. Je me mets très bien à votre place. Aussi, il faut que je vous dise que j'ai beaucoup changé… J'ai réfléchi et j'ai compris que mes idées et mes convictions n'étaient profitables ni à mon esprit, ni à mon portefeuille… C'est pourquoi, je vous le répète, j'ai changé… Je suis du côté de la loi et de l'ordre. La société n'a plus rien à craindre de moi. Je veux me « ranger ».

Arthur Ingle alla prendre sa nièce par le bras :

– Vous devriez user de votre influence sur cette jeune personne pour la persuader de participer à cette œuvre de régénérescence… Je crains fort qu'elle n'ait pas grande confiance dans tout ce que je viens de dire… Pourtant, je crois que nous ferions très bon ménage ensemble… Elle mettrait ici un peu de gaieté, de jeunesse : quant à moi, je pourrais la gâter, lui permettre de vivre sans travailler…

– Je crois, répondit Jim assez sèchement, que vous m'attribuez plus d'influence sur votre nièce que je n'en ai réellement. En aurais-je même, que j'hésiterais à donner un conseil dans une circonstance aussi délicate…

– Une jeune fille pauvre, enchaîna Aileen, n'a que sa réputation pour toute fortune.

– Vous êtes durs, tous les deux, murmura Ingle en les reconduisant, personne ne me donnera donc une chance…

Un quart d'heure plus tard, lorsqu'ils furent arrivés devant la porte de la jeune fille, celle-ci dit à Jim :

– J'espère que vous retrouverez sir Joseph et que vous serez le premier à me l'apprendre…

– Je doute beaucoup qu'il soit vivant à l'heure qu'il est, répondit Jim avec gravité.

# 16

Il était 11 heures du soir lorsque l'agent de service à l'angle d'Ivory Street vit arriver un Noir en costume de fantaisie, brandissant un banjo à bout de bras et chantant d'une voix puissante, au beau milieu de la chaussée. L'agent lui cria à plusieurs reprises de circuler, mais l'autre continua de plus belle. L'agent pensa qu'il s'agissait d'un musicien vagabond et, quittant sa faction, il se dirigea vers lui, résolu à l'emmener au poste. Les agents londoniens sont d'une patience exemplaire. Avant d'arrêter le chanteur ivre, l'agent d'Ivory Street essaya une dernière fois de l'exhorter à se taire et à rentrer chez lui. Peine perdue. Le Noir tirait de son banjo des sons de plus en plus horribles et discordants.

Lorsque le jazzman vit s'approcher le policeman, sa bonne humeur se changea en colère. Il se tut et assena sur le casque de l'agent un tel coup de son banjo que l'instrument se fendit en deux.

Cette fois, c'en était fait de la patience de l'agent. Il saisit l'homme d'une poigne de fer et l'emmena au commissariat d'Ivory Street.

Par une coïncidence étrange, Jim Carlton se trouvait précisément dans ce commissariat lorsqu'on y amena le fauteur de tapage nocturne. Jim l'eût à peine remarqué s'il n'avait pas résisté énergiquement et bruyamment lorsque deux agents le fouillèrent. Il injuria le gardien qui l'emmenait dans une cellule, à tel point que Jim s'exclama :

– Quel langage ! Cet homme ferait rougir un mineur de fond.

Jim était venu voir le commissaire d'Ivory Street, pour l'entretenir d'une affaire délicate… Il désirait fouiller Greenhart House et il avait besoin de l'assistance du commissaire, ne fût-ce que pour trouver un prétexte…

Mais il s'était dérangé inutilement : le commissaire était absent.

Il s'en retourna à Scotland Yard. Rien de nouveau ne l'y attendait. Aucun indice n'avait pu être recueilli concernant la disparition de sir Joseph Layton.

Le lendemain, il dut se rendre en correctionnelle pour une petite enquête et eut la bonne fortune d'y rencontrer le commissaire d'Ivory Street. Celui-ci se précipita vers lui :

– Il paraît, Carlton, que vous étiez au commissariat, hier soir, lorsqu'on a amené un musicien noir ?

– Oui. Un étrange personnage, d'ailleurs ! Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Nous sommes très embêtés à son sujet. Nous ne savons ni son nom ni son adresse, ni d'où il sort. En tout cas, une chose est certaine, c'est qu'il est drogué, mais là, ce qui s'appelle drogué… Le pauvre diable, il est dans un état… Une vraie loque. Je vais faire venir le médecin, il pourra peut-être nous dire avec quoi il s'est piqué, morphine ou coco… Je n'ai jamais vu personne avoir l'air si malade… Il reste à gémir, la tête dans les mains, des heures durant. Il nous a fallu le secouer à trois pour l'amener ici… Il n'y a pas moyen de tirer un mot de lui.

Bien que Jim n'eût plus rien à faire au tribunal, il y resta pour attendre l'affaire du chanteur noir.

– John Smith, appela enfin le président.

Le vagabond de la veille s'avança, soutenu par deux agents, dans un tel état de faiblesse et si ridicule dans son habit de soirée d'étudiant d'Eton, que Jim se sentit pris de pitié à sa vue.

En l'apercevant, le juge eut un haut-le-corps. Il releva ses lunettes et jappa d'une voix irritée :

– Pourquoi n'a-t-on pas donné à cet homme de quoi se laver le visage, avant de l'amener ici ?

Un des gardiens répondit :

– Excusez-nous, Sir, mais il n'était pas en état de faire quoi que ce soit, ce matin, lorsque nous l'avons réveillé… Et même s'il avait eu la force de se laver, cela n'aurait pas servi à grand-chose, parce qu'il faut une graisse spéciale pour enlever le maquillage…

Le magistrat marmonna quelque chose entre ses dents, puis se tournant vers le prévenu, il demanda :

– Avez-vous une déclaration à faire, Mr Smith ?

L'homme ne leva pas la tête.

– Mais qu'a-t-il donc ? Je vois que son adresse n'est pas indiquée sur sa fiche d'accusation. Où habite-t-il ? Quelle est sa profession ?

– Il n'a rien voulu dire…

– L'affaire est remise à huitaine pour supplément d'information ! conclut le juge.

Les deux gardiens se mirent en devoir de faire lever leur prévenu, ce qui n'était pas facile. L'homme semblait complètement insensible à ce qui se passait autour de lui.

Soudain, il parut se réveiller. Il retira son bras qu'un des agents secouait sans ménagement. Il jeta un regard autour de lui et s'écria d'une voix légèrement voilée :

– Voulez-vous avoir la bonté de me dire ce que je fais ici ?

La parfaite distinction avec laquelle ces mots avaient été prononcés surprit le magistrat.

Quant à Jim, il avait reconnu tout de suite cette, voix. Il était impossible de s'y tromper… C'était la voix de sir Joseph Layton…

# 17

En proie à une vive agitation, Jim se fraya un chemin jusqu'au pupitre du juge et lui murmura quelques mots à l'oreille. Les lunettes tombèrent du nez du magistrat.

– Que dites-vous ? Mais c'est impossible !

Ses yeux scrutèrent le visage du prévenu. Celui-ci paraissait complètement épuisé. Ce fut d'une voix angoissée qu'il répéta sa question :

– Puis-je savoir, Messieurs, ce que je…

Il ne put achever. Il chancela. Ses deux gardiens se précipitèrent pour le soutenir et l'emmenèrent hors de la salle. Le juge se leva et cria :

– Conduisez-le dans mon bureau à côté, et couchez-le sur le canapé. L'audience est suspendue pour quinze minutes.

Puis il se tourna vers Jim :

– Êtes-vous bien sûr ? Vous devez vous tromper, Mr Carlton. J'ai vu sir Joseph à plusieurs reprises et je trouve que ce vagabond n'a qu'une très lointaine ressemblance avec lui…

– On a rasé ses moustaches, sans doute, mais, à part ce détail, c'est bien lui, j'en mettrais mes deux mains au feu. Je l'aurais reconnu rien qu'à sa voix.

Jim Carlton et le juge pénétrèrent dans le bureau. Sir Joseph était étendu, les yeux clos, sur un divan. Toute vie semblait l'avoir abandonné. Le juge le regarda un long moment et finit par dire :

– Ma foi, je crois que vous avez raison… Mais par quel étrange caprice du sort est-il venu échouer en correctionnelle ?

Au bout de dix minutes, le magistrat s'en retourna dans la salle et Jim demeura seul auprès du malade. Il envoya l'un des agents chercher un pot de cold cream dans une pharmacie voisine, et l'autre quérir un docteur.

Les cheveux blancs du ministre avaient été teints en noir. Une partie de cette teinture avait dégouliné sur la nuque et le col de sa chemise.

Dès qu'il fut en possession de la crème à démaquiller, Jim se mit à enlever la couche de fond de teint brun qui recouvrait le visage de sir Joseph. Il avait à peine terminé lorsque le docteur arriva. À présent, le visage du malade était d'une pâleur effrayante.

La première chose que fit le docteur fut de relever la manche du patient. Il désigna à Jim un grand nombre de petits points bleus :

– Il s'est piqué. Et comment… Pauvre homme ! Je ne sais pas exactement avec quoi, mais ce qui est certain, c'est que la drogue employée contenait une forte dose de scopolamine.

Laissant Sir Joseph aux mains du médecin, Jim se précipita vers la cabine du téléphone et appela le Premier Ministre.

– J'arrive dans dix minutes, lui répondit celui-ci, ébahi. En attendant, veillez à ce que la presse reste en dehors de tout cela. Demandez au juge, de ma part, de ne pas mentionner cette affaire.

Heureusement, il n'y avait ce matin-là dans la salle qu'un seul reporter judiciaire. Il semblait ne rien avoir remarqué d'anormal ou de particulièrement pittoresque, car il n'avait pas encore pris de notes.

Sir Joseph n'était pas revenu à lui lorsque le Premier Ministre arriva. Celui-ci le considéra un instant en silence, puis leva les bras, en signe de désespoir.

– Quelle affaire, mon Dieu, quelle affaire ! Un chanteur de jazz injuriant un agent, et par-dessus le marché, lui cassant un banjo sur le crâne… Que va-t-il sortir de tout ceci ? Toute cette histoire est à peine croyable… Ah ! Carlton, vous nous auriez rendu un énorme service si vous l'aviez reconnu hier soir, au moment où on l'a amené au commissariat d'Ivory Street…

– Si vous l'aviez vu maquillé, vous comprendriez pourquoi je n'ai pas pu réaliser ce souhait rétrospectif. En plus de cela, il était ivre. Effroyablement ivre… Il empestait le whisky à dix pas… Il ne m'est pas venu à l'idée d'établir une comparaison avec… »

Le Premier Ministre lui coupa la parole :

– Je comprends, bien sûr, bien sûr…

– Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il a dû se droguer entre-temps, depuis son entrée au commissariat… Mais comment ? Personne ne le sait. Ils n'ont rien retrouvé, ni seringue, ni ampoules, ni poudre, ni rien.

Le médecin avait téléphoné pour demander une ambulance. Elle arriva sur ces entrefaites. Un infirmier enveloppa sir Joseph, toujours inconscient, dans une couverture et l'emporta.

Jim demeura encore quelques minutes seul avec le Premier Ministre, à discuter de cette affaire, puis ce dernier s'en retourna chez lui. Jim se fit conduire à la clinique où l'on avait emmené sir Joseph.

Le commissaire d'Ivory Street vint à sa rencontre :

– Devinez un peu ce que nous avons trouvé dans une poche de son pantalon ?

– Oh ! je n'essaierai pas de deviner… Ce doit naturellement être quelque chose d'extraordinaire…

L'officier de police ouvrit son portefeuille et en retira une carte de visite, ou plutôt un bout de carton, car il n'y avait rien d'imprimé dessus.

Jim prit le papier et en le regardant de tout près, il s'aperçut que l'on y avait tracé quelques mots, à l'aide d'une épingle. Il aurait fallu une loupe pour déchiffrer l'inscription. Jim ne distingua que deux mots, écrits en grosses lettres : « Harlow » et « Marling ».

Jim tailla un crayon et en fit tomber la mine, réduite en poudre, sur le carton. Il l'étendit du bout du doigt et put ainsi déchiffrer les premiers mots :

« La personne qui… », ensuite, un blanc, illisible, puis : « instamment priée… », ces deux mots étaient soulignés.

– Qu'en pensez-vous, inspecteur ? demanda le commissaire.

– Ce que je me demande surtout, c'est comment cette carte a bien pu venir se loger dans une poche du pantalon de sir Joseph, puisqu'elle n'y était pas hier, lorsque vous l'avez fouillé…

– Ah ! j'en suis tout à fait sûr, Mr Carlton. Je le jurerais sur ma propre tête. Il n'y avait pas de carte dans la poche de sir Joseph lorsque nous l'avons fouillé hier soir.

# 18

Le lendemain, tous les journaux publièrent en première page la nouvelle de la maladie de sir Joseph Layton.

« Sir Joseph Layton, Secrétaire d'État au Foreign Office, a été emmené d'urgence dans une clinique. Son état est jugé très grave. »

Mais hélas ! ces quelques mots étaient impuissants à effacer l'effet du discours prononcé par sir Joseph devant la Chambre.

Autour de Stratford Harlow, on parla naturellement beaucoup de la panique, de l'effondrement des valeurs, etc. Comme un de ses amis lui demandait si cette dégringolade pouvait être le résultat d'une manœuvre habile, Harlow haussa les épaules et répondit :

– C'est tout à fait impossible, voyons. Un pareil coup ne pouvait être monté qu'avec l'assistance ou la complicité du Secrétaire d'État au Foreign Office… Car son discours seul est responsable de tout ce qui s'est passé… Le discours seul… Il faut croire que Sir Joseph était déjà bien malade lorsqu'il a préparé son discours. Du surmenage sans doute… Enfin, quoi qu'il en soit, c'est bien lui qui porte la responsabilité de cette baisse vertigineuse.

Harlow poussa un petit soupir et poursuivit :

– Le plus curieux est que sir Joseph a passé la soirée chez moi, le soir de ce fameux discours, et il m'a paru tout à fait normal et même plus que normal : brillant. Parfaitement.

Il nous a ravis par son esprit et sa vivacité. Vous jugez de mon étonnement lorsque…

Jim ne quittait pour ainsi dire pas le chevet de sir Joseph. Il voulait absolument être présent lorsqu'il reprendrait connaissance.

Le troisième jour, comme le malade donnait quelques signes d'agitation dans son sommeil, Jim se fit installer un matelas dans la chambre et y passa la nuit. Vers 6 heures du matin, le sommier craqua et Jim s'éveilla en sursaut. Sir Joseph était assis sur son lit, regardant autour de lui avec étonnement. Il vit Jim et le reconnut tout de suite :

– Hello, Carlton ! dit-il d'une petite voix faible et enrouée, alors, vous êtes de la fête aussi ? La voiture est donc complètement hors d'usage ?

Jim s'approcha du lit :

– Rassurez-vous, sir Joseph, il n'y a rien de grave. Ne vous faites pas de souci…

Le malade parcourait du regard les murs blancs de la pièce :

– Nous sommes dans un hôpital, n'est-ce-pas ?

– Oui, une clinique…

– Êtes-vous blessé, Carlton ?

– Non, sir Joseph. Je suis venu vous rendre visite, pour vous tenir compagnie…

– J'ai l'impression que ma tête va éclater… C'est à la tête que j'ai reçu le choc, n'est-ce pas ? J'ai si mal, si mal…

Pouvez-vous me donner quelque chose à boire ou cela m'est-il défendu ?

Jim lui versa un verre d'eau et le soutint pendant qu'il buvait.

– Alors, vous n'avez rien de cassé ? Tant mieux. C'est la faute du chauffeur… La route était gelée. Je lui ai dit d'aller doucement, mais il n'en a fait qu'à sa tête…

Il tendit le verre vide à Jim, puis il essaya de remuer ses jambes, l'une après l'autre, prudemment.

– Vous non plus, vous n'avez rien de cassé, sir Joseph. Seulement une forte commotion nerveuse… Ça passera très vite… Ce sera l'affaire de quelques jours…

– Commotion, répéta le malade et il se laissa retomber sur ses oreillers. Une commotion, c'est bien cela… Et Harlow…

Jim approcha sa chaise du lit. Il prit une main du malade dans les siennes :

– Harlow ? Qu'est-ce qu'il a fait, Harlow ?

– Je suis allé hier soir chez lui… (Il ne se rendait pas compte que trois jours s'étaient écoulés depuis cette fameuse soirée.) C'est un homme charmant, tellement aimable… Il connaît beaucoup d'anecdotes très drôles… Il y avait des hommes à la peau mate, des Macédoniens ou des Bulgares. Harlow était le plus élégant, mais pas le plus distingué… Ah ! non, trop de diamants, beaucoup trop…

Le médecin, qui dormait dans la pièce à côté, s'était réveillé. Il frappa et entra, ayant passé une blouse blanche par-dessus son pyjama.

– C’est vous le docteur ? Bonjour, docteur. Je vais très bien, je vous remercie… Qu’est-ce qui m’est arrivé ? Un accident, puis une attaque, sans doute ?

Le docteur lui prit le poignet. Jim tourna le dos au malade et dit en clignant de l’œil au médecin :

– Sir Joseph se souvient fort bien de son accident de voiture…

Le vieil homme était dans un état de faiblesse extrême. Mais telle était la vivacité de son esprit, même en ces circonstances tragiques, qu’il se douta qu’on lui cachait quelque chose.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? Je veux le savoir ! Dites-le-moi, docteur !

– Je vais vous poser une question : avez-vous l’habitude de prendre des stupéfiants ?

– Des stupéfiants ? s’indigna sir Joseph. Mais quelle folie ! Je ne prends même pas de remèdes, lorsqu’ils me sont prescrits par mon médecin ! J’ai horreur des drogues de toutes sortes, calmants ou autres.

– Alors, je ne vous prescrirai aucun médicament ! Les seules choses dont vous avez d’ailleurs besoin en ce moment sont le repos et le sommeil.

– Et la nourriture, ajouta sir Joseph, je meurs de faim et je crois que tous mes malaises viennent de là…

Le médecin et Jim se regardèrent et sourirent. Cet appétit leur semblait de très bon augure.

– Nous allons vous faire monter une aile de poulet !

Le médecin entraîna Jim hors de la chambre.

– Vous pouvez le laisser maintenant. Il est hors de danger. Je n'aurais jamais espéré qu'il retrouve ses esprits si vite… La dose était suffisante pour terrasser un cheval… C'est un crime. À son âge, il aurait pu en mourir…

Dans la matinée, Jim se rendit chez le Premier Ministre.

– Il ne se souvient de rien. Il croit que c'est hier qu'il a passé la soirée chez Harlow. Il est persuadé que sa voiture est entrée en collision avec une autre, en revenant de Greenhart House. Il ne se souvient pas de son discours… Le médecin défend qu'on lui parle de cela avant qu'il soit tout à fait rétabli.

– Nous ne sommes guère plus avancés qu'avant d'avoir retrouvé sir Joseph… Vous y comprenez quelque chose, vous, à toute cette histoire ? Pour moi, c'est du chinois !

– J'ai un très grave soupçon contre quelqu'un… Mais, comme je n'ai aucune certitude, il faudrait, pour poursuivre mon enquête, que je fasse quelque chose qui n'est pas admis par la loi… Que je m'introduise dans une maison par effraction, par exemple…

– Introduisez-vous où vous voudrez, mon cher Carlton, faites ce que bon vous semblera, mais tâchez d'éclaircir cette affaire. Quoi que vous entrepreniez, je vous soutiendrai et vous protégerai. Il faut lever cette suspicion qui pèse sur tout le Cabinet.

# 19

Quatre cent quinze télégrammes furent expédiés en un seul jour, tous rédigés de la même façon :

« Transmettre immédiatement par câble à la Lombard Bank, succursale de Carr Street, tous profits réalisés dans la Transaction 17. Accusez réception. Rata. »

Ces messages furent expédiés à 3 heures du matin, de la Poste Centrale.

L'un des directeurs de la Lombard Bank était une vieille connaissance d'Ellenbury. Ils avaient eu affaire ensemble autrefois.

Une fois entré dans la banque, Ellenbury alla droit à son bureau :

– J'attends des versements par câble, en grande quantité…

Le directeur fronça les sourcils :

– Encore la *Rata,* hein ? Comment pouvez-vous prêter la main à de telles affaires, Ellenbury ? Vous me surprenez. Se peut-il que vous ignoriez ce qui se dit dans la City au sujet de cette compagnie ?

Ellenbury se fit humble :

– Le destin ne m'a pas donné à choisir entre plusieurs solutions… J'ai trouvé une situation, une seule, et je l'ai ac-

ceptée. J'aurais été bien embarrassé d'agir autrement. Il faut bien se nourrir.

– Combien Harlow a-t-il mis dans sa poche à la faveur de cette gigantesque escroquerie ?

– Ça, mon cher ami, je vous le dirai lorsque je ne travaillerai plus pour lui…

Dans la soirée, les remises commencèrent d'affluer de toutes parts, Johannesburg, d'abord, puis Chicago, New York, Toronto, Sydney.

Ellenbury laissa les câbles s'amonceler pendant deux jours sur le bureau du directeur de la Lombard Bank.

Pendant ces deux jours, Ellenbury fit une curieuse découverte : il tenait à sa petite maison de Nordwood. Il l'avait toujours trouvée laide et croyait la détester. Pas du tout ! C'est lorsqu'on est sur le point de quitter les gens, ou les choses, qu'on s'aperçoit du degré d'affection qu'on leur porte.

Comme il rentrait chez lui ce soir-là, le jardinier vint à sa rencontre, un sac jeté sur ses épaules pour se protéger de la pluie.

– J'ai un ami qui se fait bâtir une petite maison. Il me donnerait de la terre pour combler la fosse, si vous le désirez.

Ellenbury ne répondit pas tout de suite. Ce grand trou béant au fond du jardin l'avait agacé depuis le premier jour. Pendant trente ans, il s'était refusé à le faire boucher. Il rêvait de le transformer en pièce d'eau, avec un jet d'eau au milieu, des nénuphars et des carpes… Maintenant, comme tout cela avait peu d'importance… La fosse demeurerait

fosse. Cela lui était égal. Il n'avait plus la tête à s'occuper de pareils détails.

Il traversa le jardin et s'arrêta près du trou, pensif. Déjà, le jardinier avait accumulé sur le bord un tas de débris et détritus de toutes sortes.

– Bon, alors c'est entendu, nous allons boucher ça et nous n'en parlerons plus. Mais ça ne presse pas. Il y a du travail plus urgent dans le potager.

Ellenbury fit demi-tour et rentra chez lui.

Le lendemain, il descendit prendre son petit déjeuner de fort mauvaise humeur. Il s'était réveillé un peu tard et avait dû se dépêcher, et il avait horreur d'être bousculé le matin.

La voiture que la *Rata* louait pour lui au mois l'attendait déjà depuis une bonne demi-heure. Lorsqu'il ouvrit la portière, le chauffeur lui dit :

– Bonjour, Monsieur. Quel sale temps ! Il fait meilleur dans son lit que sur les routes !

Ellenbury ne répondit rien. Il connaissait un garage, lui, où les chauffeurs avaient la discrétion pour consigne, où ils ne posaient pas aux clients des questions intempestives, où ils s'abstenaient de toute familiarité. C'était le Garage Nova, bien connu d'un certain monde… Lorsque, par exemple, les détectives arrivaient chez Nova et demandaient :

– Quel est le chauffeur qui a conduit un étranger dans plusieurs bijouteries hier après-midi ? Nous sommes chargés d'enquêter sur un vol d'un demi-million de diamants.

Le Garage Nova répondait :

– Ah ! Est-ce possible ? Et comment était-il ce monsieur ?

– Comme ceci et comme cela…

Le gérant devenait alors très vague, prenait l'air résolument crétin :

– Je ne sais pas… Je ne l'ai pas vu… Il faudrait interroger les chauffeurs, ils sont au travail en ce moment.

La police attendait leur retour et la même scène recommençait : ils n'avaient rien vu et ne se souvenaient de rien. On avait beau aider leur mémoire défaillante avec des photos et des signalements, ils ne reconnaissaient personne. Ils voyaient trop de monde pour pouvoir se souvenir de la couleur des manteaux et des chapeaux de leurs clients.

Ce fut à ce garage d'un genre spécial qu'Ellenbury s'adressa dans l'après-midi de ce jour-là.

On lui donna un chauffeur qui avait l'air d'une brute épaisse. Les pointes de sa moustache noire tremblaient continuellement, car il mâchait du chewing-gum. Ellenbury se fit conduire à la Lombard Bank. Il avait acheté au préalable deux belles valises de cuir, de taille normale.

Tandis qu'il empilait des liasses de billets de banque dans ses deux valises, il eut à subir les remarques désobligeantes du directeur. Mais Ellenbury demeurait parfaitement calme et comptait et alignait soigneusement les paquets.

Lorsqu'il eut fini, il emporta ses valises après avoir salué le directeur d'un sourire. Il n'aurait jamais cru qu'une valise remplie de papier-monnaie pût être si lourde.

Un grave souci le tenaillait maintenant : comment allait-il se débrouiller avec la douane à Calais ? En admettant qu'on ouvrît une seule de ses valises, une pareille quantité d'argent ne manquerait pas de sembler bien étrange… Il faudrait fournir des explications. Que dirait-il au juste ? Il se ferait passer pour un vieux rentier avare, qui se méfie des banques. Peut-être valait-il mieux faire enregistrer la valise en transit. Il se décida finalement à se faire une sorte de cotte de mailles en billets de banque, à en mettre dans toutes ses poches et encore dans une mallette qu'il garderait à la main. Pour le reste, il allait se l'expédier par mandats et lettres recommandées, ce soir même, poste restante, à Lucerne, Davos, Venise, Florence, Rome, Monte-Carlo, etc.

## 20

Mr Ellenbury se fit arrêter devant une papeterie et envoya le chauffeur lui acheter des enveloppes toilées. Puis il donna l'adresse de son bureau personnel de Theobald Road. Il pria le chauffeur de l'attendre une petite heure et lui donna de quoi aller boire quelque chose.

Fiévreusement il se mit à faire de petits tas de billets de banque et à les mettre sous enveloppe.

Mr Ellenbury,

Hôtel Reina Christina,

Algésiras.

Partout où il connaissait le nom d'un hôtel, pour avoir reçu des lettres d'un client ou d'un ami, il s'adressa des lettres recommandées. Il se ferait un plaisir d'aller les cueillir, un peu partout, en se promenant.

Il nageait déjà en plein rêve, lorsqu'un léger coup frappé à la porte lui fit pousser un cri.

Furieux contre lui-même, il alla ouvrir la porte. Une jeune fille se tenait sur le palier, un parapluie dégoulinant à la main. Il ne s'était pas aperçu jusque-là qu'il pleuvait à torrents.

La jeune fille, qui n'avait jamais vu de sa vie autant d'argent étalé sur une table, demeurait bouche bée, oubliant ce qu'elle était venue faire. Agacé par cette contemplation silencieuse, Ellenbury lui dit :

– Eh bien ! miss ? Que désirez-vous ?

Aileen Rivers détacha ses yeux de la table fabuleuse.

– Excusez-moi, Monsieur, je voulais parler à votre clerc, mais je vois que vous êtes seul.

– Vous êtes la secrétaire de Stebbings, dit-il en la reconnaissant tout à coup. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Elle sortit une enveloppe de son sac et la lui tendit.

Il essaya de lire la lettre, mais les mots dansaient devant ses yeux. Il fit un effort surhumain pour comprendre quelque chose à ce qu'il lisait, mais cela lui fut impossible. Il ne voyait rien, il ne comprenait rien. Une seule chose comptait : on avait vu ses liasses de billets éparpillées sur la table, avec les deux valises toutes neuves, prêtes à les engloutir, et les enveloppes volumineuses, portant toutes la mention « Recommandé »…

– Je vois, je vois, bredouilla-t-il. Il s'agit d'un bail d'un de vos anciens clients… Je m'en occuperai demain ; aujourd'hui, je n'en ai pas le temps.

Miss Rivers répondit :

– Mr Harlow a été averti de son côté. Je dois lui apporter les papiers ce soir.

Le petit homme sursauta :

– Harlow ? Vous avez dit Harlow ? Vous allez chez lui ce soir ?

La jeune fille le regarda avec étonnement : n'avait-il donc pas lu la lettre ? Il s'agissait d'un ancien bail de miss

Mercy Harlow, qui par mégarde était resté entre les mains de Mr Stebbings, son notaire.

– Oui, je me rends à Greenhart House en sortant d'ici.

Le cerveau d'Ellenbury refusait décidément de fonctionner.

Il ne trouvait aucune solution, il ne voyait pas de moyen d'empêcher cette jeune fille de se rendre chez Harlow. Il s'assit, les jambes molles. La sueur perlait à son front. Et pourtant il fallait empêcher cette rencontre à tout prix. Que faire ? Il se sentait devenir fou. Il lui semblait entendre Harlow : « Avez-vous vu Mr Ellenbury ?

– Oui, il mettait de l'argent dans des enveloppes… Il en avait deux pleines valises devant lui… »

Il avait l'air si vieux, si fatigué, si malheureux, qu'Aileen ne fut qu'à demi étonnée lorsqu'il lui dit :

– Vous me voyez bien soucieux ce soir… Ma femme est malade, très malade… Elle n'a pas quitté son lit depuis quinze ans. Mais depuis quelques jours son mal s'aggrave. Aujourd'hui surtout, elle est bien bas…

Aileen se sentait tout apitoyée.

– Quelle extraordinaire coïncidence que vous soyez venue justement aujourd'hui ! Ma femme m'a demandé ce matin de vos nouvelles… Elle aimerait tant vous voir !

Aileen n'en crut pas ses oreilles et se demanda si le chagrin n'avait pas un peu dérangé la cervelle du vieil homme.

– Moi ? Mais elle ne me connaît pas ! Nous ne nous sommes jamais vues !

– Si, mais vous ne pouvez pas vous en souvenir : vous étiez un bébé encore ! Ma pauvre femme a très bien connu votre mère… Elles étaient amies de pension.

Aileen se dit qu'après tout c'était possible. Sa mère était morte depuis longtemps et elle n'avait conservé d'elle qu'un souvenir fort vague.

– Je voulais justement demander à Stebbings de me laisser vous enlever à 5 heures pour vous conduire auprès de ma femme. Une petite visite lui ferait tant de bien, ne serait-ce que pour la distraire un moment.

– Je ne sais pas si c'est possible ce soir… répondit la jeune fille. La journée n'est pas finie. Vous savez que je dois encore passer chez Mr Harlow, et ensuite, retourner à l'étude pour rendre compte de ma visite à Mr Stebbings…

– Vous aurez bien assez de temps. La voiture est devant la porte, je vous emmène et vous ramène en une heure. Voulez-vous venir ?

– Je veux bien, mais il faut que je sois de retour à 6 heures. Me permettez-vous de donner un coup de téléphone à Mr Stebbings, pour lui expliquer…

– Nous téléphonerons de Royalton House. Pour l'instant, dépêchons-nous. Voulez-vous m'aider à mettre tout cet argent dans ces deux valises. Tout cela appartient à Harlow, miss Rivers, le tas entier… Croyez-vous qu'il a de la veine ! Il faut dire aussi qu'il le mérite. C'est une intelligence remarquable.

– Remarquable, répéta Aileen avec conviction.

Elle s'était réjouie tout l'après-midi de cette visite. Il lui plaisait.

Pendant qu'ils roulaient vers Norwood, Ellenbury fit des efforts désespérés pour parler à la jeune fille et réfléchir à la fois. Elle était le seul obstacle qui se dressait entre son rêve et lui. Il fallait supprimer cet obstacle… Tandis qu'il envisageait divers moyens de procéder, il ne cessait de parler de sa femme, de sa maladie, de ses caprices. Il avait la sensation que sa tête était prise dans un étau.

Lorsqu'ils arrivèrent devant Royalton House, la grille était fermée. Le chauffeur voulut descendre pour l'ouvrir, mais Ellenbury l'en empêcha :

– Non, ce n'est pas la peine d'entrer. Il y a juste un petit bout de jardin à traverser. Ma femme est tellement nerveuse que je préfère lui éviter toute émotion superflue… Si elle entendait le bruit d'une voiture, elle se mettrait dans tous ses états.

Il glissa deux billets dans la main du chauffeur et le pria d'attendre un quart d'heure avant de s'en aller.

Il faisait un temps abominable. Aileen enfonçait dans la boue jusqu'aux chevilles. Elle regretta que son compagnon eût congédié la voiture à la grille. Le vent soufflait si violemment qu'ils ne pouvaient comprendre ce qu'ils se disaient. Bientôt, la jeune fille distingua la maison, mais à son grand étonnement, au lieu de se diriger vers elle, Ellenbury la conduisait vers le fond du jardin. La maison était maintenant derrière eux. Ellenbury s'arrêta devant une espèce de hangar, la chaufferie des serres, et en poussa la porte.

« Mais que diable venons-nous faire ici ? » se demanda Aileen.

– Attendez-moi une seconde, je vais chercher l'une des valises qui est restée devant la serre.

Aileen fit quelques pas, éclairée par un bout de chandelle qu'Ellenbury avait allumé en entrant. Elle poussa une porte et se trouva devant une sorte de fosse où rouillait de la vieille ferraille. Des pots de fleurs vides étaient entassés dans un coin.

Mais ce dont Aileen ne se doutait pas, c'est qu'elle avait bel et bien été enfermée dans le hangar par Ellenbury.

Il avait couru jusqu'à la maison. Là, il avait sonné la bonne et lui avait demandé de lui descendre un complet et son meilleur pardessus, car ses vêtements étaient mouillés. Il lui recommanda en outre de ne pas dire à sa femme qu'il était rentré.

La domestique revint avec le complet et le manteau, les posa sur un fauteuil, ranima le feu et annonça qu'elle allait faire du thé. Il la remercia et lui dit, lorsqu'elle eut apporté la théière et une tasse :

– Je n'ai plus besoin de vous. Vous pouvez retourner auprès de Madame.

Dès qu'elle fut montée, il se leva et descendit à la cave. Il y avait une hache pendue derrière la porte, avec d'autres outils. Il la décrocha et remonta dans la salle à manger.

Il la posa sur la table devant lui.

Quelle abominable chose qu'une hache ! Il fallait donc se servir de cet instrument barbare, lourd, épais, tranchant. Il frissonna.

« Il n'y a pas de bon Dieu… Il n'y a qu'une fatalité féroce. Ne pourrait-on pas me laisser partir tranquillement avec mes deux valises, moi, un pauvre vieil homme à cheveux blancs… Je n'ai peut-être plus qu'une ou deux années à

vivre… Et voilà qu'au moment où j'allais goûter quelques joies, m'en aller pour toujours dans des pays ensoleillés et fleuris… » Les larmes jaillirent de ses yeux. La tête dans les mains, il sanglota pendant un bon moment.

Et cette pauvre jeune fille, si jeune, si belle, et qui n'avait fait de mal à personne… Pourquoi le sort lui réservait-il une mort si cruelle… Il se demandait s'il aurait la force… Et tout ça à cause de cette crapule de Harlow…

Il se leva. Il ne servait à rien de s'attendrir. Le temps pressait. Il mit la hache sous son bras et se dirigea vers le jardin.

Il ouvrit la porte du hangar. La bougie était presque entièrement consumée. La mèche nageait dans le fond du bougeoir et donnait encore une faible lueur bleue. La jeune fille se tenait debout devant lui, les yeux rivés sur la hache qu'il tenait à deux mains. Elle devint pâle comme la mort. Elle essaya de crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche grande ouverte.

Fermant les yeux, retenant un sanglot, Ellenbury donna un grand coup de hache au hasard, de toutes ses forces.

# 21

Lorsque l'inspecteur Elk pénétra dans le bureau de son ami, il le trouva en train d'étudier un plan.

– Bonjour, comment va ?

Jim roula le plan et le mit dans sa poche.

– Pas mal. Voulez-vous m'aider dans une entreprise dangereuse… ? Il s'agit en fait de pénétrer par effraction chez quelqu'un de notre connaissance… Vous me seriez très utile…

– Entendu. Et où doit-il avoir lieu, votre cambriolage ?

– À Park Lane. Je projette l'inspection d'une demeure élégante.

– Ne serait-ce pas, par hasard, Greenhart House ?

– Bien deviné ! J'avais espéré qu'il y aurait du brouillard, mais la pluie l'a chassé.

– Tant mieux. Le brouillard n'est d'aucun secours à un cambrioleur tandis que la pluie incite les agents à s'abriter sous les porches.

La maison de Harlow avait ceci de particulier qu'elle se tenait à l'écart de ses voisines et que son petit jardin était entouré d'une grille, doublée d'une haute haie de lauriers-roses.

Jim réussit à grimper, grâce à des efforts inouïs, le long de la façade. En montant, il essaya à plusieurs reprises de pénétrer à l'intérieur par une fenêtre. Mais elles étaient

toutes fermées de l'intérieur, avec un système de barres. Vouloir les forcer eût attiré l'attention à coup sûr. De fenêtre en fenêtre, d'étage en étage, il parvint jusque sur le toit de la maison, aménagé en terrasse. Prudemment, il déroula une échelle pliante et la fixa au parapet par deux crochets, pour se ménager une issue en cas d'alerte.

Il regarda autour de lui. La tempête soufflait furieusement. Il ne distinguait qu'une seule porte, de l'autre côté de la terrasse, et pas une quelconque porte de grenier, un panneau solide, clouté. Il se dirigea vers elle, sûr de la trouver verrouillée. Comme il s'approchait, il entendit un bruit de pas et de conversation, venant de l'intérieur. Il tendit l'oreille.

– Mais oui, mon pauvre ami, il pleut et il vente. Il pleut toujours à Londres, et quand il ne pleut pas, il y a du brouillard. Je reviens à l'instant du garage ; le temps de traverser le jardin et je suis trempé jusqu'aux os. Ça ne fait rien, vous ne pouvez pas rester continuellement penché sur vos livres. Il faut prendre l'air deux fois par jour, quel que soit le temps, autrement vous tomberez malade.

La porte s'ouvrit et deux hommes sortirent sur la terrasse.

Jim reconnut parfaitement la voix de Harlow, mais il fut surpris de la douceur de son intonation. Il parlait comme on parle aux enfants, avec bonne humeur et indulgence.

– Vous êtes vraiment un drôle de numéro. Vous avez encore oublié votre écharpe et vos gants… Il est vrai que tous les savants passent pour étourdis. Prenez mon cache-col, là, ça va mieux ?

– Je n'ai pas froid du tout…

– Tatata ! fit Harlow.

Jim le vit s’arrêter, enrouler sa propre écharpe autour du cou de son compagnon et boutonner son manteau.

– Je vous remercie, Harlow. Maintenant, je vais vous demander encore une fois de…

Le reste de la phrase se perdit dans le vent. Les deux hommes se trouvaient à l’autre bout de la terrasse, Jim était cramponné à la balustrade de pierre, côté extérieur, il ne pouvait se déplacer sans attirer l’attention sur lui. Il regrettait maintenant de n’avoir pas gardé son échelle de corde sur son dos et redoutait qu’Harlow ne la remarquât.

Les deux hommes firent demi-tour et revinrent sur leurs pas.

– Non, non, mon vieux, n’insistez pas… Ça me fait de la peine de vous refuser quelque chose, mais cette fois j’y suis obligé. Je trouve que vous vous fatiguez déjà beaucoup trop à lire toute la journée ! Si, en plus, vous vous mettez à écrire, ça n’ira plus. Je vous en prie, mon cher Marling, soyez raisonnable.

Marling ! Jim retint son souffle. Les deux promeneurs étaient tout près : s’il s’était levé, il aurait pu les toucher de la main.

Ils s’éloignèrent encore et s’accoudèrent au parapet, le dos tourné contre le vent.

Tout à coup une exclamation retentit :

– Qu’est-ce qui dégringole là ?

Jim perçut, en effet, un bruit métallique, la chute de quelque chose sur le sol, en bas… Il dut se mordre les lèvres pour ne pas pousser un cri : son échelle ! C'étaient les deux crochets de fer qui avaient fait ce bruit en tombant… Comment allait-il sortir de là ?

– C'est avec mon genou que j'ai poussé quelque chose, dit l'inconnu.

– Mais qu'était-ce donc ? interrogea Harlow avec impatience.

– Je ne sais pas, une sorte de crochet, il m'a semblé.

Il ne restait à Jim qu'une chose à faire : tandis que les hommes regardaient en bas, penchés sur le parapet, se glisser vite par la porte restée ouverte, descendre l'escalier et sortir par la porte d'entrée. Mais il n'eut pas le temps de mettre ce plan à exécution. Les deux hommes revenaient.

– Je suis absolument sûr de n'avoir rien posé sur cette balustrade. En tout cas, il n'y avait rien ce matin ; je l'aurais remarqué, d'autant plus que ce devait être quelque chose d'assez volumineux, si j'en juge par le bruit. Nous allons redescendre.

Jim entendit la porte se refermer sur eux et leurs pas dans l'escalier.

Il sortit de sa poche un calepin et en déchira une feuille. Il y griffonna un message pour Elk. Puis il entortilla une pièce de monnaie dans ce papier, de manière à lui donner du poids, et lança le tout dans la direction de son camarade. Il espérait qu'Elk entendrait la pièce tomber. Il attendit un quart d'heure, mais rien ne se passa. Alors il se mit à faire le tour de la terrasse pour se réchauffer.

Comme il passait devant la porte, machinalement, il essaya de l'ouvrir. Elle céda. Sans doute, Harlow, dans sa hâte, avait-il oublié de la verrouiller. Prudemment, il descendit quelques marches. Une faible lueur venue d'en bas éclairait l'escalier. Lorsqu'il eut descendu une trentaine de marches, il vit que l'escalier donnait directement dans une sorte de salon élégamment meublé. Il s'arrêta un instant et tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvenait de cette pièce. Il voyait maintenant un bureau, couvert de livres et de papiers, et la petite lampe qui éclairait la pièce. Jim s'avança résolument dans la pièce et éteignit la lumière. Il ouvrit la porte et se trouva sur un large palier.

Toutes ces portes ouvertes, ou entrouvertes, ou avec la clef sur la serrure, comme celle qu'il avait à sa gauche, c'était là une chose assez étrange, à cette heure de la nuit. Il avait la certitude que sa présence avait été remarquée. Il perçut un bruit à l'extérieur. Il lui sembla reconnaître la voix de Harlow, entre autres. Il donna deux tours de clef et se précipita dans l'escalier. Il eut encore le temps d'entendre une exclamation de colère. Il descendit les étages quatre à quatre et eut la chance de ne rencontrer personne sur son chemin. Il se précipita sur la porte d'entrée, mais dès qu'il eut touché la poignée, une décharge électrique le jeta à plat ventre.

– Ah ! le bandit ! s'exclama-t-il en se relevant.

La violence du courant l'avait paralysé. Il s'approcha de la porte et l'inspecta de près à l'aide de sa lampe de poche. Il remarqua deux boutons de porcelaine sur le mur, et pressa l'un d'eux. Le lustre du hall s'alluma. Vite, il l'éteignit et pressa l'autre bouton. Aucune lumière ne s'alluma dans le hall. Ce doit être le courant, se dit Jim, et il toucha la poi-

gnée du bout du doigt, avec précaution. Puis il l'empoigna à pleine main et bondit au-dehors. Il l'avait échappé belle ! Il respira profondément et courut vers sa voiture, auprès de laquelle se tenait l'inspecteur Elk, dans un état voisin du désespoir.

– Ah ! enfin, vous voilà ! C'est pas trop tôt. J'étais sur le point d'aller chercher du renfort. Ça fait une heure que je vous ai perdu de vue !

– Vous n'avez pas reçu mon message ?

– J'ai reçu votre échelle sur le coin de la figure, si c'est ça que vous appelez un message.

Les deux détectives montèrent en voiture et retournèrent à Scotland Yard. Il était près de 2 heures du matin.

Le premier homme que vit Jim en entrant fut Brown. Il en ressentit un pincement au cœur.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Miss Rivers n'est pas rentrée à la pension ce soir… J'ai téléphoné chez Stebbings, il m'a répondu que la jeune fille a quitté l'étude à 4 heures et demie pour aller remettre deux lettres : l'une à Ellenbury, l'autre à Harlow. J'ai pu avoir Ellenbury au téléphone, il a vu miss Rivers à 5 heures moins un quart, mais ne sait pas ce qu'elle a fait depuis.

– Dites donc, fit Elk, pendant que vous étiez en train de vous promener sur les toits, j'ai vu Harlow arriver à son garage et ce qui m'a étonné, c'est qu'il ne conduisait pas sa propre voiture mais une sorte de vieux tacot… Il est resté très longtemps dans son garage. Je parie que…

Jim n'en entendit pas davantage. Lui aussi établissait une corrélation entre Harlow et la disparition de Miss Rivers.

À 2 heures et demie, les deux hommes sonnaient à la porte de Greenhart House, munis d'un mandat de perquisition en bonne et due forme.

Stratford Harlow était en train de fumer son dernier cigare. Lorsqu'il eut jeté les yeux sur le papier que lui tendait Elk, il s'exclama :

– Comme c'est amusant ! Mr Carlton, en votre qualité d'ami, j'espère que vous me permettrez de prendre une photo de ce document. Elle me serait précieuse car je prépare en ce moment mon autobiographie et je veux y mettre le plus de pittoresque possible.

Jim admira ce sang-froid.

– Économisez votre salive, Mr Harlow. J'aurais pu venir vous arrêter pour le meurtre de Mrs Gibbins ou pour l'outrage que vous avez commis sur la personne de sir Joseph Layton. Mais aujourd'hui, c'est autre chose qui m'amène…

L'inspecteur fut interrompu par une voix aigre et furieuse qui venait du corridor :

– Qui est-ce qui parle de meurtre ici et d'arrestation ? Qui a été tué, je voudrais bien le savoir ?

Mrs Edwins, la gouvernante, parut sur le seuil de la bibliothèque. Tout le monde se tourna vers elle. Ses yeux brûlaient d'une flamme mauvaise. Harlow se leva et la prit par le bras.

– Allez-vous-en, Lucy Edwins ! Nous n'avons pas besoin de vous. Ce n'est pas vous qui avez tué, ajouta-t-il plaisamment, votre passion des effets dramatiques vous perdra !

La vieille femme tourna sur ses talons et s'en alla, sans un mot.

– Trêve de plaisanteries, Mr Carlton ! Dites-moi ce que vous espérez trouver chez moi ? J'imagine que ce doit être quelque chose de très important, pour que vous vous dérangiez à 3 heures du matin !

– Je pense trouver ici beaucoup de choses. Mais avant tout je suis venu chercher miss Aileen Rivers… Elle est venue vous apporter une lettre ce soir à 6 heures ou 6 heures et demie, et elle n'a pas été vue depuis…

Harlow semblait s'amuser énormément :

– Pas été vue par vous ! C'est ce que vous voulez dire, je suppose ?

Son ton était tellement ironique que Jim aurait voulu le gifler. Il se contint et poursuivit :

– En sortant des bureaux d'Ellenbury, à 5 heures et demie, miss Rivers est montée dans une voiture de louage, en compagnie d'Ellenbury. La chose ne fait pas de doute. Voulez-vous me dire où se trouve Miss Rivers en ce moment ?

Harlow se dirigea vers son bureau en sifflotant. Il ouvrit un tiroir, en sortit un trousseau de clefs et le tendit à Jim :

– Tenez, mon ami, vous semblez tellement agité… Vous me faites vraiment pitié… Vous ne croiriez pas un mot de tout ce que je pourrais vous dire, alors, il vaut mieux que

vous voyiez vous-même… Fouillez la maison de fond en comble…

Les trois hommes s'engagèrent dans l'escalier, Harlow montrant le chemin, Elk fermant la marche et furetant dans tous les coins, avec la conscience d'un chien d'arrêt.

– Ceci, Mr Carlton, est la chambre de ma gouvernante, celle que vous avez fermée à double tour, il y a un peu plus d'une heure…

– Et celle-ci ?

Harlow ouvrit la porte toute grande. Les deux policiers entrèrent. La pièce se trouvait exactement dans le même état qu'au moment où Carlton l'avait traversée, venant de la terrasse.

Il s'engagea dans l'escalier :

– Nous allons commencer par le toit.

Harlow ne se donna pas la peine de les accompagner. D'en bas, il leur cria :

– Avez-vous trouvé un escalier dérobé, ou une porte secrète ?

De toute évidence, il se moquait d'eux.

– Si je n'avais pas d'autres occupations, reprit-il, je me serais amusé à faire installer chez moi ce genre de dispositifs. On presse un bouton, un ressort se déclenche, et un étroit escalier apparaît, construit dans une colonne de marbre creuse, d'aspect innocent… Je trouve toutes ces inventions extrêmement poétiques.

Jim fouilla toutes les chambres. Furieux de n'avoir rien trouvé et ne pouvant pas se décider à sortir, il demanda :

– Vous avez des caves ? Puis-je les visiter ?

– Mais comment donc !

Harlow les conduisit dans la cuisine et de là à la cave, par un large escalier de pierre. Deux des caves servaient à conserver le vin et la troisième était remplie de charbon et de bois de chauffage.

– Comment, c'est tout ce que vous avez comme caves ? Dans une pareille maison ? s'étonna Jim.

– Mon Dieu, que vous êtes méfiant, mon cher Carlton ! Je n'ai pas d'autres caves que celles-ci. Mais, si vous le désirez, je vais vous conduire au garage, à l'autre bout du jardin. Ainsi vous aurez vraiment tout vu !

Ils sortirent et se dirigèrent vers le garage. Harlow ouvrit la porte et donna de la lumière.

L'angoisse de Jim grandissait de minute en minute. À la fin, n'y tenant plus, il se tourna vers Harlow et lui demanda pour la deuxième fois :

– Harlow, où cachez-vous Aileen Rivers ? Je suis sûr que vous savez où elle se trouve…

Harlow sourit et, d'un geste paternel, posa la main sur l'épaule du jeune homme.

– C'est beau l'amour, c'est beau la jeunesse… Voulez-vous faire une petite promenade avec moi ? Oh ! très courte ! Cette petite promenade vous apprendra tout ce que vous désirez savoir, et même davantage…

Ce disant, il ouvrit la porte de sa limousine et invita du geste les deux policiers à monter. Il ferma la portière sur eux et, au lieu de prendre place au volant, il courut au mur, éteignit la lumière et pressa un bouton. Un bruit de moteur se fit entendre.

La voiture commença de s'enfoncer lentement. Bientôt, ils virent le plancher du garage au-dessus de leurs têtes, avec le trou rectangulaire du monte-charge au milieu.

Il leur sembla que l'ascenseur les emmenait jusqu'au fond de la terre, tellement le temps leur sembla long. Enfin, la machine s'arrêta, le monte-charge se souleva d'un côté et projeta la voiture dans une sorte de couloir. Elle vint buter contre deux tampons de caoutchouc.

Jim et son compagnon sortirent et firent le tour du local dans lequel ils se trouvaient. La pièce était équipée comme n'importe quel garage souterrain : murs blanchis, sol asphalté, une prise d'eau et d'électricité. C'était tout. Deux autres voitures s'y trouvaient déjà garées. L'une d'elles, une vulgaire berline, était couverte de boue encore fraîche. Dans le fond, se trouvait une porte de fer, fermée par un gros cadenas. « Une réserve de carburant », pensa Elk.

– Eh bien ! mon pauvre Elk ! Que pensez-vous de tout cela ?

– Je suis étonné, répondit simplement Elk. Je n'aurais pas cru que le dénouement était si proche…

– Quel dénouement ?

– Harlow est cuit. Toutes sortes de petites blagues, ça va. Mais le truc du chanteur noir était déjà un peu fort… Ça va se gâter, et vite.

Un petit bruit venant du fond de la pièce leur fit tourner la tête. On frappait à la porte de fer.

Les deux hommes se regardèrent, éberlués.

– Ce n'est pas un garage, murmura Elk, ce sont des oubliettes !

Il essaya d'ouvrir le cadenas et s'aperçut qu'il n'avait pas été fermé à clef. Il l'enleva sans peine et ouvrit la porte à deux battants.

Le spectacle qui s'offrit à leur vue les cloua de stupeur.

Un vieil homme se tenait immobile, debout au milieu de la pièce. Ses cheveux blancs en désordre lui couvraient le visage. Son regard était d'une fixité effrayante ; il avait retiré une partie de ses vêtements. Sans doute dormait-il, lorsque le bruit de l'ascenseur l'avait réveillé. Il y avait une sorte de grabat, fait de couvertures empilées, dans un coin de la pièce. Jim le considéra sans rien dire pendant un moment, puis s'exclama :

– Ellenbury !

C'était bien lui. Mais quel changement ! Le notaire de Theobald Road n'était plus que l'ombre de lui-même.

Jim Carlton en avait le souffle coupé. Il dévisageait le vieil homme et ne trouvait rien à dire. À quelle catastrophe venait-il d'échapper, et d'abord que faisait-il dans ce garage à vingt mètres sous terre ?

Ellenbury ne semblait plus jouir de toute sa raison. Il regardait les deux détectives d'un air hagard en se tapotant la bouche de ses doigts.

Elk le poussa de côté et entra dans la pièce. Ellenbury s'approcha de Jim et demanda d'une voix stridente :

– Où est-elle ? Où l'a-t-il emmenée ?

– Qui elle ? Voulez-vous parler de miss Rivers ?

Ellenbury ne répondit pas tout de suite. Il regardait Jim fixement, comme si sa voix lui rappelait quelque chose et qu'il ne pût trouver quoi… Il porta ses deux mains à sa tête et, le visage tordu, courut derrière Elk, qui soulevait l'une après l'autre les couvertures amoncelées par terre.

– Voulez-vous sortir d'ici ! Je suis chez moi, je vous défends de toucher à mes affaires !

– Laissez-le, mon vieux. Il ne faut pas l'énerver si l'on veut en tirer quelque chose, dit Jim à son compagnon. Visiblement, il n'est pas dans son état normal.

Jim attrapa le vieil homme par le bras et le regarda dans les yeux :

– Voyons, Ellenbury, qu'est-il arrivé à miss Rivers ?

– La secrétaire de Stebbings ?

– Précisément…

Ellenbury se dégagea d'un bond et faisant le geste de tenir une hache à deux mains il eut une mimique tellement expressive que le pauvre Jim se couvrit le visage de ses mains.

– Il l'a tuée, glapit le notaire, il l'a tuée.

Jim ne répondit rien. Elk vint à eux et ce fut lui qui reprit l'interrogatoire :

– Qui ça, il ?

– Harlow… Il a pris une hache, comme ceci…

– Et il l'a tuée ?

Ellenbury acquiesça d'un hochement de tête.

– Où ?

– Dans le potager. Il y a une sorte de fosse qui ne sert à rien… C'est-à-dire, elle sert pourtant à quelque chose : on peut y mettre les choses que l'on désire cacher. Vous pourriez mettre là-dedans une quantité de choses et personne ne s'en douterait… Harlow connaissait cette fosse.

Ellenbury se mit à rire tout d'un coup comme un enfant.

– Harlow connaît tout, il sait tout… Et moi je ne sais rien.

Il pouffa de nouveau.

– Je ne savais même pas que c'était lui le chauffeur… Pensez donc, il portait de grandes moustaches noires… Je ne l'ai pas reconnu. Et moi, je croyais que c'était un chauffeur ordinaire. Je lui donnais des ordres, je lui parlais de haut. Je lui disais : « Conduisez-moi là… Attendez-moi ici… » Je lui ai même donné un pourboire afin qu'il puisse aller prendre un verre en m'attendant…

Il s'étranglait presque de rire, tellement ce souvenir lui semblait drôle.

Les deux détectives échangèrent un regard navré.

– Il délire, dit Elk en prenant Jim par les épaules. Il n'y a peut-être pas un mot de vrai dans tout ce qu'il raconte. Je vois mal Harlow maniant une hache…

Elk conduisit Ellenbury jusqu'au tas de couvertures et les trois hommes s'assirent.

– Essayez d'être plus calme, Ellenbury. Nous ne sommes pas venus pour vous faire du mal. Réfléchissez bien avant de parler. Tâchez de vous souvenir exactement de ce qui s'est passé ce soir.

Elk laissa Ellenbury se reposer cinq minutes. Son exaltation tomba. Elk lui demanda :

– Oui ou non, Harlow a-t-il tué miss Rivers ?

– Avec ma hache, ma propre hache, répondit le notaire. Je l'ai vue tomber sur le carrelage, vous savez, près de la fosse. Quand j'ai vu qu'il l'avait tuée, je suis retourné à la maison, parce que je ne voulais pas être là quand il la jetterait dans la fosse…

Il leur souriait d'un air doux et poursuivit :

– Je ne voulais pas la voir dans cette fosse, au milieu des détritus du jardin… flottant dans l'eau verte… Quand il pleut beaucoup, la fosse est pleine d'eau verdâtre. Je ne voulais pas voir ça…

– Et depuis que vous l'avez vue tomber sur le sol du hangar, vous ne l'avez plus revue ? demanda Jim à voix basse.

Les mots sortaient avec peine de sa gorge contractée.

– Oh ! si, si, je l'ai revue…

– Où ?

– Sur la banquette arrière de la voiture… Elle était tout entortillée dans un plaid écossais. Moi, j'étais assis devant, à

côté de Harlow. Ah ! Quel démon ! Il me parlait tout le temps et si gentiment que vous n'auriez jamais cru qu'il venait d'assassiner une jeune fille… Il me disait qu'il allait me payer de belles vacances, où je voudrais, et que je guérirais vite… Mais naturellement, je savais bien qu'il mentait, le diable est menteur… Maintenant, il y a un chaînon de plus à ma chaîne… Il m'a enfermé ici…

Ellenbury éclata en sanglots.

Jim le secoua violemment.

– Est-ce que vous dites la vérité ? Êtes-vous sûr de ce que vous venez de dire ?

– Morte, morte, morte ! répéta le notaire avec force. Ma hache était pendue derrière la porte… Elle était étendue par terre sans bouger et il y avait beaucoup de sang…

Elk regarda Jim et fut effrayé de l'expression de son visage.

– Je vous en supplie, Carlton, n'avalez pas tous les boniments de ce bonhomme comme pain bénit ! Il est fou !

– Moi, fou ? cria Ellenbury en se frappant la poitrine. Je ne suis pas fou. Je les ai vus : l'homme à la barbe jaune, la vieille femme et Harlow qui tenait la jeune fille dans ses bras, toujours enveloppée dans la couverture… Je suis resté avec eux assez longtemps. Ensuite on m'a amené ici.

Ellenbury tremblait de tous ses membres. Elk pensa qu'en dehors de sa démence le froid pouvait y être pour beaucoup. Il dit :

– Vous allez prendre froid. Il ne fait pas chaud dans votre palace ! n’avez-vous donc pas de vêtements ? Un manteau ? Un gilet ? Quelque chose ?

– Il y a des vêtements là-dedans, répondit Ellenbury en désignant une armoire. Mais je ne peux pas les mettre : ils sont beaucoup trop grands…

– Qu’est-ce que cela peut faire ? Même trop grands, ils vous tiendront chaud.

Il ouvrit la porte de l’armoire et poussa un cri.

Il avait devant lui, suspendus à des crochets, un pantalon, une jaquette de velours et une chemise blanche chiffonnée. Le pantalon et la chemise étaient quelconques, mais la jaquette de velours noir était reconnaissable entre mille : c’était celle de sir Joseph Layton.

# 22

Jim s'approcha de l'armoire à son tour et s'aperçut qu'elle était placée de façon à masquer une porte.

Il tira l'armoire et se trouva devant une porte d'acier semblable à la première et qu'il ouvrit avec non moins de facilité. Ellenbury courut à eux :

– Ah ! si nous pouvions sortir !… C'est par là que je suis venu…

Les trois hommes se trouvaient à l'entrée d'un corridor obscur. Elk alluma sa lampe de poche. Ce vestibule était très court, Ellenbury chuchota :

– Il y a un ascenseur là, au bout…

– Savez-vous, demanda encore Jim, dans quelle chambre il l'a emmenée ? Nous avons cherché partout…

– Dans la chambre de Mrs Edwins. Il y a là une énorme armoire rustique. Le fond de cette armoire s'ouvre… On entre dans l'armoire et l'on se trouve dans une petite pièce, qui n'a pas d'autre issue que cette armoire… Pourquoi ne l'a-t-il pas laissée dans la fosse ? Elle aurait été mieux cachée.

Jim s'engagea dans le couloir.

– Il nous faut sortir d'ici. Voyons l'ascenseur.

C'était un ascenseur hydraulique et ni l'un ni l'autre ne connaissait le fonctionnement de ces appareils.

Ils retournèrent à la voiture et sortirent quelques outils du coffre.

– Savez-vous ce que je pense, Jim ? Lorsque nous avons fouillé la maison, nous n'avons vu Mrs Edwins nulle part, ni dans sa chambre, ni à l'office, ni dans la cuisine… Eh ! bien, je suis sûr qu'elle se trouvait dans l'ascenseur, avec Marling. Tant que nous avons fouillé les étages supérieurs, l'ascenseur est demeuré en bas. Lorsque Harlow nous a conduits au garage, l'ascenseur est remonté…

C'était en effet ainsi que les choses s'étaient passées. Le petit ascenseur, glissant d'étage en étage, avait échappé à leur vigilance.

Avec les outils qu'ils avaient trouvés dans la voiture, ils purent faire sauter la porte de l'ascenseur. Tandis qu'Elk l'éclairait, Jim descendit prudemment dans la fosse et l'examina afin de découvrir s'il y avait moyen d'immobiliser l'ascenseur. Son idée était d'atteindre le câble et de s'en servir comme d'une corde lisse afin de se hisser jusqu'au rez-de-chaussée. Cramponné à son câble, il attendrait que l'ascenseur se mît en mouvement, et au moment précis où il se trouverait au-dessus du grillage, il s'y accrocherait, lâcherait le câble et sauterait dans l'escalier. Il risquait gros, car l'ascenseur pouvait aussi bien descendre que monter… Si la fantaisie prenait à Harlow de venir rendre visite à Ellenbury, c'en était fait de lui. Il serait écrasé comme une punaise dans le fond de la fosse, parmi les poulies et les poutres.

Pour l'instant, l'ascenseur était arrêté au rez-de-chaussée et le câble ne descendait pas jusqu'à la fosse. Il n'y avait rien sur les parois de la cage, à quoi Jim pût s'accrocher pour l'atteindre.

Les deux policiers retournèrent dans le garage et ôtèrent des voitures tous les coussins qu'ils purent trouver. En les empilant les uns sur les autres, Jim put tout juste atteindre le câble. Il s'y suspendit, tira dessus de toutes ses forces, le filin résista. Il résolut de tenter sa chance.

Elk descendit à son tour dans la fosse, en sortit tous les coussins, afin de ne pas gêner le fonctionnement de l'appareil, et une fois remonté, referma soigneusement la porte.

Affalé sur sa couche, Ellenbury sanglotait toujours, répétant comme une litanie :

– Avec une hache… Avec une hache… Une si belle fille, et si jeune… Qui n'avait fait de mal à personne…

Jim n'avait pas encore atteint le plancher de l'ascenseur, lorsque celui-ci se mit soudainement en marche. Le départ avait été si brusque que Jim lâcha presque prise. Il n'eut pas le temps de sauter par-dessus la grille du rez-de-chaussée, trop occupé qu'il était à consolider sa position. Il laissa encore passer le premier étage. Mais au second, il étendit un bras, saisit la grille, lâcha le câble et se trouva en un instant sur un palier qu'il connaissait bien, celui sur lequel ouvraient les chambres de Marling et de Mrs Edwins.

Il entendit la voix de Harlow ; il s'approcha à pas de loup de la chambre de Marling.

– Je ne suis pas fâché, je suis déçu… Je ne savais pas que vous aviez une âme de pipelette… Vous aimez le mélodrame ? Vous m'en voyez chagriné… C'était tellement grand-guignolesque, votre message écrit à la pointe d'une aiguille… À la pointe d'une aiguille… Jamais je n'aurais imaginé…

Jim ne comprit pas ce que Marling répondait. Puis à nouveau ce fut Harlow qui parla :

– Il ne faut pas recommencer, mon ami… Vous me faites beaucoup de peine… Êtes-vous tellement malheureux ici ? Pourquoi ne me demandez-vous jamais rien ? Que désireriez-vous avoir ?

Jim colla son oreille à la porte.

– Je vous avais demandé du papier et un porte-plume…

– Ne recommencez pas, Marling. C'est inutile… Quelle créature obstinée vous faites ! Soyez un peu raisonnable…

Bien qu'il eût grande envie d'entendre la fin de cette conversation, Jim se hâta de descendre l'escalier, de peur que Harlow ne le surprît.

Comme il se trouvait sur le palier du premier étage, Jim entendit la porte de l'ascenseur claquer. Vite, il se dissimula dans une encoignure. Il entendit Harlow entrer dans la bibliothèque et en refermer la porte. Jim vit là une chance inespérée. Il se précipita, entra dans l'ascenseur et pressa le bouton du deuxième étage.

Dans deux minutes, il aurait retrouvé Aileen, morte ou vive… Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine.

Au moment où il allait atteindre le second étage, l'ascenseur s'arrêta net. Il perçut un petit claquement, la lumière du plafond s'éteignit.

Quelqu'un avait coupé le courant… Pour la seconde fois il se trouvait pris, comme une souris dans une trappe…

Il appela :

– Hé, Elk, vous m'entendez ?

– Oui, répondit une voix tout en bas.

– Le fusible a sauté. Essayez donc de sortir par le garage…

– Je veux bien essayer, mais ça me paraît presque impossible.

L'ascenseur s'était arrêté à trente centimètres du palier. S'il avait pu seulement ouvrir la porte, il lui eût été facile de sortir. Il n'osait même pas trop secouer la grille de peur de faire du bruit. Il se pouvait fort bien que cette interruption de courant fût accidentelle.

Il entendit un petit grincement venant de la chambre de Mis Edwins. Il regarda de ce côté. La poignée de la porte tournait lentement, lentement…

Jim fixait cette poignée, fasciné. Il sentait son cœur s'arrêter… Qu'allait-il voir apparaître ? Une horrible vision passa devant ses yeux… Une Aileen morte que l'on emmenait sur une civière, ou empaquetée dans une couverture…

La porte s'entrouvrit, et la tête, bien vivante, d'Aileen Rivers se montra…

Incapable de se maîtriser, Jim cria de toutes ses forces :

– Aileen !

Et sa voix retentit dans le silence de la maison comme un coup de tonnerre.

Aileen s'approcha de l'ascenseur.

– Mon Dieu, est-ce possible, Jim Carlton ! Que faites-vous là ?

– Et vous-même ? Croyez-vous que ce soit une heure convenable pour rendre visite à un célibataire ? C'est du joli, je vous fais mes compliments…

– Attendez, je vous raconterai. Vous allez me raccompagner à la maison. C'est toute une histoire ! Cet Harlow est un amour !

– Ah ! vraiment, fit Jim d'un ton pincé, je ne l'avais pas remarqué.

# 23

Près de douze heures avant cette émouvante rencontre, un chauffeur à moustache noire s'était trouvé dans une situation délicate.

« Un fou et une femme évanouie… drôles de clients… »

Il souleva la jeune fille et la mit sur son épaule. De l'autre main, il empoigna Ellenbury par le col de son manteau et le secoua rudement.

– Vous me faites mal ! Vous m'étranglez !

Mais sans s'inquiéter des récriminations du petit homme, le chauffeur se dirigea en sifflant vers la maison, traînant l'un, portant l'autre, avec une aisance d'athlète ou de docker.

Il donna un grand coup de pied dans la porte. Elle s'ouvrit. Il entra dans la salle à manger et déposa délicatement la jeune fille dans un fauteuil.

Le feu crépitait encore dans la cheminée et cette bonne chaleur la ranima. Elle ouvrit les yeux. Un frisson la secoua. Elle avait pris froid dans le jardin.

Le chauffeur avisa un gong sur la cheminée et tapa dessus avec entrain. Bientôt la bonne apparut, enveloppée dans un manteau, car elle rentrait à l'instant de l'épicerie.

– Voulez-vous préparer du thé très chaud ? Et vite, hein !

Cette jeune dame se trouve mal. Avez-vous du rhum ou du cognac ? Dépêchez-vous.

L'autorité de ce chauffeur de taxi était telle que la femme de chambre ne discuta pas les ordres qu'il lui donnait.

Ellenbury s'était affalé sur une chaise basse. La hache posée en travers de ses genoux, il regardait dans le vague.

– Allez remettre cette hache où vous l'avez prise, lui dit le chauffeur.

Il se leva comme un automate et sortit de la pièce. Le chauffeur se tourna vers la jeune fille.

– Je vais avoir besoin de votre assistance, miss », dit-il.

Il portait une longue moustache noire à la gauloise qui pendait de chaque côté de sa bouche. Lorsqu'il parlait, sa moustache se trémoussait comiquement et Aileen dut retenir une forte envie de rire. Si elle s'était mise à rire en un tel moment, le chauffeur n'eût pas manqué de la qualifier d'hystérique. Or elle tenait à l'estime de ce chauffeur qui lui avait sauvé la vie.

Il remarqua que la jeune fille portait le plus vif intérêt à sa moustache… Tout à coup, à la grande stupéfaction d'Aileen, il l'arracha d'un coup sec… Il la tint délicatement entre deux doigts, sourit et dit :

– Je n'ai plus besoin de cet accessoire…

Ellenbury revint dans la pièce et regarda le chauffeur avec désespoir :

– C'est vous, Harlow ? souffla-t-il d'une voix éteinte.

– Eh ! oui, c’est moi ! Avez-vous rangé votre maudit instrument ? Espèce d’imbécile ! Une hache tout ébréchée ! Vous rêvez tout éveillé maintenant ? Je vous en veux pour cette petite. (Il regarda Aileen.) Mais je ne vous en veux pas pour ça… dit-il en désignant d’un doigt les deux valises. C’est ma faute… Il y a un proverbe qui dit : « Il ne faut pas tenter le bon Dieu. » À plus forte raison il ne faut pas tenter les hommes. Enlevez vos souliers et votre manteau.

Ellenbury obéit.

– Vous êtes bien gourmand… Une valise pleine d’argent est suffisante pour un homme. Je vous en laisse une sur deux… Choisissez !

Ellenbury cria :

– C’est votre argent.

– Ce n’est pas le mien. L’argent n’est à personne ou à tout le monde. Il appartient à celui qui l’a dans sa poche. Je crois que vous êtes subitement devenu fou et j’en suis sincèrement désolé. Il faut que je contribue à votre guérison. Vous allez venir d’abord passer un jour chez moi pour vous remettre ; vous n’êtes pas en état de voyager. Ensuite je vous conseille de choisir un séjour à la montagne. La montagne est préférable à la mer, dans votre cas. Saint-Moritz ou Gstaad, comme il vous plaira. Promettez-moi que vous ne penserez jamais plus à tuer quelqu’un.

– Non, sanglota le vieil homme.

Une sorte d’apaisement et une joie folle l’envahissaient à l’idée qu’il ferait tout de même son voyage sur le continent et qu’il partirait non pas avec de l’argent volé, mais de l’argent

qui lui avait été donné. Donné… Il pleurait d'attendrissement, de remords et de reconnaissance.

– Notre cher ami Ingle part aussi demain pour Paris… Si vous vous sentez assez bien, vous pourrez prendre le même train que lui. Vous avez besoin d'un compagnon de voyage.

La servante apporta le thé. Harlow se tut pendant qu'elle disposait les tasses sur un guéridon. Lorsqu'elle fut sortie, il s'approcha d'Aileen et murmura :

– Je crois que j'y ai été un peu fort… Il m'effraie… En quelques heures il est devenu gâteux. Regardez-le. Il pleure, mais il ne répond pas à ce qu'on lui dit. Il n'écoute pas.

Harlow versa du rhum dans une tasse et l'apporta à Aileen.

– Buvez ça brûlant ! Cela vous remettra. Je voudrais bien que ce pauvre Ellenbury donne quelques signes d'intelligence. Je me sens fautif.

Il alla prendre le notaire par le bras et le fit asseoir devant le guéridon. Le vieil homme regarda les tasses sans comprendre et demeura, bras ballants, à pleurer en silence. Aileen le considérait, apitoyée. Elle voulut se lever pour lui verser du thé, mais Harlow l'en empêcha et s'en occupa lui-même.

– Miss Rivers, je vais être obligé de vous enlever… Telle que je vous connais, si je vous laissais libre, vous iriez vite raconter à Carlton tout ce qui s'est passé ce soir, et alors… ce serait la fin…

– La fin de quoi ?

– La fin de Harlow le Mystificateur… Voilà un bonhomme qui essaie de vous tuer à coups de hache, et pourquoi ? Voilà Harlow le Magnifique se déguisant comme un détective de magazine. Voilà un vieux notaire devenu subitement fou ! Pourquoi ? Imaginez la police me posant toutes ces questions. On retrouverait Ellenbury sans peine, et celui-ci raconterait toutes sortes de choses, les unes vraies, les autres fausses. La police commencerait alors à fourrer son long nez dans toutes mes affaires, et je n'y tiens pas du tout… J'ai besoin de toute une journée devant moi… Je vais enfermer Ellenbury dans ma cave, parce que si je le laissais dans la maison, il serait capable de faire du scandale ou de s'en aller. Les domestiques se demanderaient qui est cet homme qui pleure toute la journée comme une fontaine. Je veux éviter les complications… Miss Rivers, consentez-vous à passer le restant de la nuit et toute la journée de demain, chez moi ?

– Très volontiers, cela me fera même plaisir. Vous voyez qu'il n'est pas besoin de parler d'enlèvement ! Vous ne serez pas obligé de me bâillonner pour m'emmener !

– Ne dites pas trop vite que ça vous fera plaisir ! Vous ne savez pas ce qui vous attend ! Je serai obligé de vous enfermer quelque part, sous un lit ou dans une armoire et les heures vous paraîtront longues. Mais je prévois une visite de votre adorateur dans la journée… Vous téléphone-t-il chaque jour ? S'il apprend que vous n'êtes pas rentrée chez vous cette nuit, votre temps de réclusion risque de se raccourcir… Il ne fera qu'un bond jusque chez moi. Il me considère comme le génie du mal ! Je me demande vraiment pourquoi.

Harlow se leva et remit son manteau de chauffeur. Il aida Ellenbury à mettre le sien. Puis il empoigna les valises. Il

les soupesa et en mit une dans les mains d'Ellenbury. Il tendit l'autre à Aileen.

– Voulez-vous accepter un demi-million ?

– Non, je vous remercie. Je ne pense pas que l'argent puisse ajouter quoi que ce soit au bonheur.

– Quelle personne vertueuse ! Tout à fait les mêmes idées que Carlton… Est-ce lui qui a adopté les vôtres ou vous qui avez adopté les siennes ?

– Ni l'un ni l'autre, répondit-elle. C'est une simple coïncidence.

Harlow se mit à rire. Il trouvait Aileen extraordinairement sympathique. Il se pencha vers elle et lui dit :

– Vous n'entendrez bientôt plus parler de moi… Je n'ai qu'une dernière blague à faire, et je m'en vais… Lorsque nous serons arrivés, nous nous restaurerons un peu et je vous raconterai cette ultime mystification par le détail… Vous me donnerez votre avis…

# 24

Aileen raconta toute cette histoire à Jim, tandis qu'il la raccompagnait chez elle, après qu'elle eut été chercher un agent pour le sortir de son ascenseur et libérer Elk.

Lorsqu'elle eut terminé son récit, Jim lui annonça son intention d'arrêter Harlow.

– Arrêter ? Mais pourquoi ? Il ne m'a fait aucun mal.

Jim se tourna vers elle et vit qu'elle riait silencieusement.

– Pourquoi riez-vous ? Je ne vois rien de drôle dans toute cette histoire.

Aileen pensait à la dernière mystification de Harlow… Elle répondit :

– Je ne pense pas que vous l'arrêterez… Mais si vous l'arrêtez, alors tenez-le bien…

Une heure plus tard, une demi-douzaine d'inspecteurs faisaient irruption dans la maison de Harlow. Ils n'y trouvèrent que Mrs Edwins, les mains croisées sur le ventre, le torse raide et le visage dur, comme à l'accoutumée.

– Mr Harlow est parti à la campagne ce matin. Je ne sais pas quand il doit rentrer.

La police fouilla la maison, comme Jim l'avait fait quelques heures auparavant, du haut en bas, sans rien trou-

ver. L’homme à la barbe dorée avait sans doute accompagné Harlow dans son déplacement.

La gouvernante les attendait devant la porte d’entrée, furieuse et agressive :

– Qu’est-ce que vous venez chercher ici ? Vous n’avez pas honte ? Arrêtez-moi, pendant que vous y êtes ! Il faut bien six hommes pour emmener une vieille femme.

Les inspecteurs l’emmenèrent, effectivement.

*

En plus de son petit hôtel particulier de Park Lane, Mr Harlow possédait un domaine dans le Hampshire. Il n’y faisait que de rares séjours. Il préférait de beaucoup la ville à la campagne.

Mais ce que peu de gens savaient, c’est qu’il possédait également un luxueux pied-à-terre à Londres.

Mr Harlow avait pris toutes ses précautions. Il savait qu’un jour ou l’autre, la police lui demanderait des comptes…

Il aurait pu se rendre dans sa maison de campagne, partir en voyage, mais à quoi bon ? Tout cela n’aurait fait que retarder le dénouement. Pourquoi faire semblant de se promener, d’avoir besoin d’un changement d’air ? La police ne serait pas dupe. Elle lui courrait après, ou bien elle attendrait patiemment son retour, et tout serait à recommencer. Harlow raisonnait ainsi : quand on n’a rien à se reprocher, quand on ne craint rien, on reste chez soi. Si, au contraire, on a des raisons de redouter les investigations de la police, alors on fuit, on se cache, on brûle ses vaisseaux, carrément… Il en

était arrivé là. Il n'était plus temps de faire le malin. Il fallait fuir.

– Marling, je vais vous emmener faire une petite promenade en voiture… Qu'en dites-vous ? Il y a longtemps que cela ne vous est arrivé… Je risque de me casser les reins à cause de vous, et néanmoins, je me cramponne à vous… Il est vrai que si je vous laissais derrière moi, cela ne m'avancerait pas à grand-chose non plus.

– Vous vous en allez ? Où ? interrogea Mrs Edwins.

Harlow lui jeta un regard froid :

– Vous êtes trop curieuse, et ce qui est pire, vous êtes bête… Téléphonez à Reiss et dites-lui d'amener la voiture. Il vous répondra peut-être qu'il ne lui est pas possible d'amener la voiture, pour une raison ou une autre… Il se peut aussi que vous entendiez au bout du fil la voix d'un agent de police, à moins que ce ne soit celle d'un inspecteur.

La vieille femme fut prise d'un tremblement.

– Que voulez-vous dire ?

– Téléphonez, je vous prie. Chaque minute qui passe vaut un million…

Ce fut au tour de Marling de s'agiter. Il saisit la main de Harlow :

– J'espère que je ne suis pour rien dans…

– Pour rien du tout… Ne vous énervez pas, ni l'un ni l'autre. Mon cher Marling, vous êtes victime de circonstances très particulières… Vous n'êtes ni très rusé, ni très perspicace, mais vous êtes incapable d'une mauvaise action.

Je préférerais mourir plutôt que vous faire du mal… L'injustice me révolte.

– Que dois-je faire avec cette jeune fille que vous avez enfermée dans ma chambre ?

– Laissez-la tranquille. Elle n'y est plus pour très longtemps… Allez vite me chercher un second manteau pour Mr Marling, qui n'a pas l'habitude de l'automobile, et une écharpe.

Harlow entra dans la bibliothèque, sa pièce préférée, et en fit le tour pour la dernière fois. Puis, entendant un bruit de moteur, il rejoignit Marling dans le hall.

– Reiss a amené la voiture, venez.

Il prit son compagnon par le bras et sans même jeter un regard sur sa gouvernante, il sortit.

Pendant un bon quart d'heure, Mrs Edwins demeura figée sur le perron, regardant fixement devant elle, laissant le vent et la pluie s'engouffrer dans la porte grande ouverte.

La voiture s'arrêta devant un immeuble neuf dont le rez-de-chaussée était occupé par une banque. Stratford Harlow ouvrit une petite porte et les deux hommes se trouvèrent devant un escalier. Chose curieuse, aucune porte ne donnait sur le palier. Arrivés au troisième étage, ils s'arrêtèrent devant une petite porte, la seule qu'il y eût dans tout l'escalier.

Harlow sortit son portefeuille et y prit une petite clef. Dès qu'ils furent entrés, il dit avec bonne humeur :

– Nous voilà dans l'antichambre du bagne… Il n'existe pas beaucoup de ces appartements à Londres, peut-être une douzaine… Tous appartiennent à des banquiers, de grands

financiers… On ne s'y retire que lorsque tout va mal… L'escalier que nous venons de monter est inscrit comme « escalier de secours » sur le plan de l'architecte… Et il mérite bien son nom. On croit que derrière la porte que nous venons de franchir se trouvent des échelles pour pendre aux fenêtres en cas d'incendie, des extincteurs ou même des kilomètres de tuyaux… Pas du tout, c'est un appartement…

Harlow enleva son pardessus, poussa une porte, puis une autre et revint en se frottant les mains.

– Nous pourrons vivre tranquillement ici pendant deux, ou même trois semaines, sans être obligés de sortir, comme deux rats dans un fromage… Le garde-manger est plein d'excellentes choses, les armoires aussi. Et si d'aventure il nous manquait ceci ou cela, eh bien, je descendrais l'acheter, en me collant une fausse moustache…

Saül Marling n'était pas encore revenu de son étonnement.

– Qu'est-il arrivé ?

Il y avait de l'angoisse dans sa voix.

– L'inévitable, répondit Harlow.

Mais il ne voulut pas effrayer son compagnon et changea de sujet :

– Je vais vous conduire dans votre chambre, mon cher Marling, je crois qu'il est temps pour nous de dormir un peu… si cela nous est possible.

La chambre dans laquelle ils entrèrent était non moins luxueuse que celle de Greenhart House. Les murs étaient ta-

pissés de livres magnifiquement reliés. À leur vue, Marling s'épanouit. Parmi les livres il était dans son élément.

– Je crois, dit-il, que je vais être très heureux ici. D'autant plus que je vous aurai tout le temps auprès de moi. Je ne serai plus seul, je ne m'ennuierai plus. Je suis bien content…

Harlow lui passa affectueusement un bras autour des épaules.

– Vous êtes la bonté et la simplicité mêmes. Il y a quelque chose de pathétique dans ce que vous venez de dire… « Je ne serai plus seul… Je suis bien content. » Penser qu'il vous fallait si peu pour être heureux et que j'ai dû vous refuser cela… Il y a des jours où je voudrais être à votre place. Dites donc, mon cher ami, nous n'avons pas de domestique ici. Il va falloir que nous fassions le ménage. Si elle avait consenti à vous épouser, elle nous aurait été bougrement utile en cette occurrence…

– De qui parlez-vous ? fit Marling, passablement ahuri.

– De celle qui aurait pu être votre femme… Même les méchantes gens font des rêves… Trouvez-vous que je sois sentimental ?

Marling secoua la tête et Harlow sourit.

– Vous êtes l'homme le plus honnête que j'aie jamais rencontré… et vous êtes la seule créature au monde pour laquelle je ressente une affection véritable et profonde.

Les deux hommes se regardèrent et Marling sourit sans répondre. Il savait que Harlow était sincère.

– Vous avez le plus beau sourire du monde, poursuivit Harlow. Et ce n'est pas tout : vous êtes modeste. Toutes les vertus imaginables… »

Lui, le puissant Harlow, n'avait eu qu'un seul cauchemar durant les vingt années écoulées : que Saül Marling vînt à tomber malade. C'était la seule chose au monde qu'il craignît.

*

Qu'il fût enfermé ici ou là, la chose avait peu d'importance pour Marling. Il n'en allait pas de même pour Harlow. La journée lui parut terriblement longue. Il était habitué à sortir beaucoup. L'exercice lui était nécessaire. L'inaction lui mettait les nerfs en pelote. Il allait et venait d'un bout de l'appartement à l'autre, laissant les portes des chambres ouvertes, afin d'avoir plus d'espace devant lui. Il enviait la sérénité de Marling. Personnellement, il était trop préoccupé pour pouvoir se plonger dans un livre, si attrayant fût-il. Dès 10 heures du soir, il déclara qu'il allait se coucher. Depuis des années, il ne lui était pas arrivé de se mettre au lit avant minuit.

Le lendemain, il se leva dès 6 heures et faisant le moins de bruit possible, afin de ne pas réveiller Marling, il s'habilla et sortit pour aller acheter du lait et des journaux. Mis en appétit par cette brève – trop brève – promenade, il rentra et se prépara tout de suite du café. Ragaillardi par une longue nuit de repos et un copieux petit déjeuner, il se jeta dans un fauteuil, son paquet de journaux sur les genoux.

Il avait été bien imprudent de sortir… Toute la police était sur les dents. En ville d'abord, puis sur les aérodromes, dans les gares, dans les ports. On le cherchait partout. Son

portrait s'étalait sur trois colonnes… Pour l'instant, on se bornait à signaler sa disparition, sans indiquer les raisons qui avaient pu l'inciter à fuir. Les journalistes étaient très prudents. Ils se gardaient de toute allusion trop directe.

Stratford Harlow apprit ainsi, entre autres choses, que Mrs Edwins avait été arrêtée et n'en conçut aucun chagrin. Il y avait dans cette femme quelque chose de borné et de dur qui l'exaspérait. Les journaux laissaient entendre que la gouvernante de Mr Harlow était d'un caractère très difficile et qu'elle s'enfermait dans un mutisme farouche… Harlow ricana. Il n'en attendait pas moins d'elle.

Ce qui l'intéressa davantage, ce fut le paragraphe concernant Saül Marling.

« La police attache la plus grande importance à retrouver la trace d'un homme qui accompagnait Stratford Harlow, lorsqu'il a quitté Greenhart House. Il est de grande taille, vêtu de sombre, son visage est pâle et orné d'une barbe frisée. »

Harlow tourna la page et lut la chronique de la Bourse. Il prit un crayon et fit un calcul sur un coin du journal… Il pouvait s'estimer heureux… Sa petite mystification avait brillamment réussi… Ce qui importait maintenant, c'était de se faire tout petit, tout petit, de laisser couler les semaines et les mois, de se faire oublier… Lorsqu'on ne penserait plus à lui, il sortirait de sa cachette.

Il alluma un cigare et laissa tomber le journal sur le tapis. Et si les choses tournaient mal, si la police se mettait à passer sa vie et ses actions au crible, si elle faisait certaines découvertes ?… Alors, après tant d'autres, il suivrait

l'itinéraire fatal : la prison de Brixton, puis Pentonville, Wormwood Scrubbs, Dartmoor… Pire peut-être.

Il se mit à réfléchir aux événements des derniers mois. Mrs Gibbins avait succombé à une mort naturelle. Il aurait de la peine à le prouver, car le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Mrs Edwins avait accompagné Annie Gibbins jusqu'au seuil de la bibliothèque. À peine celle-ci avait-elle fait trois pas que ses caoutchoucs avaient glissé sur le parquet luisant et qu'elle était tombée en arrière. Comme elle ne se relevait pas, il s'était précipité et l'avait empoignée par les épaules. Elle était morte. Telle était la vérité.

Quant à Mercy Harlow, elle était morte d'une embolie. Et la petite bouteille verte qui avait tant impressionné Marling ne contenait rien d'autre que le calmant que le docteur lui avait prescrit, en cas d'attaque.

Il se reversa un peu de café et fit la grimace, car il s'était complètement refroidi. Il remporta sa tasse dans la cuisine et, tandis que le café chauffait, il alla voir si Marling ne voulait pas lui tenir compagnie. Il frappa un coup léger. Point de réponse. Il frappa plus fort. Toujours rien. Alors il tourna la poignée, délibérément, et entra en lançant d'un ton jovial :

– Vous dormez du sommeil du juste !

Il s'arrêta court : la chambre était vide. La salle de bains également.

Il retourna à la cuisine, prit son café et alla s'asseoir pensivement devant la cheminée. Voilà qui bouleversait tous ses plans.

– Le malheureux, il va se faire écraser. Il n'est pas habitué à la circulation. Peut-être que les agents l'aideront… Ils

verront cet homme à l'air doux et timide, avec sa jolie barbe bouclée et viendront à son secours.

Cette pensée le réconforta. Il se remit à lire les journaux.

## 25

Aileen Rivers se réveilla à midi. Elle aurait fort bien pu se passer d'aller à son bureau ce jour-là, mais elle savait que Mr Stebbings attendait son retour avec impatience et qu'une matinée de repos représentait déjà un gros retard dans son travail. Elle préféra se rendre à l'étude tout de suite plutôt que d'apporter du travail chez elle tous les soirs, pendant une semaine.

Mr Stebbings l'accueillit avec son sourire de tous les jours et ne fit aucune allusion à son absence du matin, pas plus qu'aux nombreux coups de téléphone qu'il avait reçus de la police à son sujet, la veille…

Le soir, elle resta un peu plus tard que de coutume. Avant de s'en aller, elle passa dans le bureau du directeur, afin de remettre divers documents dans leurs dossiers.

Sans aucun préambule et sans lever les yeux sur elle, Mr Stebbings lui dit :

– James Carlton appartient à une très bonne famille… J'ai très bien connu son père…

Aileen, qui ne s'attendait pas à ce discours, devint toute rouge.

– J'étais déjà couché lorsqu'il m'a téléphoné hier… Je n'ai jamais de ma vie entendu une voix aussi pathétique que la sienne… Il était très inquiet à votre sujet… C'est un beau garçon et, bien que sa situation matérielle ne soit pas très

brillante, je crois qu'il appartient à cette catégorie d'hommes qui savent rendre les femmes heureuses…

Aileen, qui avait pourtant beaucoup de présence d'esprit, ne trouva rien à répondre. Mr Stebbings remarqua son trouble et sourit.

– Je suis un vieux bonhomme qui se mêle de ce qui ne le regarde pas… Voilà ce que vous pensez, miss Rivers, n'est-ce pas ? Puis-je vous demander de bien vouloir mettre cette lettre à la poste en rentrant chez vous ?

Elle prit l'enveloppe, balbutia un vague « bonsoir » et s'enfuit.

« Je suis complètement idiote, se disait-elle en rentrant chez elle. Stebbings doit avoir une haute opinion de moi… Je me conduis de façon invraisemblable. »

Le lendemain, en arrivant à la porte de l'étude, elle fut accostée par un homme de haute taille qui lui demanda :

– Pardon, Madame, je suis bien ici chez Stebbings, Field et Farrow ?

– Oui, répondit-elle, mais Mr Stebbings n'est pas encore arrivé. Voulez-vous entrer et l'attendre un moment, il ne saurait tarder.

Ils pénétrèrent tous deux dans le bureau. Aileen lui avança un fauteuil et lui apporta des revues. Elle remarqua à ce moment combien cet homme était bizarrement vêtu… Il n'avait ni col, ni chapeau. Il était enveloppé dans un manteau trois fois trop grand pour lui et portait un pyjama de soie grenat, en guise de pantalon.

Le bureau personnel de Mr Stebbings avait une entrée indépendante sur le palier. Lorsqu'il arrivait le matin, il sonnait deux coups pour avertir Aileen de sa présence, et trois lorsqu'il s'en allait faire une course.

Lorsque le signal retentit, Aileen se tourna vers l'inconnu et dit :

– Mr Stebbings est dans son bureau. Qui dois-je annoncer ?

– Dites-lui que Mr Stratford Harlow désire lui parler.

– Mr Harlow, répéta la jeune fille étonnée, mais où est-il ?

– Je suis Stratford Harlow, répondit l'homme avec calme.

*

L'homme qui avait porté le nom de Stratford Harlow pendant vingt-trois ans buvait une tasse de thé en mangeant des gâteaux, lorsque la sonnette retentit. Il ne broncha pas et grignota encore un biscuit. La sonnette carillonna de plus belle. D'une pichenette, Harlow se débarrassa des miettes tombées sur son veston. En passant dans le corridor, il décrocha son manteau et son chapeau. Il s'habilla en descendant l'escalier et ouvrit la porte. Jim Carlton s'approcha de lui.

– J'ai à vous parler, Mr Harlow…

– Je vous attendais, inspecteur Carlton. Est-ce là votre voiture ? Alors je monte ? J'ai mes papiers sur moi. Dites à vos hommes qu'ils n'ont pas besoin de me passer les me-

nottes. Je ne suis pas armé. Je n'essaierai pas de vous échapper.

L'inspecteur Elk remisa les menottes dans sa poche et s'assit à la droite de Harlow, tandis que Jim s'installait de l'autre côté.

– Me permettez-vous de fumer un dernier cigare ?

Il sortit son étui de sa poche et Elk lui donna du feu.

– Où m'emmenez-vous ?

– Au plus proche commissariat…

– C'est-à-dire ?

– Celui d'Ivory Street…

C'était le fameux commissariat modèle dont Harlow avait fait présent à la ville de Londres.

La neige tombait en abondance et rendait opaques les vitres de la voiture. Harlow soupira.

– Quel temps ! Quand je pense qu'il y a des tas de pauvres bougres qui arpentent les quais des gares et des ports pour m'empêcher de prendre le large… Je les plains…

– Il ne faut pas que cela vous empêche de dormir. Dans une heure, ils sauront que vous avez été arrêté et pourront aller se chauffer les pieds…

– Pour l'amour du Ciel, Carlton, dites-moi si vous savez quelque chose de Marling ? Je suis horriblement inquiet. Avec ces autobus et ces autos… Est-il sain et sauf ?

– Soyez tranquille, Mr Stratford Harlow est en bonnes mains…

– Appelez-le Marling, si ça ne vous fait rien… Marling il est et Marling il restera jusqu'à preuve du contraire.

Tandis qu'ils pénétraient à l'intérieur du commissariat, l'inspecteur Elk ne put se retenir de dire :

– Eh bien, vous connaissez déjà les lieux…

Harlow regarda autour de lui en souriant, sans la moindre gêne.

– La roue tourne… J'ai été donateur, me voici pensionnaire… De toute façon, je suis chez moi. Quelle aubaine pour les journalistes ! Je les vois déjà aiguisant leurs traits… J'offre un million de livres au journaliste qui saura se retenir de faire un parallèle imbécile à ce sujet, et qui n'emploiera pas l'expression « ironie du sort ».

On le fit passer dans un bureau et Elk lui lut l'acte d'accusation. Harlow n'en interrompit la lecture qu'une fois, au sujet de Mrs Gibbins :

– Soupçonné d'avoir causé la mort de Mrs Gibbins ? Mais vous déraisonnez ! L'enquête dira si je suis coupable ou non.

Lorsque ce fut fini, un gardien emmena Harlow dans sa cellule. Jim ne se détendit que lorsqu'il eut entendu la clef tourner par deux fois dans la serrure.

– Cette fois-ci l'oiseau est pris…

– Où est le vrai Harlow ?

– Chez lui, à Greenhart House. Nous lui rendrons visite ce soir même. Nous emmènerons un sténographe. Il doit avoir beaucoup de choses à nous raconter…

# 26

« Je me nomme Stratford, Selwyn, Mortimer Harlow. J'ai été élevé, comme vous le savez, par ma tante, miss Mercy Harlow, vieille fille riche et excentrique.

« Je n'ai pas un souvenir très net de mon enfance, si étonnant que cela puisse vous paraître. Cela vient probablement de ce que je n'ai pas été un enfant comme les autres… Autant vous le dire carrément : j'étais un arriéré. Arriéré intellectuellement, car, physiquement, j'étais tout à fait normal et même plus grand que les enfants de mon âge.

« Miss Mercy vivait dans la crainte perpétuelle que je reste ainsi faible d'esprit et qu'elle ne puisse me donner l'instruction et l'éducation auxquelles ma fortune me donnait droit. Cette crainte devint chez elle une obsession, au point qu'elle n'essayait même pas de me la dissimuler, ce qui n'était pas fait pour me donner confiance en moi. Je devins de plus en plus timide et parlai de moins en moins.

« Un beau jour, deux autres de mes tantes annoncèrent leur visite. Miss Mercy se désespérait à l'idée de l'impression que je ferais sur elles. C'est alors que sa femme de chambre, autrement dit Mrs Edwins, lui proposa de présenter à ses sœurs son propre fils à ma place… Elle avait en effet un enfant de mon âge, remarquablement intelligent et très beau dont elle était extrêmement fière, à juste titre, il faut le dire. Cet enfant s'appelait Lemuel, et fut par la suite toujours présenté à ma place aux membres de la famille qui venaient prendre de mes nouvelles.

« Je ne sais pas quelles circonstances entourèrent la naissance de Lemuel Marling. Ma tante ne l'appelait jamais Marling, mais Edwins.

« Quoi qu'il en soit, Marling était le seul enfant qui consentît à jouer avec moi ; les autres me trouvaient ennuyeux ou se moquaient de moi, ce qui m'éloignait d'eux. Je crois – ou plutôt je suis sûr – qu'il avait une réelle amitié pour moi.

« Dès qu'on l'eut envoyé à l'école, ses succès, sa facilité, les éloges de ses professeurs, tournèrent la tête à sa mère. C'était un garçon simple et charmant, pas vaniteux du tout. Mais sa mère avait de l'orgueil et de l'ambition pour deux. Elle supplia ma tante de lui avancer l'argent nécessaire à ses études. Ma tante accepta et on l'envoya à Oxford.

« Je vous signale en passant que c'est Marling lui-même et Mrs Edwins qui m'ont raconté presque tout cela, car je le répète, j'étais à cet âge trop stupide pour me rendre compte de ce qui se passait autour de moi. Sauf, bien entendu, de quelques événements qui m'avaient particulièrement frappé.

« Miss Mercy avait tellement peur que l'on se rende compte de ma faiblesse mentale, qu'elle voulut s'éloigner de Londres où demeuraient presque tous les membres de ma famille afin d'être à l'abri d'une visite imprévue. Nous avons déménagé à la campagne. Pendant quatre ans, je ne vis plus Marling. Je savais qu'il étudiait à Oxford. Un beau jour, ma tante m'apprit qu'elle avait engagé un précepteur et qu'il y avait un certain nombre de choses qu'il fallait absolument que j'apprenne… Elle m'a fait tout un discours, me suppliant de faire un effort et de me donner beaucoup de peine pour retenir ce que mon professeur m'enseignerait.

« Cette nouvelle me contraria fort, mais lorsque j'appris que mon précepteur ne serait autre que Marling, mon ancien compagnon de jeux, ma joie ne connut pas de bornes.

« Il avait beaucoup changé lorsqu'il nous revint, et je ne l'aurais pas reconnu, car il s'était laissé pousser la barbe, une barbe blonde et bouclée dont il était très fier.

« Nous eûmes de longues conversations ensemble, car il voulait reprendre contact, comme il disait, avant de commencer les leçons.

« Je suis la seule personne à qui Marling ait jamais fait des confidences… Peut-être suis-je le seul à connaître l'histoire de Mrs Gibbins.

« Elle était femme de chambre chez le recteur de l'Université lorsque Marling fit sa connaissance. C'était une personne très jolie et très gaie, paraît-il… Marling lui fit la cour. Je crois qu'ils allèrent trop vite en besogne, car le père de la jeune fille débarqua un beau jour chez Marling, et lui déclara que, s'il n'épousait pas sa fille, il avertirait le recteur… Marling se résigna afin d'éviter le scandale et par crainte d'être renvoyé de l'Université, quelques mois avant la fin de ses études. Ils se marièrent donc sans tambour ni trompette, à Cheltenham, et achetèrent un petit cottage dans la banlieue d'Oxford.

« Naturellement, ce mariage était désastreux. Marling s'aperçut très vite qu'il n'éprouvait aucun sentiment profond pour sa femme, vulgaire et frivole. Quant à la jeune femme, elle ne se contentait pas de ne point l'aimer, elle le haïssait. Il l'écrasait de sa supériorité. Il l'abandonna enfin, résolu à tout plutôt qu'à la supporter toute sa vie. À partir de ce moment il lui servit une petite rente. Trois ans plus tard, il reçut

une lettre de sa belle-mère, qui lui annonçait la mort de sa femme. C'était un mensonge. Elle avait refait sa vie avec un certain Smith, qui est mort pendant la guerre. Ce second mariage n'avait aucune espèce de valeur devant la loi, d'ailleurs, puisque le premier n'avait pas été rompu.

« Marling reporta sur la mère la rente qu'il faisait à la fille. À cette époque il commença à remuer tant d'argent que cette petite rente faisait pour lui figure de goutte d'eau dans la mer. Quand la mère mourut, la fille ne put informer le donateur de ce décès, car depuis la prétendue mort de sa femme, Marling envoyait l'argent en gardant l'anonymat. Les deux femmes se doutaient bien d'où il pouvait venir, mais ne connaissaient pas l'adresse de Marling. À la mort de sa mère, Mrs Gibbins reprit son nom de jeune fille, afin de pouvoir profiter de cette rente, qui continuait à être versée régulièrement.

« Je dois dire en toute conscience que c'est grâce à Marling que se dissipèrent peu à peu les buées qui m'obscurcissaient le cerveau. Il a fait preuve à mon égard d'une patience infinie et d'une réelle affection. Ma tante m'aimait peut-être, mais elle n'a jamais su m'exprimer autre chose que sa crainte de me voir rester idiot. C'est Marling qui a su me donner confiance en moi et le courage de me mettre à l'étude.

« Ma tante est morte d'une attaque qui l'a prise à la fin d'un repas. Dès qu'elle fut tombée sur le tapis, Marling se précipita et lui versa quelque chose dans la bouche. Je me souviens de l'avoir accusé, sur le moment, de vouloir l'empoisonner. C'était le calomnier et jusqu'à maintenant, je me fais encore des reproches d'avoir pu concevoir un pareil soupçon. Marling a fait venir deux médecins pour constater

le décès et leur a demandé, devant moi, si le contenu de cette petite fiole avait pu causer sa mort. Ils ont protesté avec force. Tous deux ont conclu à la mort par embolie. Je crois que Marling m'a pardonné mes soupçons, mais qu'il n'a jamais pu les oublier. C'est le seul nuage qui ait jamais terni notre amitié.

« La mort de ma tante, les circonstances qui l'avaient entourée, les affectueux reproches de Marling, tout cela m'avait bouleversé à tel point que je dus garder la chambre pendant trois semaines. Je sombrai à nouveau dans une sorte d'hébétude silencieuse.

« C'est à ce moment que Mrs Edwins imagina de me substituer son propre fils… Je vous ai déjà dit que son ambition pour son fils était démesurée. Toute la famille Harlow connaissait déjà Marling sous mon nom. La mystification était promise à un succès presque certain. Marling n'a jamais pardonné à sa mère de l'avoir lancé dans cette aventure. L'idée n'était pas de lui, je le répète.

« Lorsque sa mère lui eut enfin arraché son consentement, la première chose qu'ils firent fut de m'emmener dans un cottage du Berkshire où ils me séquestrèrent pendant plusieurs mois. Le mot « séquestrer » est peut-être un peu fort, puisque, à l'époque, je n'étais pas capable de me rendre compte exactement de l'endroit où je me trouvais. Je vécus là-bas de la même manière que chez ma tante Mercy, à ceci près que Marling nous avait à nouveau quittés, Lucy Edwins et moi. Je ne l'ai revu que près d'un an plus tard, lorsqu'il vint me chercher à la campagne pour m'emmener à Park Lane.

« C'est à ce moment seulement que j'ai compris que Marling s'était purement et simplement substitué à moi… Je

l'ai appris de sa propre bouche. Je n'ai pas besoin de vous décrire ma chambre, vous la connaissez. Il prit l'habitude de monter me voir deux fois par jour et, pendant ces visites, il me répétait inlassablement que j'étais Marling et qu'il était Harlow.

« La seule erreur psychologique qu'il ait commise a été de croire qu'il m'avait tout à fait convaincu… Au contraire, je me suis toujours souvenu de mon vrai nom, et si je ne me suis pas révolté contre Marling, c'est uniquement parce qu'étant Harlow, je n'aurais pas vécu autrement que le prétendu Marling. L'existence que je menais à Greenhart House était exactement celle que j'aurais choisie, si j'avais été libre, sauf peut-être en ce qui concerne les promenades. Une chose est certaine, c'est que cette vie calme, sans soucis, sans responsabilité d'aucune sorte, sans heurts, était un excellent remède contre ma torpeur intellectuelle.

« À partir du jour de mon entrée à Greenhart House je n'ai plus eu de rechute grave. L'amélioration a été constante. L'étude, qui avait été d'abord une corvée ardue, devint bientôt une passion. Marling eut fort à faire à m'approvisionner en livres et revues ! Nous eûmes ensemble de longues discussions sur les sujets les plus divers. Le matin, ses visites étaient courtes. Mais le soir, il passait volontiers deux heures ou même davantage avec moi. C'était le meilleur moment de la journée… La solitude me pesait terriblement, dans les derniers temps…

« Marling ne me cachait rien. Chaque soir, il venait me raconter sa journée par le menu.

« Un soir, il est arrivé chez moi tout agité. Il s'était rendu chez un nommé Ingle et avait reconnu en l'une des deux

femmes de ménage qui travaillaient chez cet homme, son ancienne épouse… Il s'est évanoui, paraît-il.

« Ingle devait l'aider à réaliser un plan audacieux. Il s'agissait de faire passer Ingle pour sir Joseph Layton l'espace d'une soirée, juste le temps de lui faire prononcer quelques phrases à la Chambre… Vous savez lesquelles. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'Ingle avait répété sa « scène » pendant plusieurs semaines, composant son personnage avec un soin minutieux. Marling lui avait acheté un projecteur et avait loué pour lui tous les films où figurait sir Joseph Layton. Lorsqu'il se sentit prêt, il en avisa Marling. C'est alors qu'eut lieu le fameux dîner en l'honneur des Macédoniens… Sous un prétexte quelconque, Marling entraîna sir Joseph dans un salon où ils se trouvèrent seuls. Il lui fit boire une préparation qui le terrassa en quelques minutes. On le dépouilla de ses vêtements, qu'Ingle revêtit à la hâte. Dix minutes plus tard, le faux sir Joseph roulait vers la Chambre. Il prononça un discours qui eut des conséquences très graves, à ce que j'ai cru comprendre. Mais vous devez connaître la situation mieux que moi-même, qui ai vécu le nez plongé dans mes livres ! Je n'ai qu'une notion extrêmement vague de ce qu'est la Bourse et de ce qu'on y fait…

« C'est par téléphone que Marling se mit en rapport avec Ingle. Ce dernier hésita à se rendre au rendez-vous que Marling lui avait fixé et écrivit une lettre pour s'excuser, à la dernière minute. Puis il changea encore une fois d'idée et se rendit au lieu fixé. Avant de sortir, il oublia sa lettre sur la table ; lorsque sa femme de ménage vint à 9 heures, elle vit cette enveloppe portant la mention *urgent*, et ne douta pas un instant qu'Ingle l'ait mise là afin qu'elle la portât à l'adresse indiquée. Elle se hâta donc de terminer ses tâches habituelles et se rendit chez Marling avant de rentrer chez elle.

« Elle glissa sur le parquet de la bibliothèque et tomba sans pousser un cri. Lorsqu'on la releva, elle était morte. Tout a été fait pour la ranimer, mais en vain.

« C'est alors que Marling se demanda ce qu'il ferait d'elle… Il n'eut pas le courage d'appeler la police comme je le lui conseillai. On lui demanderait ce que cette femme était venue faire chez lui et que répondrait-il ? Lui-même ne le savait pas. Il pensa qu'elle l'avait reconnu chez Ingle comme lui l'avait reconnue, bien qu'ils n'eussent fait que s'entrevoir.

« Finalement, Marling et Mrs Edwins mirent le cadavre dans une auto et allèrent le jeter dans le Regent's Canal. Des journaux ont raconté que le sol portait à cet endroit des traces de lutte. C'est faux : c'était la trace des chaussures de Mrs Edwins. De même, les ecchymoses relevées sur le visage de Mrs Gibbins n'ont pu être faites que par des branches ou des pierres, après l'immersion et non avant. Marling n'apprit l'existence de la lettre que plusieurs jours plus tard : ne retrouvant pas son enveloppe sur la table et apprenant que Marling avait reçu la visite de sa femme de ménage le même soir, Ingle avait deviné ce qui avait pu se passer.

« Je reviens à Sir Joseph. Marling se demandait comment le remettre en circulation. Fallait-il le conduire en taxi près de chez lui et le laisser dans la rue, inerte et inconscient, jusqu'à ce qu'un passant ou un agent vienne le remarquer et s'occupe de lui ? C'était risqué et inutilement cruel. Il faisait très froid cette nuit-là…

« Marling possédait un costume de fantaisie, sorte d'habit de soirée d'Eton, qu'il avait porté dans un bal costumé autrefois. Ingle s'en revêtit, se munit d'un banjo et sortit dans la rue, feignant d'être ivre. Il se fit appréhender par un agent et conduire au poste. Celui d'Ivory Street. Ici, je dois

ouvrir une parenthèse. Ce commissariat n'a pas été offert à la ville par pure philanthropie… Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi… Donc, Ingle fut enfermé dans la cellule N° 7. Au milieu de la nuit, le plancher de sa cellule remua, puis s'ouvrit comme une trappe… Sur les premières marches d'un escalier se tenait Marling, portant sir Joseph, toujours inconscient, sur son dos… Ingle se déshabilla en un tournemain et l'on passa ses vêtements à sir Joseph. Les deux hommes couchèrent le Secrétaire d'État au Foreign Office sur le lit et refermèrent la trappe.

« La principale qualité du commissariat d'Ivory Sreet, aux yeux de Marling, c'est qu'il se trouve à deux cents mètres de Greenhart House… Dans chacune des cellules se trouve une trappe, dissimulée sous le lit, semblable à celle du N° 7… Les douze petits escaliers aboutissent à un couloir, qui… »

Jim Carlton bondit sur ses pieds. Il était devenu vert. Sans en entendre davantage, il courut à Ivory Street.

Dix minutes plus tard, il était au commissariat modèle.

« Il faut que je voie Stratford Harlow tout de suite, dit-il d'une voix essoufflée. Conduisez-moi auprès de lui… Vite !

– Il dort, répondit l'inspecteur de garde.

– Je veux le voir quand même !

L'inspecteur ouvrit la cellule et poussa un juron : elle était vide.

Jim courut au garage. L'automobile bleue manquait. Marling-Harlow s'était envolé…

*

Jim apprit par la suite que le faux Harlow avait placé la plus grande partie de sa fortune en Espagne. Pourtant, lorsque, en voyage de noces, il traversa ce beau pays, au printemps suivant, il se soucia fort peu de retrouver sa trace. Il ne se laissa distraire par aucune préoccupation d'ordre professionnel… et consacra tout son temps à sa jeune épouse.

Une fois, une seule, il soupira :

– Ah ! si seulement j'avais pu me douter que le commissariat d'Ivory Street n'était qu'un…

Aileen lui coupa la parole et changea de sujet. Elle connaissait l'existence des trappes et du souterrain. Harlow n'avait pu résister à l'envie de lui raconter sa dernière facétie.

– Oh ! Jim, veux-tu bien te taire ! Comment peut-on parler de cellules, de police et de criminels, au milieu d'un site pareil… Regarde ce ciel, ce jardin et ces roses…

# À propos de cette édition électronique